INÉDIT

11 fr.

NOUVEAU PRI
27-5-1941

r. A NE PAS LIRE LA NUIT

CHARLES DE RICHTER

L'OMBRE DE L'AUTRE

ROMAN POLICIER

LES EDITIONS DE FRANCE
20 AVENUE RAPP · PARIS

L'OMBRE DE L'AUTRE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de France :

LA LUMIÈRE QUI SAUTE, roman policier.
L'HOMME QUI ÉTAIT MOI, roman policier.
CINQ HEURES QUARANTE-DEUX, roman policier.
CELLE QUI DEVAIT MOURIR, roman policier.

Chez d'autres éditeurs :

BERNERETTE ET MON AMOUR, poésies (Chiberre).
PETITE LAVANDE, roman (Gautier-Languereau).
LA COMÉDIE DE DEAUVILLE, un album illustré par Pol Rab, Sennep, Bib, Plus, Gir (Le Calame).
LE MYSTÈRE DU YACHT BLANC, roman policier (Fayard).
EUX ET LUI, comédie (Édition du Lama).
LE SIGNE DE LA BÊTE, roman-mystère (Tallandier).
LE CARNET D'UNE TRAIN-BLEU, essai de psychologie féminine moderne (Édition du Lama).

Pour paraître prochainement :

LA MORT DE LA TOUR, roman-mystère.
MON PHOQUE ET MOI, roman gai.
LE SIGNE SUR LA MAIN, suite de *Celle qui devait mourir*, roman policier.

En préparation :

L'HOMME QUI FIT LE DÉLUGE, roman policier.
L'INSAISISSABLE MISTER JOHN, roman policier
ENNEMI NUMÉRO UN, roman policier.
LE RETOUR D'ISIS, roman-mystère, etc...

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

CHARLES DE RICHTER

L'OMBRE DE L'AUTRE

ROMAN POLICIER

PARIS
LES ÉDITIONS DE FRANCE
20, AVENUE RAPP, 20

—

Copyright 1934, by LES ÉDITIONS DE FRANCE.

L'OMBRE DE L'AUTRE

PREMIÈRE PARTIE

—

LA DAME EN NOIR

I

Seul dans le petit bureau qu'il s'était fait aménager au dernier étage des locaux de la Sûreté générale, Achille Bastien achevait de lire un livre dont le sujet semblait le passionner tout particulièrement.

Inspecteur principal de la brigade spéciale depuis plusieurs années, Achille Bastien, qui pouvait avoir dans les cinquante ans, était un homme dans la force de l'âge, dont il eût été malaisé à première vue de deviner la profession. A son air bonasse, à la rondeur de sa figure qu'accompagnait une petite barbiche taillée en pointe et déjà grisonnante, comme aussi au sourire dont il enveloppait toute chose, on l'eût plutôt pris pour un quelconque honorable commerçant, voire même commerçant de Marseille.

Ce qui n'empêchait nullement Achille Bastien d'être parisien pur sang, ayant vu le jour rue Mouffetard, et d'être par surcroît un des plus habiles policiers de tout le service.

Deux détails, insignifiants en eux-mêmes, manquaient en effet à l'observateur superficiel pour compléter le portrait : l'un qui ne se révélait que par à-coups: l'éclat métallique du regard à certains moments qui changeait son expression et montrait le peu de cas qu'il fallait faire de sa bonhomie apparente ; l'autre que connaissaient seuls ses collaborateurs et ses intimes : son tic.

Car Achille Bastien avait un tic.

Suivait-il en pensée une piste et entrevoyait-il une solution possible, qu'aussitôt, véritable avertissement, il était saisi d'une petite toux sèche.

Chez un autre, cela aurait pu être mis sur le compte d'une simple irritation, comme on en trouve chez les fumeurs invétérés. Chez lui, cela avait un sens précis.

Cela voulait dire que son subconscient au travail venait d'entrevoir une lueur. C'était l'annonce faite à son esprit d'avoir à se tenir en éveil.

Ce tic était si connu de ces hommes qu'il leur servait de baromètre. Il n'y avait qu'une personne qui semblait n'y prêter aucune attention : Achille Bastien.

Ce jour-là, Achille Bastien, qui avait rapidement pris connaissance des rapports déposés sur son bureau, tandis qu'un de ses jeunes collaborateurs travaillait à une petite table à l'autre bout de la pièce, avait repris le livre commencé l'avant-veille, avec la ferme intention d'en venir à bout. C'était un roman de Balzac, ce créateur du roman policier, et Achille Bastien, qui, de sa vie, ne se serait amusé à lire une œuvre d'Edgar Wallace ou de Gaston Leroux, préférant la réalité à la fiction, se passionnait pour ces pages si riches de toute l'activité humaine.

Ce qu'il lisait était *Les Petits Bourgeois*, et il en était au passage où Corentin, le super-policier, le chef de la Sûreté occulte, explique son rôle et résume son programme au jeune La Peyrade, dont il veut faire son successeur.

« Paraître petit, disait Corentin, et faire des choses

immenses ; vivre dans une cave confortablement aménagée comme celle-ci, et commander à la lumière ; avoir à ses ordres une armée invisible, toujours prête, toujours dévouée, toujours soumise ; connaître l'envers de toute chose, n'être jamais dupe d'aucune ficelle parce qu'ici même on les tient toutes en main ; voir à travers toutes les cloisons, pénétrer tous les secrets, fouiller tous les cœurs et toutes les consciences... »

Malgré sa hâte de finir le volume, Achille Bastien relut ce passage et, parvenu à la dernière ligne, releva la tête.

Tout épris qu'il fût de la banale réalité, il était emporté par le génie de l'auteur. Il s'imaginait Corentin vivant dans le monde sous le masque du diplomate, du rentier, ne révélant jamais sa vraie identité et conduisant toutes ses trames policières.

« Bah ! songea-t-il tout à coup en haussant les épaules, c'était bon dans le temps cela ! De nos jours, pareille dualité serait bien difficile !

Il jeta un coup d'œil à son secrétaire, et, après quelques secondes de réflexion, compléta sa phrase.

« A moins, évidemment, que l'on renverse complètement les données !

» Certes, il y avait eu des escrocs qui avaient dupé leurs contemporains par une attitude soigneusement étudiée et entretenue ; il suffisait de regarder l'histoire policière des dernières années pour être fixé. Mais ceux-là étaient des hommes et, par conséquent, sujets au soupçon. Tôt ou tard la culbute était survenue. Parfois brutale et combien dramatique ! »

« Comme une femme dans ce rôle-là aurait eu plus de force, plus de chance d'impunité !

Achille Bastien fixa un petit point dans l'espace et revit l'image d'une jeune femme aperçue quelques jours plus tôt à un récent gala aux Ambassadeurs. Malgré lui, il

s'amusa à l'imaginer dans ce rôle, lui prêtant des aventures, lui traçant une véritable ligne de conduite. A la fin, il rentra dans la réalité.

« Oui, remarqua-t-il, voilà ce que Balzac aurait fait de nos jours. Plus de M. Corentin, c'est trop banal. Mais quelque chose bien de notre temps, Mme Corentin ! »

Il répéta ce nom avec une certaine satisfaction, puis, retrouvant son sérieux, allait se gausser de son trop d'imagination et reprendre sa lecture, quand la porte s'ouvrit brusquement, le faisant sursauter.

— Déjà vous, Durkheim ? s'exclama-t-il en jetant un coup d'œil à la pendule.

Il vit qu'il n'était que deux heures trente-cinq, et cela ne fit qu'augmenter son étonnement.

— Ah çà ! continua-t-il, qu'est-ce qui vous amène si tôt ? Est-ce que, par hasard ?...

Il s'arrêta et fronça les sourcils de mécontentement. Il venait de s'apercevoir qu'en dépit des reproches qu'il s'était adressés il avait été sur le point de dire à son subordonné :

« Est-ce que, par hasard, vous viendriez m'annoncer l'existence de Mme Corentin ? »

Malgré lui, son imagination continuait à battre la campagne.

II

L'homme qui venait d'entrer, et qu'il eût été impossible de ne pas prendre pour un agent de la Sûreté, ôta son imperméable et, l'ayant jeté sur une chaise, se décida à s'approcher de son chef. Comme il gardait le silence, Achille Bastien posa à nouveau sa question :

— Alors Durkheim, déjà finie cette affaire ? Ç'a donc été bien vite ?

L'homme secoua la tête.

— Pas commencée encore ? Ah ! bon, je me disais aussi ! Alors quoi ? Remise ? Supplément d'enquête ?

L'homme se décida enfin à prendre la parole.

— Rien de tout ça, chef. Abdel-Mesin n'a pas eu à être jugé. Il est mort.

Achille Bastien ne put s'empêcher de sursauter.

— Mort ? Mais, ce matin, j'ai eu un coup de téléphone de la Santé ; il se portait comme vous et moi, et il était encore en excellent état à son arrivée au Palais, où, entre parenthèses, il a déjeuné de fort bon appétit.

— Aussi n'est-ce pas avant l'audience qu'il est mort, chef.

— Quand ça, alors ?

— Aux assises. En plein box des accusés. Au moment précis où le président allait commencer l'interrogatoire.

— Une attaque ? Une embolie ?

— Non, chef. Assassiné probablement.

— Vous dites !

Ces deux mots furent lancés avec une telle énergie qu'ils claquèrent comme un coup de fouet. Achille Bastien s'était levé en même temps qu'il les prononçait et, face à face avec son subordonné, le tenait sous son regard.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Durkheim ?

— Ah ! pour en être une, chef...

Allant à la fenêtre qui donnait sur une des cours intérieures de la préfecture de Police, Achille Bastien l'ouvrit en grand, bien que l'on fût à la fin janvier et que la température ne fût nullement clémente.

Revenant à son bureau, il désigna une chaise au nouveau venu, mais ce dernier déclina l'offre, tandis que le secrétaire d'Achille Bastien s'était retourné attendant avec curiosité le récit qui allait suivre.

— Voilà, chef, commença celui que l'inspecteur principal avait accueilli du nom de Durkheim et qui était un de ses collaborateurs les plus anciens. Vous savez qu'aujourd'hui devait passer aux assises l'affaire d'Abdel-Mesin, pour meurtre d'un de ses compatriotes, marchand ambulant de tapis comme lui. Étant donnée la personnalité peu reluisante de la victime et de celle du meurtrier, l'affaire ne présentait aucun intérêt, et il n'y avait jamais eu le moindre mystère sur la cause du crime. C'était une de ces histoires où la femme est en jeu, et c'est pour se venger du dédain de sa belle, — une fille du trottoir dont il tirait, paraît-il, des subsides, — qu'Abdel-Mesin avait tué. Tout cela, l'enquête l'a prouvé, archi-prouvé. Avec pour-

tant quelques-uns de ces trous qui sont de tradition dans toute affaire où il y a un bicot et où ses coreligionnaires se serrent les coudes par crainte ou par mépris de la justice française. Par exemple, l'on n'avait jamais pu obtenir de la fille qu'elle avouât avoir subvenu aux besoins de son ami. Mais l'on pensait que le déballage des assises permettrait de tout tirer au clair.

» Ce matin donc, j'étais entré dans la salle d'audience pour voir l'attitude d'Abdel-Mesin. Dès son arrivée, je ne pus m'empêcher de trouver que, pour un homme ayant un arrêt de mort suspendu sur sa tête, il affectait une jactance qui cadrait mal avec l'air que je lui avais connu le jour où je l'avais arrêté.

Achille Bastien, qui avait écouté ce préambule les yeux fermés, releva la tête :

— Assurance ? Bravade ?

— Bravade plutôt. Avec une détermination qui se devinait à l'éclat des yeux.

— Parfait, je vois.

— L'affaire n'étant pas de celles qu'il est convenu d'appeler très parisiennes », il y avait peu de monde dans la salle. Juste les habitués et les avocats. Dès l'entrée d'Abdel-Mesin, je vis que quelque chose devait le tracasser. Il n'était pas encore assis qu'il se mit à scruter la salle, rang par rang, et ce ne fut qu'arrivé au dernier qu'il s'installa avec un sourire de contentement qui ne laissa pas de m'intriguer.

— Vous êtes sûr de ce détail ?

— Certain. Comme je suis certain aussi que chaque nouvelle arrivée lui causait une petite alerte.

— Curieux ! Et peut-être intéressant.

— Surtout étant donné ce qui s'est déroulé par la suite. L'on procédait au tirage au sort du jury, et la défense ni l'accusation n'avaient récusé personne, ce qui avait hâté les opérations. Petit à petit, les bancs réservés

à la presse s'étaient remplis, et, bien que l'affaire ne présentât aucun intérêt, quelques dessinateurs profitaient de l'installation du jury pour prendre des croquis

« C'est à ce moment que se passa un incident dont je ne vis pas tous les détails, attentif que j'étais au manège d'un reporter qui cherchait à placer son appareil sur le rebord d'une fenêtre afin d'obtenir une vue complète de la cour. L'ayant laissé aux prises avec un garde, je me retournai vers l'accusé et vis, avec surprise, qu'une femme se tenait devant, exactement à droite de la défense.

On eût dit que le mot « une femme » venait de réveiller quelque chose dans l'esprit d'Achille Bastien, car il eut un petit mouvement nerveux, qu'il réprima d'ailleurs aussitôt, sans présenter la moindre observation.

— Je me demandais ce qu'elle faisait là, continua l'inspecteur Durkheim, et surtout qui l'avait autorisée à s'installer à cette place, quand j'eus en partie la clef de l'énigme. La femme tenait un petit appareil photographique d'une main, tandis que de l'autre elle élevait une charge de magnésium.

» Je reportai mes yeux vers le président et j'étais en train de songer que, pour peu que la femme élevât le bras et se penchât un peu en arrière, elle risquait de faire partir la décharge dans la figure de l'accusé, quand brusquement l'éclair jaillit.

» Instinctivement je fermai les yeux quand j'entendis une exclamation sourde jaillie du box des accusés, suivie d'un heurt sourd.

» Je me retournai et je vis tout de suite que mes craintes s'étaient réalisées. Les deux gardes étaient debout et, affalé au fond du box, il y avait Abdel-Mesin, les deux mains crispées à sa figure. Comme je l'avais prévu, la décharge de magnésium l'avait atteint en plein visage et, sans aucun doute, grièvement brûlé.

» Dans le silence qui s'ensuivit et qui dura quelques secondes à peine, j'entendis ses gémissements et sa respiration qui me parut étrangement rauque.

» Mais déjà le brouhaha de la salle avait succédé au silence, tandis que l'avocat de l'accusé, debout à son banc, criait quelque chose aux gardes. Sans doute demandait-il que l'on transportât Abdel-Mesin hors de la salle, car je vis les deux hommes le prendre par les épaules et par les jambes et disparaître avec lui.

» Pendant ce temps, l'émotion n'avait fait que grandir dans la salle où chacun commentait l'accident. L'audience, d'ailleurs, avait été virtuellement suspendue, le président ayant quitté son siège et s'étant retiré dès qu'il eut compris ce qui se passait.

» L'attente durait depuis plus de dix minutes, et je me demandais si je n'irais pas aux nouvelles, quand la porte de la cour se rouvrit. C'était le président Il était blême, et à l'émotion qui semblait l'étreindre, je compris qu'un fait grave avait dû se produire.

» Un moment, il resta debout, mais, ayant enfin repris son siège et échangé quelques propos à voix basse avec ses assesseurs, il éleva la main pour réclamer le silence. Son geste était d'ailleurs inutile, car, dès son apparition, un silence complet s'était appesanti sur l'assemblée.

» Il hésita avant de commencer, puis d'une voix que l'émotion faisait trembler, il déclara :

» — Un accident, imputable à la seule fatalité, vient de mettre l'accusé Abdel-Mesin dans l impossibilité d'être jugé. Il est dans un état très grave. L'affaire est renvoyée à une prochaine session.

» Un brouhaha très léger renaissait à peine, quand tout à coup une voix mâle, vibrante d'une indignation portée au plus haut degré, retentit brusquement, faisant tourner toutes les têtes vers le banc de la défense.

» C'était l'avocat de l'accusé qui venait de rentrer

et qui, les mains crispées contre la barre, lançait :

» — Ce que M. le Président n'a pu vous dire, parce que la chose n'était pas encore vraie il y a deux minutes, c'est que jamais Abdel-Mesin n'aura à comparaître devant la justice des hommes. Il est, dès cette minute, devant un autre tribunal qui n'a besoin ni de plaidoirie ni de réquisitoire : Abdel-Mesin est mort.

» Il n'y eut qu'un cri dans la salle, tandis que le procureur de la République, tiré de la réserve où il s'était tenu jusque-là, se dressait d'une pièce.

» L'avocat de l'accusé ne lui laissa pas le temps de prendre la parole.

» — Abdel-Mesin est mort, et il y a un responsable. Je demande que l'on ferme les portes et que l'on arrête la personne coupable de cet homicide par imprudence.

« ... Et c'est alors que l'on s'aperçut d'une chose... »

Achille Bastien leva la main et acheva lui-même la phrase.

— On s'aperçut que la femme avait disparu.

— Exact, chef.

— C'était facile à prévoir. Envolée, volatilisée au cours des premières minutes de stupeur. Voilà une petite dame qui ne manque pas de cran, si elle n'est pas très forte dans le maniement des appareils photographiques et des charges de magnésium. A quel journal appartient-elle ?

— Voilà, chef, c'est justement un des points qu'il a été impossible d'élucider. Aucun des reporters ayant fait attention à elle, — et ils ne sont pas nombreux, — ne la connaît. Le garde de service affirme même ne pas l'avoir laissée passer.

— Elle aurait donc emprunté une autre voie ? La porte des avocats peut-être ?

— L'huissier affirme le contraire.

— De plus en plus curieux. A moins qu'elle ne soit

entrée avec les magistrats, ce qui s'est déjà vu d'ailleurs, mais ce qui n'est pas, je suppose, le cas. Dites-moi, Durkheim, vous êtes photographe ?

— Oui, chef, assez bon même.

— Parfait. Et vous, Morand ?

Le secrétaire, qui n'avait pas perdu un mot de l'entretien, se hâta d'intervenir.

— Moi aussi, chef. Comme tout le monde !

— Bon, vous avez tous deux travaillé au magnésium ?

La réponse des deux hommes fut affirmative.

— Superbe, cela va nous permettre de mettre les choses au point. Avez-vous jamais eu l'impression qu'une déflagration de magnésium, quelque forte fût-elle, pouvait mettre en danger la vie d'un homme ?

Ce fut Durkheim qui répondit :

— Pour ça, non, chef. Aveugler, à la rigueur. Mais tuer, ça, c'est une autre affaire.

— Et pourtant, c'est ce qui est arrivé à Abdel-Mesin, un gaillard qui n'avait rien d'une mauviette. Vous ne trouvez pas ça bizarre ?

— C'est bien ce que je me suis dit, chef, et ce qu'a déclaré l'avocat dès qu'on a eu constaté la disparition de la belle.

— Ah ! Il a dit ça ? Évidemment, c'était une remarque que toute personne sensée était obligée de faire. Et qu'a répondu à cela le président des assises ?

— Il a répondu qu'une enquête sévère allait être faite.

— En attendant, la femme, que personne semble n'avoir bien vue, a disparu. Rien ne vous a frappé en elle, et vous ne pouvez pas donner son signalement ?

L'inspecteur Durkheim hocha la tête.

— Ç'a été si rapide, chef ! Je n'ai rien pu noter de précis ; elle ne m'a frappé par aucun côté saillant. Une femme encore jeune, ni laide ni jolie. Habillée de noir, sans prétention et de taille moyenne.

— La femme que l'on ne remarque pas, quoi ! Et qui passe inaperçue dans une foule. Si tout le monde est aussi précis que vous...

Bien que le ton fût plus ironique que fâché, l'inspecteur Durkheim n'en demeura pas moins silencieux. Il lui semblait que son chef lui infligeait un blâme.

Laissant son inspecteur à ses réflexions, Achille Bastien tendit la main vers son téléphone et le porta à l'oreille.

— Allô, demanda-t-il sans élever la voix, la Santé, s'il vous plaît. Le bureau du directeur. C'est urgent. Demandez la priorité.

Il attendit quelques secondes en jouant avec un crayon et obtint enfin sa communication.

— Allô, expliqua-t-il, le directeur de la Santé ? Ici, inspecteur Achille Bastien... L'on vient de m'apprendre l'incident curieux qui a mis fin au procès de cette après-midi. J'aimerais avoir quelques précisions. Le corps est déjà à la Santé ? Parfait. Dans ce cas, est-on fixé sur la cause du décès ?

Les yeux fermés, ce qui était chez lui un signe de concentration, il écouta attentivement ce qu'on lui disait au bout du fil. C'est en vain pourtant que l'on eût cherché dans sa voix la moindre trace d'émotion.

— Ah ! se borna-t-il à répondre. C'est officiel ? Je vous remercie. Allô, au fait, une simple requête. Voulez-vous, je vous prie, jusqu'à nouvel ordre, n'en rien communiquer à la presse ? Le chef de la Sûreté vous téléphonera tout à l'heure pour confirmer cette consigne. Merci.

Il raccrocha posément, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé, et ce ne fut qu'après s'être bien calé dans son fauteuil qu'il parut, enfin, s'apercevoir des regards interrogateurs de ses collaborateurs. Pour eux qui le connaissaient, il n'y avait pas de doute : une anguille était sous roche.

— Au fait, remarqua Achille Bastien, on vient de faire un petit pas en avant dans l'affaire du sieur Abdel-Mesin, victime d'une photographe trop entreprenante. On sait comment il est mort. Il a succombé à l'absorption par les voies respiratoires de particules d'un certain poison végétal projetées par l'emploi du magnésium auquel on les avait intimement mêlées. En d'autres termes, Abdel-Mesin est mort empoisonné. Un joli petit crime et fort bien combiné.

Ce fut Durkheim qui rompit le silence qui suivit cette déclaration :

— Mais pour quelle raison, chef ? Songez à ce qu'était Abdel-Mesin ! Un marchand de tapis ! Un bicot comme on en trouve par milliers sur les pavés de Paris !

Achille Bastien eut un geste d'ignorance.

— Peut-être ce bicot était-il plus que ce que nous pensons ! Quelque chose de plus complexe, de plus mystérieux. On peut faire tenir tant de choses sous un tapis d'Orient... même faux.

— Mais l'enquête n'a rien révélé, chef ; c'est presque un crime du milieu. Un règlement de comptes.

— Oui, seulement, vous reconnaissez vous-même qu'il y a eu des trous. C'est peut-être dans l'un d'eux que se cache la vérité ? Rappelez-vous deux points de votre récit ; ils vous sembleront peut-être plus compréhensibles maintenant : l'assurance, tenant de la bravade, d'Abdel-Mesin entrant dans le box des accusés et, un peu plus tard, son anxiété à chaque nouvelle arrivée. Ça ne vous dit rien ?

— Dame, chef, je vous avoue...

— Moi, je vois. Abdel-Mesin avait cet air de bravade, parce qu'il était décidé à dire toute la vérité sur une affaire où les trous étaient peut-être la seule partie importante. Et il surveillait la salle ; car il avait peur de voir surgir celui, ou ceux, qui lui avaient mis un bœuf sur la

langue. Il avait d'ailleurs raison de se méfier, puisque, en fin de compte, il n'a rien pu dire. Il est vrai qu'il ne pouvait pas se douter du moyen subtil que l'on emploierait. L'essentiel, maintenant, va être de retrouver cette femme, et là je crains fort que ce ne soit pas une petite affaire.

L'inspecteur Durkheim ne voulut pas encore s'avouer vaincu.

— Mais pourquoi cette machination, chef ? Quel secret pouvait bien détenir ce pauve hère ?

Achille Bastien, qui réfléchissait profondément, fut quelques secondes avant de répondre. Il rêvait, et ce fut en attirant machinalement son bloc-note qu'il reprit :

— Qui sait si ce ne sont pas justement les plus insignifiants qui sont parfois les plus dangereux, Durkheim. Dans une machination bien ourdie, l'art consiste à se servir de ceux qui sont si peu, que l'on sait d'avance que le soupçon ne pourra même pas les effleurer. C'est peut-être le cas aujourd'hui.

— Mais pourquoi ?

— Ah ! ça... peut-être...

Achille Bastien n'acheva pas. Sur son bloc-note, qu'il tenait de la main gauche, il traçait maintenant des lettres, très lentement, et comme par jeu. Il acheva le mot ou la phrase et, relisant son texte, sourit en haussant les épaules. Attirant la feuille, il l'arracha d'un coup sec, et la roulant en boule, la jeta dans son panier.

— Folie ! bougonna-t-il à voix basse, mais assez distinctement, pourtant, pour que ses deux collaborateurs l'entendissent.

Il se leva et, traversant la pièce, se dirigea vers la porte. Il était déjà sur le seuil quand il lança sans même se retourner :

— Je vais chez le grand patron. Attendez-moi. Il y

aura, plus que certainement, du travail pour vous.

L'instant d'après, il était sorti, et les deux hommes restèrent seuls.

— Qu'est-ce qu'il a bien pu écrire ? interrogea Durkheim en montrant le panier à papiers.

Le jeune secrétaire, qui était à côté, ne perdit pas son temps.

— Facile à savoir, déclara-t-il en cueillant au vol la boule qui se trouvait sur le dessus.

Il la défroissa, en prit connaissance, et la tendit à l'inspecteur.

Celui-ci y jeta les yeux et fit la moue.

Il n'y avait que ces mots tracés en lettres majuscules et entourés d'arabesques comme si l'on eût voulu s'amuser à les enluminer :

ET SI C'ÉTAIT UN COUP DE MADAME CORENTIN ?

— Mme Corentin ? prononça à haute voix l'inspecteur Durkheim, vous connaissez ça, Morand ?

Le jeune secrétaire secoua la tête.

— Première fois que j'entends ce nom. Et vous ?

— Moi aussi. Probable d'ailleurs que ça n'a aucun rapport avec l'affaire, puisque le patron a flanqué le papier au panier.

— Probable.

Sur quoi, puisant une cigarette dans l'étui oublié sur la table, l'inspecteur Durkheim s'assit à cheval sur une chaise afin d'attendre le retour de son chef. Mais, quoi qu'il fît, une pensée était là, qui le hantait : Mme Corentin !

III

— C'est ici, déclara Durkheim en sautant sur le trottoir.

Achille Bastien regarda la façade lépreuse de l'hôtel borgne de ce coin reculé de Grenelle et fit la moue.

— Probable que, depuis le temps, tout ce qui était intéressant a dû être balayé, déclara-t-il. Dix locataires au moins ont dû se succéder. Enfin, allons-y tout de même.

Escorté de Durkheim, il poussa la porte vitrée sur laquelle s'étalait en caractères noirs le nom, peut-être un peu pompeux pour le genre de la maison : « Hôtel du Nord et de l'Extrême-Orient », suivi de cette indication : « Chambres à la journée », et entra.

Une grosse dame, qui somnolait derrière un bureau, leva la tête et préparait déjà son sourire professionnel, quand Achille Bastien lui fit perdre sa sérénité.

— Police, déclara-t-il en tendant sa carte.

La femme, qui ne devait pas avoir la conscience bien nette, pâlit sous son fard. Mais Achille Bastien ne s'arrêta pas à cet indice.

— Je veux voir la chambre qu'habitait chez vous le dénommé Abdel-Mesin et où a eu lieu le meurtre de son camarade. Elle est libre ?

La femme, qui avait reconnu Durkheim, auteur de l'arrestation de son locataire, retrouva son sourire et se tourna avec un empressement obséquieux vers le tableau des clefs.

— Il me semble bien qu'elle est libre, monsieur l'inspecteur, mais, même si elle ne l'est pas, je me ferai un plaisir de la mettre à votre disposition. Ah ! justement, le numéro 10. Il n'y a personne. Si ces messieurs veulent monter, je vais les faire accompagner. Jean ?

Un homme, qui devait guetter, sortit à cet appel. Il avait une de ces figures que l'on ne rencontre que dans les maisons closes et les hôtels louches et devait avoir été tiré de son sommeil par l'arrivée des policiers. Il était en bras de chemise et avait les cheveux ébouriffés.

Achille Bastien le jugea d'un coup d'œil.

— Inutile, dit-il. Mon collaborateur connaît la maison. Vous pouvez renvoyer votre garçon.

— Mari ! corrigea l'homme en grognant.

— Si vous voulez. Je ne tenais nullement à vous froisser. Voulez-vous me donner la clef ?

Il prit la clef que l'homme avait décrochée et se dirigeait vers l'escalier quand il s'arrêta :

— Au fait, la chambre a été occupée au mois depuis l'arrestation de votre client ?

La grosse femme poussa un soupir à fendre l'âme.

— Hélas ! non, monsieur l'inspecteur. Un tel scandale dans une maison honorablement connue comme la nôtre ! Ça fait du tort dans la clientèle sérieuse. Mais, Dieu merci, il y a les passages, les couples, quoi.

— Je vois ça. Et naturellement, la pièce a été faite à fond... plusieurs fois ?

La grosse femme se redressa dans sa dignité offensée.

— Tous les jours, monsieur l'inspecteur. Quand on tient à la bonne clientèle...

Achille Bastien ne la laissa pas poursuivre.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Vous venez, Durkheim !

Les deux hommes gravirent les deux étages où, en dépit des assurances de la patronne, la bonne de l'hôtel ne devait guère perdre son temps, et, parvenus au palier, suivirent un petit corridor.

— C'est ici, déclara Durkheim en s'arrêtant devant une porte.

Achille Bastien glissa la clef et pénétra dans la pièce. Derrière lui, Durkheim referma au verrou.

C'était la classique chambre d'hôtel meublé de quartier louche : un lit de bois, au dessus de reps rouge déteint par les lavages ; une descente de lit montrant la corde, et, devant la fenêtre, une table ronde recouverte d'un tapis de couleur indéfinissable.

Achille Bastien s'approcha de la cheminée et passa le doigt sur le cadre dédoré de la glace. Il sourit à la poussière qu'il en retira.

— Préférable ainsi, approuva-t-il. Veuille le ciel que tout le reste ait été aussi bien nettoyé !

Il demeura debout près du marbre, étudiant chaque objet et cherchant par quoi commencer.

Depuis trois mois que s'était déroulé le crime, quelle chance avait-il d'espérer trouver quelque indice qui permît de jeter un jour nouveau ? Son collaborateur lui avait bien avoué que, devant l'évidence flagrante, la perquisition avait été réduite à son strict minimum. Mais il y avait trois mois de cela, et des couples n'avaient cessé de se succéder.

Il ouvrit la fenêtre pour donner un peu plus de jour et jeta un coup d'œil sur la petite place vide de promeneurs, par cette froide journée, qui s'étendait devant lui.

Un second regard lui montra pourtant qu'il s'était trompé. Un homme était assis sur l'unique banc. Un homme assez vieux et qui lisait son journal. Il ne lui accorda aucune attention et, s'adossant à la barre d'appui, suivit le manège de son collaborateur.

Celui-ci, ayant ouvert le tiroir, fouillait dans la planche du dessous pour voir si quelque correspondance n'y serait pas tombée. Il ne trouva rien et allait attaquer la commode quand un petit grognement de son chef l'arrêta.

Les sourcils froncés, Achille Bastien avait abandonné la barre d'appui et se dirigeait vers le fond de la pièce. Sautant sur le lit, il se dressa vers le plafond, et, après avoir tâtonné quelques instants le long du mur, ressauta au sol en sifflotant.

Là-haut, un trou assez profond s'apercevait, maintenant, dans le papier crasseux.

— Nid à punaises ! expliqua-t-il en montrant le trou, et je comprends que le locataire ait tenu à le boucher. Voyons seulement avec quoi il a accompli son petit travail.

Il prit le tampon de papier qu'il avait retiré du trou et qui n'avait pas échappé à son œil exercé et se mit en devoir de le défroisser.

En commençant son petit travail, il s'était remis à siffler ; mais la mélodie mourut sur ses lèvres.

Le front barré d'un pli, il s'assit devant la table et, posant son papier, se mit à l'égaliser avec minutie.

L'inspecteur Durkheim, qui le regardait faire, comprit qu'un événement d'importance avait dû se produire, mais, par discrétion, il ne bougea pas.

Achille Bastien considéra longuement le papier ; une bande étroite et irrégulièrement déchirée, de couleur jaune. A nouveau, il se remit à siffler.

Se tournant vers son inspecteur, il sortit enfin de son mutisme.

— Durkheim, jetez donc un coup d'œil là-dessus.

L'inspecteur obéit. Tout de suite, un détail le frappa. Il y avait des mots imprimés sur cette bande. Une ligne formant vraisemblablement une en-tête. Malheureusement, les déchirures irrégulières empêchaient de leur donner un sens.

— Vous reconnaissez ça, Durkheim ? interrogea Achille Bastien.

L'inspecteur concentra sa pensée, mais secoua la tête.

— Non ? Il est vrai que, jusqu'à présent, vous avez surtout été utilisé pour les enquêtes dans les milieux crapuleux, sans quoi vous n'auriez aucune hésitation à résoudre ce petit problème. Regardez bien, Durkheim, et suivez ma démonstration. Qu'est-ce que nous lisons tout d'abord :

HI... ...AJEST... ...ICE

« Évidemment, tel quel, ça ne veut pas dire grand'chose, et ça ressemble même à du latin, mais ajoutez un S à ce: HI et faites-le précéder du mot ON, cela vous donne ON HIS, ce qui a déjà un sens et qui a tout l'air d'être de l'anglais. Faites le même petit travail pour cet AJEST tronqué et ajoutez une première lettre, un M, en terminant le mot par IES. Vous avez maintenant ON HIS MAJESTIES...

Le reste de la phrase ne demande aucun effort d'imagination, et l'ICE que nous avons nous donne de lui-même le mot final : c'est SERVICE qu'il faut lire. Ce qui fournit, en fin de compte, cette phrase en « anglais du Roi » pour s'exprimer comme les grammairiens loyaux de la Grande-Bretagne :

ON HIS MAJESTIES SERVICE = Au Service de Sa Majesté.

— Au service de Sa Majesté ? répéta Durkheim, qui ne comprenait pas.

— Oui, une Majesté qui n'est autre que le roi d'Angleterre. Et savez-vous où l'on trouve cette formule ? Sur les enveloppes officielles de Scotland Yard ; sur celle des services ministériels de Grande-Bretagne, et, par surcroît, sur toutes celles d'un autre service, moins connu du grand public, mais certainement plus agissant que les autres : le Secret Service.

L'inspecteur Durkheim ne put réprimer un haut-le-corps.

— Le Service Secret ? Mais alors...

Achille Bastien sortit son portefeuille et y inséra la petite bande de papier jaune qui avait servi à obstruer un nid à punaises.

— Alors ? Je trouve curieux qu'un fragment semblable se trouve dans une pièce occupée il y a trois mois par un vulgaire bicot marchand de tapis et assassin. Car ce n'est pas généralement avec ce genre de gens que correspondent les services ministériels anglais.

— Vous penseriez...

Achille Bastien remit son portefeuille dans sa poche.

— Je ne pense rien, Durkheim. Nous avons constaté des trous dans l'enquête; je m'estime seulement heureux qu'il y en ait eu un à punaises dans cette chambre. La vérité est représentée généralement sortant d'un puits; pour une fois, elle sortira peut-être d'un trou moins poétique.

L'inspecteur Durkheim, qui ne parvenait pas à voir la pensée qui dirigeait son chef, émit une objection :

— Mais rien ne prouve, chef, que ce tampon ait été mis en place par Abdel-Méesin.

Achille Bastien rit tout en se frottant les mains :

— Si, Durkheim ! parce qu'il y a un petit détail que vous n'avez pas aperçu, tout à votre première leçon de linguistique : c'est un fragment de date laissé par le tampon de la poste. Un 1 suivi de ce mot « Aug.», ce qui s-i

gnifie 1er août. Or, rappelez-vous qu'Abdel-Mesin a été arrêté dans le courant d'octobre après avoir occupé cette chambre trois mois. Tirez vos conclusions.

Achille Bastien jouit de la confusion de l'inspecteur et, allant refermer la fenêtre, compléta sa pensée :

— D'ailleurs, même si cette date n'avait pas existé, j'aurais été fixé. Quand un homme meurt dans les circonstances où Abdel-Mesin a trouvé sa fin et que, par miracle, on découvre dans sa chambre un petit papier dans le genre du nôtre, on n'a plus à hésiter. Une seule raison à cette fin prématurée : « Secret Service » !

L'inspecteur Durkehim, qui, jusqu'alors, avait été spécialisé dans les enquêtes de qualité inférieure, regarda son chef bouche bée. Il n'arrivait pas à concevoir ce que ce dernier venait de lui dire. Cela lui semblait un défi au bon sens. Et pourtant, jamais Achille Bastien n'avait paru plus sérieux. Debout au milieu de la pièce, il scrutait chaque coin et recoin, et l'on devinait le travail intense de son esprit. Tout à coup, il désigna la cheminée.

— Le foyer ! lança-t-il.

Sans même attendre la réponse, il s'agenouilla sur le marbre et leva le tablier.

L'intérieur apparut, froid, avec entre les deux chenets un tas de cendres recouvert d'une couche de poussière.

Achille Bastien le contempla et se tourna vers son collaborateur.

— Sonnez la patronne. Elle va pouvoir nous renseigner.

Durkheim obéit et, quelques minutes plus tard, celle-ci, rouge, essoufflée, mais souriant toujours, apparut. Achille Bastien n'avait pas bougé.

— Un simple renseignement, madame, déclara-t-il, mais je vous demande de rassembler vos souvenirs et de ne pas me répondre à la légère. A-t-on fait du feu dans cette pièce depuis l'arrestation de votre locataire ?

La tenancière ne prit pas le temps de réfléchir.

— Jamais, monsieur l'inspecteur. Vous comprenez, les couples de passage... Ce n'est pas comme ce pauvre M. Mesin. C'était un client, lui ! Chaque soir, il lui fallait son panier de bois. Vous comprenez... un homme d'Afrique.

— Et puis, il ne pouvait pas toujours garder ses tapis sur les épaules ! Ces cendres remontent donc à son temps ?

La patronne vit dans cette question un blâme sur la propreté de sa maison.

— Mon Dieu, monsieur l'inspecteur, vous comprenez... une bonne a pu oublier...

Achille Bastien lui coupa la parole.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Vous pouvez nous laisser, merci.

La patronne partit à regret, et ce ne fut que lorsqu'elle eut refermé la porte qu'Achille Bastien se mit à l'œuvre.

— Le journal qui est dans la poche de mon pardessus, Durkheim !

Son collaborateur le lui tendit, et comprenant son intention, l'étala sur le devant de la cheminée. Sans crainte de se salir, Achille Bastien prit les cendres à pleines mains et les éparpilla sur la feuille. Un instant, il chercha si quelque morceau de lettre avait échappé aux flammes, mais ne trouva rien.

Retournant à la cheminée, il se mit à plat ventre et avança le bras dans l'ouverture, dans l'espérance qu'un appel d'air aurait plaqué quelques feuilles contre les parois. Là encore, il dut reconnaître qu'il n'en était rien. Il allait se relever, quand, involontairement, il déplaça un des chenets. Tout de suite, il comprit que le hasard, une fois de plus, venait à son aide.

Entre le chenet, poussé trop en arrière, et les briques du fond, un morceau de papier avait été coincé, échappant

ainsi, dans sa plus grande partie, à l'action du feu.

Achille Bastien le prit avec précautions, car la chaleur, à défaut des flammes, l'avait craquelé.

C'était un morceau de papier qui avait dû être blanc ; probablement du papier à lettres, mais de qualité inférieure, car, il, était rayé, et la flamme en avait détruit le pourtour. Ce qui restait pouvait avoir dans les dix centimètres et, sur chaque ligne, des lettres se succédaient, parfaitement lisibles, bien que le début et la fin manquassent.

Agenouillé par terre, Achille Bastien chercha à leur donner un sens. Il y renonça vite, car, pas plus en français qu'en anglais, elles ne semblaient vouloir dire quelque chose. D'ailleurs, chaque lettre était séparée de la suivante, et aucune ne formait un mot.

— Qu'est-ce que vous pensez de ça ? demanda-t-il à Durkheim qui s'était penché sur lui.

Durkheim réfléchit quelques secondes.

— Un message chiffré sans doute, chef. Mais allez donc y voir clair sans la clef !

Achille Bastien se releva et, à son tour, le fragment de papier roussi rejoignit la bande dans le portefeuille.

Un instant, il resta debout à se frotter les mains, mais enfin il retrouva la parole.

— Pas besoin de clef, Durkheim. Ce que nous avons nous suffit. Maintenant, nous savons pourquoi le curieux petit incident des assises a eu lieu. Notre brave bicot n'était pas tout à fait ce qu'il paraissait être, et cela explique pourquoi on a eu intérêt à le supprimer. Il avait décidé de parler. Et cela on ne le voulait pas.

Malgré lui, Durkheim fut sur le point de prononcer le nom qui le hantait depuis la veille.

« Mme Corentin ? »

Mais il eut la sagesse de s'abstenir.

D'ailleurs, en jetant un dernier coup d'œil autour de

lui, par simple acquit de conscience, Achille Bastien continuait :

— Il va maintenant s'agir de trouver le petit anneau manquant qui seul nous mettra sur la piste. Et là, la tâche ne semble pas précisément commode. Toujours aucune nouvelle de l'amateur photographe qui opère avec une telle célérité ?

— Aucune, chef ! On a fait une enquête dans tous les journaux, personne ne la connaît, et le greffe affirme n'avoir délivré de carte qu'aux correspondants régulièrement inscrits.

— Voilà qui n'est pas fait pour simplifier les choses. Mais, qu'on le veuille ou non, cette femme est entrée par une porte, et, coûte que coûte, il faudra retrouver celui qui l'a laissée passer. C'est par elle, Durkheim, par elle seule, que l'on remontera à la bande pour laquelle travaillait Abdel-Mesin... et qui l'a fait tuer.

Il s'arrêta et, après une seconde de réflexion, reprit :

— A moins qu'elle aussi on ne la supprime. Car, vous l'avez vu par vos propres yeux, ce sont gens à ne reculer devant rien.

Il boutonna son pardessus et, ayant repris son chapeau, sortit de la chambre.

Comme il atteignait le vestibule, la grosse patronne qui le guettait vint à sa rencontre.

Elle était épanouie et empestait le parfum.

— Ces messieurs ont vu tout ce qu'ils désiraient voir ? Ces messieurs ne veulent plus rien ?

Achille Bastien fut sur le point de lui demander ses livres, mais il réfléchit que cela ne lui apprendrait pas grand'chose. Il en savait assez et avait hâte d'être de retour dans son bureau.

Ce fut donc d'un ton jovial et bon enfant qu'il répondit aux protestations de la dame en la remerciant.

Il ouvrait la porte vitrée quand, machinalement, il

porta les yeux vers l'unique banc de la place où il avait aperçu le petit vieillard. Il n'y avait plus personne.

— Ah ! remarqua-t-il amusé, l'amateur de lecture en plein air en a eu assez et est allé finir son feuilleton chez lui. Vous le connaissez, ce bonhomme-là ?

La grosse patronne comprit que c'était à elle que s'adressait cette question et s'empressa :

— Un vieux bonhomme ?

— Oui, qui lisait là-bas, sur ce banc.

La grosse patronne s'exclama !

— Il est donc revenu ! Voilà plus de trois mois qu'il avait disparu. Tenez, le jour même de l'arrestation de ce pauvre M. Mesin.

Achille Bastien, qui avait déjà un pied sur le trottoir, s'arrêta :

— Qu'est-ce qui vous fait donner cette précision ?

— C'est bien simple, monsieur l'inspecteur ; il y avait près de deux mois qu'il venait tous les jours à la même heure. C'était plus régulier que l'horloge de la tour Eiffel. On aurait dit qu'il était réglé à la seconde. Alors, vous comprenez, on l'avait remarqué. Aussi, quand ce pauvre M. Mesin a été arrêté le matin et que l'après-midi on a vu que le vieux n'était plus là, ça nous a frappés.

— Vous êtes certain que, depuis ce jour, il n'avait jamais fait une apparition ?

— Jamais, monsieur l'inspecteur. C'est la première fois.

— Merci. Alors, vous allez me rendre un service. Vous allez guetter et, s'il revient, vous me téléphonerez à la préfecture : Inspecteur Achille Bastien. Vous venez, Durkheim ?

La femme se confondit en promesses, tandis que les deux hommes rejoignaient leur taxi.

La voiture roula plusieurs minutes avant qu'Achille

Bastien rompît le silence. Les poings enfoncés dans les poches de son pardessus, il réfléchissait. Tout à coup il sourit.

— J'ai une retouche à faire à ce que je vous ai dit, Durkheim, commença-t-il. Tout à l'heure, je vous ai assuré que, pour trouver le petit anneau manquant, il faudrait d'abord rattraper la jeune femme inconnue. Ce n'est plus tout à fait exact. J'ajoute : la jeune femme... ou bien le vieux monsieur qui lit ses journaux sur les bancs.

— Vous croyez que ce bonhomme... ? commença Durkheim ahuri.

Achille Bastien ne répondit pas, il avait fermé les yeux et continuait à sourire.

Seulement, sans qu'il s'en fût aperçu, quelque chose était venu alerter et rassurer son collaborateur : par trois fois, il avait eu un petit toussottement nerveux.

Car Achille Bastien, ne l'oublions pas, avait un tic.

IV

Ce fut Jacques Morand qui accueillit Achille Bastien et l'inspecteur Durkheim, à leur retour à la préfecture. Il semblait soucieux.

— Un message téléphonique pour vous, chef, dit-il, en tendant un pli. De la part du Palais.

Achille Bastien prit le papier et interrogea :

— Quelque chose d'important ?

Jacques Morand inclina la tête.

— Oui, chef. On nous avise que le conseiller Henri Saverne a été trouvé mort à son domicile particulier.

Achille Bastien fronça les sourcils.

— Embolie ? Crime ?

— Non chef, suicide.

Il y eut un moment de silence. Henri Saverne n'était autre, en effet, que le conseiller qui présidait les assises où Abdel-Mesin avait trouvé la mort. Venant après ce dramatique incident, ce suicide arrivait trop à propos pour qu'il pût sembler naturel.

Achille Bastien lut le message en en pesant chaque

mot. Parvenu à sa fin, il demeura encore un moment silencieux.

— Dommage ! dit-il enfin. Un magistrat de grande classe et un homme du plus bel avenir. Mais cette mort nous donne peut-être la clef du mystère. D'une partie tout au moins. Elle pourrait bien nous expliquer par quelle porte a pu pénétrer la petite photographe que personne semble n'avoir bien remarquée.

Jacques Morand sursauta :

— Vous vous imaginez, chef !...

Achille Bastien avait déjà remis son pardessus.

— Je ne m'imagine rien. Je prévois, c'est tout. Quelle adresse, le conseiller Saverne, Morand ?

— 27, boulevard de la Tour-Maubourg, chef.

— Alors, allons-y. Le suicide a été constaté il y a une demi-heure ; nous avons donc quelques chances d'arriver avant que l'on ait touché à quoi que ce soit.

Pendant tout le trajet, pas un mot ne fut échangé entre les deux hommes. Achille Bastien réfléchissait en sifflotant, — ce qui était sa manière habituelle, — et l'inspecteur Durkheim, tout en l'observant, respectait sa méditation.

La voiture s'arrêta, enfin, devant l'immeuble du conseiller et, ayant pris l'ascenseur, les deux hommes furent bientôt à la porte de son appartement.

Une femme de chambre aux yeux rougis, et qui semblait tout effarée du drame qui venait de se dérouler, les introduisit dans un salon d'aspect sévère où Mme Saverne, soutenue par une amie, les rejoignit presque aussitôt.

C'était une femme âgée, aux cheveux blancs et à la robe de soie noire qui cadrait parfaitement avec le portrait en pied de son mari que l'on apercevait sur un chevalet, en toge et en hermine.

Achille Bastien s'inclina devant cette douleur et, s'étant présenté, exposa en quelques mots le but de sa visite.

Réprimant un sanglot, sans parvenir à prononcer une

parole, la vieille dame s'inclina en signe d'acquiescement et, se tournant vers la femme de chambre, lui désigna les deux hommes.

Celle-ci s'avança et prononça tout bas :

— Si ces messieurs veulent me suivre.

A nouveau, Achille Bastien salua et, escorté de l'inspecteur Durkheim, sortit du salon.

Ils suivirent un assez long corridor, accompagnés par la femme de chambre, mais, arrivée à une porte masquée par une tenture, celle-ci hésita.

Comprenant son hésitation, Achille Bastien mit la main sur la poignée et, ouvrant silencieusement, pénétra dans la pièce.

Il était dans le bureau du magistrat et, sur un sofa de cuir, un corps était étendu, près duquel se tenait un homme d'un certain âge.

Devant son regard interrogateur, Achille Bastien se nomma et, à son tour, l'homme déclina ses qualités:

— Docteur Mornard. Le médecin de la famille.

Achille Bastien vit que la femme de chambre s'était retirée. Il alla fermer la porte et, revenant au sofa, contempla le corps.

La balle avait traversé la tête, un peu au-dessus de la tempe, et le coup, tiré de très près, avait noirci la chair. Du sang coulait encore sur le coussin de cuir, ainsi que du nez.

— Aucune erreur sur le genre de mort ? interrogea Achille Bastien.

Le docteur le regarda avec étonnement, ne comprenant pas qu'un doute fût possible.

— Mon pauvre ami, expliqua-t-il, avait la main crispée sur son revolver quand je suis arrivé, dans la position même où le valet de chambre l'a trouvé en entrant fermer les volets. Il était assis à son bureau et affalé sur son sous-main. Le valet de chambre m'a téléphoné sur-

le-champ, ne voulant faire part à qui que ce soit de la maison de cette terrible trouvaille, et personne avant ma venue n'a touché au corps.

— Le coup de feu n'a donc pas été entendu ?

— Par personne. Mais, d'après mes constatations, j'estime que le drame a dû avoir lieu il y a environ une heure ou deux au maximum. Un point permet de le préciser. Le valet de chambre, ayant du courrier, est venu frapper à quatre heures précises. On n'a pas répondu. Il a voulu entrer déposer les lettres sur la table, mais il s'est aperçu que le verrou était mis.

— Et ce verrou n'était plus mis lorsqu'il est revenu et s'est aperçu du drame ?

— Forcément !

— Savez-vous si le conseiller Saverne avait l'habitude de fermer ainsi son bureau quand il travaillait ?

— On peut demander au valet de chambre. Voulez-vous que je le sonne ?

— J'allais vous en prier.

Allant à la cheminée où brûlait un feu de bois, le docteur sonna. Presque aussitôt, quelqu'un frappa à la porte. C'était le valet de chambre, qui n'entra pas, mais se tint sur le seuil.

— Monsieur, déclara le docteur, est l'inspecteur Bastien, chargé de faire la lumière sur la mort de votre pauvre maître. Je sais combien vous lui étiez dévoué. Vous pouvez répondre en toute confiance.

Le valet de chambre, un homme de l'ancien régime lui aussi, qui tremblait légèrement, se tourna vers l'inspecteur. Achille Bastien eut à cœur de le rassurer.

— Je tiens à vous dire qu'il n'y a aucun doute sur a cause de la mort de votre maître. Mais certains petits détails restent à fixer, et c'est là où vous pourrez nous être utile. M. le docteur vient de me dire que vous étiez ve à quatre heures, et que la porte était fermée.

Le valet de chambre fit effort sur lui-même pour répondre.

— Oui, monsieur.

— Votre maître avait l'habitude de s'enfermer ainsi ?

— C'est-à-dire, monsieur, depuis quelque temps, oui. Une quinzaine environ.

— Et jamais avant ?

— Jamais, monsieur.

— Voyez-vous une raison à cela ?

Le vieux valet de chambre eut un geste d'ignorance.

— D'ailleurs, continua Achille Bastien, cela n'a peut-être pas grande importance. Vous êtes bien sûr de l'heure ?

— Certain, monsieur. Il y a une horloge dans l'antichambre, et j'ai machinalement regardé, en apportant le courrier.

— Parfait ! A quatre heures donc, le conseiller Saverne était seul et encore en vie.

Achille Bastien arpenta un instant la pièce et s'arrêta devant le cadavre.

— Au fait, hasarda-t-il, a-t-on regardé si, dans sa chute contre le bureau, la montre du conseiller n'avait pas été arrêtée ?

S'agenouillant près du corps, il glissa deux doigts dans la poche du gilet et tout de suite tressaillit.

— Du verre brisé ! dit-il rapidement. Le verre de montre a dû se casser contre le rebord.

Il sortit avec précautions la montre en or que tenait une chaîne du même métal et, la mettant dans le creux de sa main, la regarda attentivement. Un pli s'était creusé entre ses deux sourcils, et il mordillait nerveusement sa lèvre inférieure.

Enfin, il se releva et tendit la montre au docteur.

— Les aiguilles sont arrêtées à 3 h. 37, prononça-t-il d'une voix grave. C'est donc à 3 h. 37 que le conseiller Saverne a mis fin à ses jours. Et pourtant, à 4 heures, la

porte était fermée au verrou, et une heure plus tard ce verrou était tiré.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? s'exclama le valet de chambre au comble de la stupéfaction.

— Ou bien que le conseiller Saverne, une fois blessé, a eu la force d'aller lui-même ouvrir la porte...

— Impossible ! coupa le docteur. La mort a été instantanée.

— Ou bien, alors, qu'il y avait une autre personne dans cette pièce.

Il se tourna vers le valet de chambre.

— Personne n'a pu sortir d'ici sans être aperçu ?

— Impossible, monsieur. Il faut passer devant la lingerie, où la femme de chambre et l'ouvrière à la journée travaillent toujours la porte ouverte. Seulement...

— Seulement ? continua Bastien.

— Seulement, j'oubliais de dire à Monsieur qu'il y a une autre entrée à ce bureau : l'entrée que M. le conseiller avait fait aménager sur l'escalier de service pour recevoir certains de ses clients du tribunal.

— Où est cette entrée ?

— Dans la petite pièce qui fait suite à ce bureau et qui sert de salle d'attente. Si Monsieur veut vérifier ?

Achille Bastien suivit le valet de chambre et s'arrêta devant la porte. Elle n'était pas fermée à clef, et il l'ouvrit.

— Où débouche cet escalier, demanda-t-il.

— Dans la cour, monsieur.

— Et la loge du concierge se trouve ?

— Dans l'autre escalier, monsieur. Il y a un œil-de-bœuf sous la voûte, mais le concierge s'y tient rarement.

— En sorte que n'importe qui peut sortir par cet escalier sans être vu.

— Malheureusement oui, monsieur.

Achille Bastien jeta un coup d'œil dans la cage de l'escalier et regagna le bureau.

Il semblait préoccupé, et son regard allait d'un coin à l'autre de la pièce. On eût dit qu'il cherchait quelque chose.

Comme il mettait la main sur un des radiateurs, il aperçut le feu qui flambait dans la cheminée.

— Était-ce l'habitude du conseiller Saverne de faire du feu en plus du chauffage central ?

Cette remarque parut frapper le vieux valet de chambre.

— Mon Dieu, maintenant que j'y songe, non ! M. le conseiller était très méticuleux. Il tenait seulement à ce que le feu fût préparé pour l'œil, et puis aussi en cas d'accident à la chaudière.

Achille Bastien ne répondit pas. Il s'était agenouillé devant le foyer.

Aux débris tombés de chaque côté des chenets, il était aisé de voir que l'on avait brûlé des papiers. Malheureusement, tout avait été carbonisé.

— Ç'aurait été trop beau ! soliloqua-t-il sans permettre au docteur ou au valet de chambre de comprendre ce qu'il voulait dire. Seul Durkheim ne s'y trompa pas.

Un moment, il remua le petit tas de cendres, contre tout espoir, mais se releva bientôt.

— Le problème, poursuivit-il, consiste à savoir si ce feu a été allumé par le conseiller lui-même, afin de brûler des papiers qu'il ne souhaitait pas laisser derrière lui, ou s'il a été allumé après, par une personne animée d'une raison identique.

Le docteur ne put retenir un haut-le-corps.

— Mais vous supposeriez...

Achille Bastien eut un geste évasif.

— Bien des choses peut-être, docteur, mais qu'il est difficile de formuler en ce moment. A propos, a-t-on vu

si les tiroirs étaient ouverts et si l'on avait touché à leur contenu ? Je suppose que le conseiller Saverne n'avait que ce domicile ?

— Mais certainement, monsieur ! répondit le vieux valet de chambre ahuri.

— Sortait-il beaucoup ces temps-ci ? Plus que d'habitude ? continua Achille Bastien.

— Mon Dieu, monsieur, M. le conseiller avait ses heures de tribunal et de promenade. Il sortait tantôt avec sa voiture, tantôt à pied. Mais vous comprenez qu'il ne me tenait pas au courant.

— C'est juste. Vous ne savez pas non plus si, ces temps derniers, il avait reçu assez fréquemment une... une..

Il hésita et s'arrêta.

— Une quoi, monsieur ? insista le valet de chambre.

Achille Bastien, qui jouait avec le trousseau de clefs qu'il avait pris dans la poche du mort, rompit l'entretien.

— Rien ! Je ne me souviens plus de ce que je voulais dire. Voyons un peu ce bureau ?

Il ouvrit les premiers tiroirs, mais n'y vit rien qui pût l'intéresser. Il était visible qu'aucun dossier n'avait été dérangé.

« Et pourtant, on a brûlé des papiers, songea-t-il. S'agirait-il de papiers qu'il avait sur lui ? »

Il continuait ses recherches, quand, tout à coup, en ouvrant un tiroir du bas, il crut rêver. Devant les regards du docteur et du valet de chambre, il allait le refermer, ne voulant pas révéler ce qu'il venait d'apercevoir, quand une exclamation de Durkheim, qui s'était approché de la fenêtre, vint détourner les attentions. Cela ne dura qu'une fraction de seconde, mais Achille Bastien s'était déjà emparé de sa trouvaille et l'avait enfouie dans sa poche. Nul ne s'en aperçut. La seconde d'après, il était au côté de son collaborateur et regardait.

A son tour, il ne put retenir une exclamation.

Sur un banc de l'esplanade, un vieil homme, bien reconnaissable à son pardessus marron, et surtout au journal qu'il lisait toujours, bien que la lumière du globe électrique ne dût pas faciliter sa tâche, était assis : le petit vieillard qui, peu d'heures auparavant, avait poursuivi sa lecture sur une place de Grenelle.

— On le tient ! gronda Durkheim.

— M'est avis, rectifia Achille Bastien, que c'est plutôt lui qui nous surveille. Seulement, cette fois, il se pourrait bien que ce fût à nous à rire.

Ne comprenant pas de quoi il s'agissait, le docteur et le valet de chambre s'étaient approchés et regardaient, eux aussi, par la fenêtre. Ce qu'ils aperçurent ne dut pas les renseigner beaucoup.

Achille Bastien avait déjà arrêté son plan.

— L'essentiel, expliqua-t-il à Durkheim, c'est que notre bonhomme ne nous brûle pas la politesse. Je vais descendre seul, et vous ne me suivrez que lorsque je serai arrivé au tournant de la rue. De la sorte, nous ne le perdrons pas de vue, et il ne peut nous échapper.

Il se tourna vers le docteur, qui semblait attendre des instructions.

— Vous pouvez faire transporter le corps du conseiller dans sa chambre et prendre toutes les mesures pour l'inhumation. Le genre de mort n'est pas douteux. Seulement, défense de toucher à quoi que ce soit ici et ordre de fermer à clef. Même consigne pour la porte de service.

Sans accorder un regard au cadavre, dont un bras pendait jusqu'au sol, il traversa la pièce, et, quelques secondes plus tard, la sonnerie annonçait son départ.

— Mais que soupçonne-t-il donc ? interrogea le docteur, dès qu'ils furent seuls dans la pièce.

L'inspecteur Durkheim, qui ne perdait pas de vue ce qui se passait dans la rue, eut un geste évasif.

— C'est pourtant le cas le plus clair que l'on puisse

imaginer, continua le docteur. Et je suppose qu'il faut attribuer ce suicide soit à des chagrins intimes, soit, plus que probablement, à du surmenage.

L'inspecteur Durkheim garda le même mutisme et évoqua la figure bouleversée du président, après l'attentat contre Abdel-Mesin. Cela aussi, à la rigueur, pouvait s'appeler un chagrin intime.

Le docteur commençait une phrase sur le peu de fond que l'on pouvait accorder à l'incident de la montre, quand Durkheim laissa retomber le rideau. Achille Bastien venait de lui apparaître, traversant la chaussée. Le moment était venu d'aller le rejoindre.

Saluant rapidement le docteur, et sans attendre le vieux valet de chambre, il gagna la porte d'entrée et, deux minutes plus tard, était aux côtés de son chef.

Celui-ci avait fait quelques pas sur l'esplanade et s'était arrêté derrière un arbre dans un endroit particulièrement sombre.

— Il ne nous a pas vus, glissa à mi-voix Achille Bastien à son aide. Du moins, je le suppose, car il nous tourne le dos. Reste à savoir combien de temps il va demeurer là. En tout cas, si nos prévisions sont exactes, sa présence a une raison. On a voulu être fixé sur l'identité de ceux qui viendraient constater le décès.

Achille Bastien s'arrêta et réfléchit une seconde.

— A moins, reprit-il, qu'il ne soit venu pour surveiller « l'Autre ». Celui ou Celle qui était là-haut avant nous. Mais alors, pourquoi ? J'avoue ne pas bien voir.

Il se tut et, masqué par le tronc d'arbre, observa attentivement.

Près d'un quart d'heure se passa, et Durkheim se demandait si cette attente allait se prolonger indéfiniment, quand les choses prirent, enfin, une autre tournure.

Pliant posément son journal, et le glissant dans sa poche, le vieillard se leva et, sans même jeter un regard

autour de lui, se dirigea dans la direction de la Seine. Remontant par le ministère des Affaires étrangères, il arriva à la Chambre des députés et, traversant le pont, obliqua vers les Tuileries.

A quelque cent pas en arrière, Achille Bastien et son second, profitant des moindres coins d'ombre, le suivaient sans le perdre de vue. Le vieil homme, d'ailleurs, ne paraissait nullement suspecter la chasse dont il était l'objet, car ce fut sans se retourner une seule fois qu'il accomplit le trajet, avec la sérénité d'un homme en règle avec tout l'univers.

Un moment, Achille Bastien ne put retenir un juron. Gêné par le flot des voitures, il avait cru avoir perdu la piste. Mais, ayant regardé plus attentivement, il vit qu'il n'en était rien. Le petit vieillard se dirigeait vers une des portes du jardin et entrait.

— Jusqu'où va-t-il nous mener ? soliloqua Durkheim. Mais, la minute d'après, il eut une réponse partielle à cette question.

Allant à un banc placé en retrait, le vieillard s'assit et, les mains dans les poches de son pardessus, sembla s'absorber dans une profonde méditation.

— Ah çà ! remarqua Achille Bastien, c'est une manie ! Est-ce qu'il passe ainsi sa vie sur les bancs ? Que peut-il attendre et avec qui a-t-il rendez-vous ?

Certain de n'avoir pas été éventé, il se glissa, suivi de son aide, jusqu'au pied d'une statue, et là, parfaitement invisible, s'apprêta à attendre la suite des événements.

Cassé sur son banc, le vieillard semblait somnoler. Pourtant, quelque chose en lui intriguait : le curieux mouvement dont sa tête était agitée. La relevant et l'abaissant, il semblait fixer quelque chose. Mais ses mouvements étaient irréguliers et coupés de poses bizarres.

— Qui peut-il guetter, se demanda en lui-même Achille Bastien qui ne vit que cette explication au dode-

linement de la tête du vieillard, qui tantôt fixait un point devant lui et tantôt regardait le sol.

Tout à coup, la main de son second se posa sur son bras.

— Regardez ! lui glissa Durkheim.

Achille Bastien tourna la tête et tressaillit.

Sous les arbres, également dans l'ombre, une femme paraissait rêver, un livre posé sur les genoux.

Achille Bastien se demanda comment elle était venue, et si elle n'était pas déjà là avant leur arrivée. Il la regarda plus attentivement et fit une remarque qui ne laissa pas de l'ahurir.

— Mais elle écrit ! Dans cette obscurité !

Un crayon à la main, la femme écrivait en effet. Par saccade et avec de très grands arrêts.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? Des vers ! gouailla Durkheim.

Achille Bastien ne releva pas le propos. La conduite de cette femme l'intriguait. Sa présence, à cette heure, avait quelque chose d'insolite. Pourquoi se cachait-elle ?

Il l'examina plus attentivement et, au mouvement de sa main, eut une intuition. Cette femme n'écrivait pas des mots. C'étaient des lettres qu'elle traçait, une à une. Un message ? Mais alors, qui le lui transmettait ?

Il tendit l'oreille, se demandant si quelqu'un, — le vieillard ou un autre, — ne parlait pas à voix basse. Mais il n'entendit rien. Il suspecta une sorte de langage des doigts. Mais le vieillard avait les mains dans ses poches. Le mystère était insoluble. A moins qu'il ne se trompât et que la femme fût simplement en train de faire ses comptes !

Il allait opter pour cette solution et reporter son attention au vieillard, quand quelque chose vint modifier ses dispositions. La jeune femme venait de se lever.

Il hésita à changer ses plans, mais, une fois de plus,

cette intuition qui lui servait de sixième sens fut la plus forte.

— Après la femme, vite ! lança-t-il en passant lui-même de la parole à l'action.

Sans un mot, Durkheim suivit son chef dans cette nouvelle filature.

Le cerveau d'Achille Bastien travaillait à plein rendement. Une chose surtout le préoccupait : le livre où la femme avait écrit. Malgré lui, il ne pouvait en détacher sa pensée. Il lui semblait que là, entre ces pages, se trouvait la solution d'un peu du mystère.

Il allait communiquer à Durkheim un plan pour s'en emparer, mais il préféra attendre.

Marchant droit devant elle, la jeune femme tenait le livre serré contre son sac à main. Elle avait traversé la chaussée et se dirigeait vers l'avenue des Champs-Élysées. Achille Bastien jugea l'instant propice et se penchait vers Durkheim, quand la situation prit une telle tournure qu'il n'eut pas le temps d'agir.

La jeune femme quittait le trottoir, quand une auto, qui arrivait à toute vitesse, obliqua brusquement sur elle au point de la frôler. Sans un saut en arrière, elle aurait été happée par l'aile.

Mais un incident plus curieux encore se déroulait avec la rapidité de l'éclair.

Une main surgissait par la portière et s'abattait sur le sac et sur le livre. Devant la soudaineté de l'attaque, la femme ne put que pousser un cri, auquel répondit un juron lancé par l'inspecteur Durkheim.

La femme, en effet, venait de se retourner en pleine lumière, et l'air de familiarité qu'il lui trouvait depuis quelques instants venait de lui être expliqué.

— Nom de D...! hurla-t-il. La femme ! Elle !

Achille Bastien s'était arrêté et le regardait.

— La femme ! continua-t-il. La photographe des Assises. Celle qui a assassiné Abdel-Mesin.

— Nom de nom ! gronda à son tour Achille Bastien en s'élançant.

Il n'eut pas le temps d'intervenir. Une autre auto, qui stationnait au bout de la place, venait de démarrer en trombe. Comme elle passait près de la femme qui tremblait comme une feuille et regardait fuir la première voiture, la portière s'ouvrit, laissant apparaître un bras. La femme fut saisie et entraînée à l'intérieur du véhicule. La seconde d'après, la voiture avait disparu au tournant du quai.

Achille Bastien et Durkheim étaient demeurés immobiles, frappés de stupeur.

— Roulés ! gronda Achille Bastien en serrant les poings. Roulés ! Alors que nous la tenions !

Il avait porté son sifflet à ses lèvres, mais il ne jugea pas utile d'appeler. Il était trop tard.

Un instant, il contempla la file des autos qui glissaient sur le pavé moiré, puis, philosophiquement, il tourna les talons.

— Rien à faire ce soir, déclara-t-il. Autant rentrer à la boîte, en passant par le jardin pour voir si notre ami, l'amateur de bancs et de lectures, nous a attendus.

Mais ce fut en vain qu'ils le cherchèrent. Lui aussi avait profité de leur départ pour se perdre à son tour dans le grand tourbillon de la foule parisienne.

Achille Bastien marchait lentement, le dos un peu voûté. Il réfléchissait. A la fin, comme s'il eût continué une conversation, il remarqua :

— Oui ! le doute n'est plus possible, Durkheim. C'est bien Elle.

— Mme Corentin ? crut pouvoir hasarder l'inspecteur.

Achille Bastien leva les yeux vers lui.

— Ah ! vous aussi, vous l'appelez comme ça ? Cu-

rieux, Durkheim, curieux ! Mais, si vous voulez savoir jusqu'où elle peut pousser l'astuce, tenez, regardez ce que j'ai trouvé tout à l'heure en fouillant dans les tiroirs du conseiller Saverne, bien en évidence sur un dossier.

Il tira la main de sa poche et tendit ce qu'elle contenait à son collaborateur.

A la clarté des becs de gaz, celui-ci vit quelque chose de jaune et sursauta. C'était une enveloppe, portant à son sommet la mention : *On his Majesties Service*, et plus bas : « A M. le conseiller Saverne, confidentiel ».

— Dans le bureau du conseiller Saverne ? reprit Durkheim ahuri. Ah çà ! est-ce que...

Achille Bastien reprit l'enveloppe.

— Non, Durkheim, ne faites pas exactement ce qu'ont voulu faire nos adversaires : c'est-à-dire nous lancer sur une fausse piste. Si cette enveloppe était dans ce tiroir, c'est que quelqu'un l'y avait mise... à notre intention.

— Mme Corentin ?

— Elle-même, Durkheim. Ou, tout au moins, quelqu'un à sa solde. Car rien ne nous dit que la vraie Mme Corentin soit la petite dame en noir que nous venons d'apercevoir et qui a opéré aux assises. Elle est peut-être plus haut placée, à moins qu'elle ne soit plus bas. Mais c'est bien elle qui est revenue, tous verrous tirés, pour brouiller ses traces, après avoir obtenu du conseiller Saverne, — on peut supposer par quel moyen, car la chair est faible — de la laisser entrer aux assises.

— Mais dans quel but, chef ?

Achille Bastien marqua une légère hésitation.

— Ça, c'est le secret de Mme Corentin, Durkheim, et il n'y a qu'un moyen de le savoir. C'est de le lui demander à elle-même, ce qui ne sera peut-être pas très facile.

Il avait traversé la chaussée quand il s'arrêta pour laisser passer une limousine.

— Qui sait si ce n'est pas elle qui vient de nous filer sous le nez, Durkheim ! dit-il en désignant la luxueuse voiture. Mais quelle lutte passionnante en perspective ! D'un côté, la Loi et l'Autorité. De l'autre, Mme Corentin. Quel beau duel, digne de l'époque ! A condition qu'elle existe évidemment !

Durkheim le regarda avec ahurissement. Mais Achille Bastien n'était sans doute pas en humeur de répondre, car, reprenant sa marche le long des quais, il se mura dans ce mutisme qui lui était habituel quand il réfléchissait et que connaissaient bien ses collaborateurs.

Mais, cette fois, ce n'était pas une piste qu'il suivait en pensée ou une intrigue qu'il tentait de résoudre.

Il songeait à Mme Corentin et cherchait à se la figurer.

V

— Mais enfin, éclata l'inspecteur Durkheim, qui est Mme Corentin ?

Il était dans le bureau d'Achille Bastien, où Jacques Morand compulsait un dossier, et trois jours s'étaient écoulés depuis le suicide du président des assises et le vol du livre de l'inconnue.

Au cours de ces trois jours, l'affaire ne semblait guère avoir avancé. On eût même dit qu'Achille Bastien évitait d'en parler. Mais, pour ceux qui le connaissaient bien, aucun doute ne pouvait subsister. Achille Bastien ne vivait qu'avec une pensée, et son silence s'expliquait par une raison simple : le travail incessant de son cerveau.

Jacques Morand levait la tête pour répondre, et Durkheim allait se lancer dans une interminable démonstration quand la porte s'ouvrit.

C'était Achille Bastien qui revenait du bureau d'un collègue. A la main, il tenait une feuille de papier.

— Ah ! vous êtes là, Durkheim, commença-t-il. Ça

arrange tout. J'avais peur que vous ne soyez déjà parti. J'ai quelque chose pour vous.

Il lui tendit le papier et, allant vers son bureau, lui en laissa prendre connaissance.

Collée contre la feuille, il y avait une lettre de quelques lignes à peine. L'écriture en était vulgaire, et il n'y avait que la signature à laquelle on semblait s'être appliqué. Durkheim lut avec attention.

« Pour des raisons connues de moi seul, disait-elle, je ne puis continuer cette vie. Quand vous recevrez ce mot, je serai mort. Ceci est pour prévenir toute accusation qui pourrait viser un innocent. Que l'on m'enterre avec le costume neuf que l'on trouvera dans le placard de la soupente. J'en ai assez de l'existence. Blaiseau, 27, faubourg du Temple. »

— Quand a-t-on reçu cette missive ? interrogea Durkheim.

— Ce matin dans le courrier. Il faudrait faire un saut là-bas. Nous avons téléphoné au commissaire de police, mais il est pris par une perquisition.

— C'est bon, j'y vais.

Tournant les talons, l'inspecteur Durkheim quitta le quai des Orfèvres et, vingt minutes plus tard, se trouvait à l'adresse indiquée. La maison avait cet aspect riche, triste et vétuste qu'ont la plupart des immeubles de ce quartier, occupés par des commerçants en gros. La porte jusqu'à hauteur d'homme était encadrée de plaques de cuivre. Une des plus petites attira le regard de Durkheim. Elle portait la mention : « Blaiseau frères. Articles du Levant en gros. Troisième droite. »

— Blaiseau frères ! songea l'inspecteur. Il y en a donc un sur les deux qui pourra me renseigner.

Sans perdre son temps à interroger le concierge, il gravit l'escalier et, parvenu à l'étage indiqué, tira le pied-de-biche.

Il attendit quelques secondes et allait resonner quand la porte s'ouvrit. Un homme de taille moyenne, à l'aspect levantin et soupçonneux, était devant lui. L'homme le regarda attentivement, sans dire une parole ; mais aucun trait de son visage ne bougea quand Durkheim se fut nommé. Il ouvrit seulement un peu plus en grand et s'effaça pour laisser passer.

— Si vous voulez entrer, monsieur l'inspecteur, dit-il d'une voix où l'on remarquait un accent indéfinissable.

Durkheim obéit et, précédé de l'homme, passa dans une pièce qui tenait le milieu entre une salle à manger et une manutention.

— Je désirerais parler à M. Blaiseau, dit-il, dès que l'autre eut refermé la porte.

L'homme s'inclina.

— C'est moi, monsieur, en quoi puis-je vous être utile ?

— Pourrais-je aussi voir M. votre frère ? insista l'inspecteur qui avait sorti sa feuille de papier.

L'homme eut un sourire énigmatique.

— Ce serait avec plaisir, monsieur, mais il y a impossibilité matérielle. Mon frère est absent de Paris depuis un mois et voyage pour affaire en Orient.

Un peu décontenancé, Durkheim réfléchit une seconde.

— Votre frère, pour des raisons connues de lui seul, ne serait pas revenu à Paris sans vous en aviser ?

A nouveau, l'homme sourit en secouant la tête :

— Mon frère était à Téhéran hier, comme le prouve la dépêche que j'ai reçue ce matin, et il n'existe aucune raison pour soupçonner son retour.

— Pourriez-vous me dire alors ce que signifie ceci ?

L'homme prit la feuille de papier et eut un mouvement nerveux qui n'échappa pas à l'inspecteur. Il la lut avec une lenteur exagérée qui ne pouvait avoir qu'une expli-

cation : le besoin de retrouver son contrôle, comme aussi de préparer une excuse.

Enfin, il releva la tête et montra à l'inspecteur un visage épanoui par le sourire.

— Où avez-vous reçu cette petite note que n'importe qui croirait, en effet, de ma main, et où la signature a failli me tromper ?

— Ce matin, à la préfecture de Police.

L'homme rendit le papier à l'inspecteur et rit d'une hilarité qui sembla fausse.

— Une petite plaisanterie que l'on aura voulu me faire, monsieur. Ou peut-être une vengeance de la part de quelque commis congédié. Je regrette que l'on vous ait dérangé pour rien ; mais je n'ai aucune envie de me suicider, et, comme vous le voyez par vos propres yeux, je suis absolument vivant.

— Mais votre frère ? insista Durkheim.

— Je vous ai dit qu'il était en aussi excellente santé que moi hier. Il suffit de télégraphier à Téhéran pour s'en assurer.

Durkheim rangea la feuille dans sa poche.

— C'est donc une plaisanterie où l'on n'a pas craint de mêler la police. Savez-vous, monsieur, que cela peut coûter cher à son auteur ?

Le geste du sieur Blaiseau exprima qu'il était tout à fait de cet avis, mais qu'il n'y pouvait, rien.

— Vous ne voyez pas qui a pu s'en rendre coupable ?

A nouveau le sieur Blaiseau secoua la tête.

— Un faussaire adroit, c'est tout ce que je puis dire.

— Et bien au courant de vos habitudes, en tout cas. Comment peut-il parler, comme il le fait, de votre costume neuf, dans la soupente ?

Si la première partie de la phrase laissa complètement indifférent le sieur Blaiseau, il n'en fut pas de même du mot « soupente ». Il eut un mouvement nerveux qu'il ré-

prima vite, mais pas assez vite, pourtant, pour qu'il eût échappé à Durkheim.

— Les renseignements donnés par l'auteur du billet sont exacts ?

— En ce qui concerne le local, oui. Mais pour ce qui est du costume, j'ai le regret de dire que mon plus neuf remonte à six mois.

— Vous me permettrez alors de jeter un coup d'œil dans cette fameuse soupente avant que je rentre au bureau rédiger mon rapport ?

Le sourire de commande avait disparu de la figure du sieur Blaiseau. Il fut sur le point de refuser, mais il dut comprendre que cela serait mal interprété. Ce fut donc brusquement qu'il se décida.

Retrouvant son sourire, il alla au buffet et en tira une clef.

— Si vous voulez venir, dit-il, un peu sèchement.

Passant dans le corridor, il expliqua :

— La soupente est sur le palier. Seulement, si vous espérez trouver trace d'un costume neuf, détrompez-vous ; je m'en sers pour garer les marchandises dont je n'ai pas un besoin immédiat.

Il sortit de l'appartement et glissa la clef dans la serrure. A son étonnement, il sentit quelque chose s'opposer à l'ouverture. Fronçant les sourcils, il donna une poussée plus violente. Il y eut un bruit sourd à l'intérieur, et, soudainement libérée, la porte s'ouvrit. L'homme allait entrer, quand brusquement il s'arrêta :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? interrogea-t-il d'une voix blanche.

— C'est ce que j'allais vous demander ? répondit froidement l'inspecteur Durkheim.

Devant eux, écroulé face contre le sol, il y avait le corps d'un homme, et tout dans son attitude indiquait qu'il était mort.

La figure de Blaiseau était cadavérique, et, malgré ses efforts, il ne parvenait pas à calmer son tremblement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? répéta-t-il au comble de la frayeur.

Durkheim s'était agenouillé près de la forme immobile, et, la retournant sur le dos, avait mis sa main sur son cœur.

Il eût été enfantin de conserver le moindre doute : le cœur avait cessé de battre et les chairs étaient glacées.

— Votre frère ? interrogea durement Durkheim.

L'homme secoua la tête.

— Avouez ! insista Durkheim. Ce sera plus adroit.

Un peu de sang revint aux joues de l'accusé ?

— Je ne connais pas cet homme, dit-il sourdement. C'est la première fois que je le vois.

— Et vous n'avez, naturellement, aucune idée comment il est venu ici ?

— Aucune.

— Faites un petit effort.

— Je vous jure que je ne sais pas ce que cela veut dire.

Durkheim se releva lentement et, allant à l'homme, le regarda droit dans les yeux.

— Eh bien ! on vous donnera tout à l'heure l'occasion de rassembler vos souvenirs. Pour l'instant, je n'ai qu'une chose à vous dire : je vous arrête.

L'homme fit un pas en arrière et s'adossa au mur.

— Moi ?

— J'espère que vous serez raisonnable et que vous ne me forcerez pas à vous mettre les menottes.

L'homme, qui avait accusé le coup, voulut encore discuter.

— C'est de la folie, voyons. Si j'avais fait cela, vous aurais-je envoyé un billet ?

— Vous oubliez qu'il n'est pas de vous.

— Me serais-je confié à un autre ?

— Tout cela s'expliquera plus tard. Pour l'instant, je

vous le répète : vous êtes en état d'arrestation. Il y a le téléphone chez vous ? Alors ça va aller tout seul. Retournons à l'appartement.

Gardant un œil sur l'homme, Durkheim referma la porte à clef et le suivit. Peu d'instants après, il était en communication avec Achille Bastien.

— J'arrive ! répondit laconiquement l'inspecteur principal. Attendez-moi sans rien faire, mais surveillez bien votre lascar.

Vingt minutes plus tard, Achille Bastien descendait de taxi. Il n'était pas seul. Avec lui était une autre personne que Durkheim reconnut. C'était un médecin n'appartenant pas aux Services de la police, mais à qui son chef avait fréquemment recours.

— Où est votre homme ? interrogea Achille Bastien dès le seuil.

— Le vivant ou le mort ?

— Le vivant d'abord.

— Dans la pièce d'à côté. J'ai fait venir un agent du commissariat pour le surveiller.

—Parfait ! Alors, allons voir l'autre. Où est-il, celui-là ?

— Dans une soupente, hors de l'appartement.

— Voyons ça.

Les trois hommes furent bientôt auprès du cadavre, et, tandis que le docteur s'agenouillait pour examiner le corps, Achille Bastien prenait une vue d'ensemble de la pièce. Elle était petite et, comme l'avait indiqué le sieur Blaiseau, servait à garer les marchandises. De volumineux ballots l'encombraient, recouverts d'une toile grise.

Laissant le docteur poursuivre son investigation, Achille Bastien souleva un des coins.

— Tiens ! tiens ! tiens ! murmura-t-il.

Il se retourna vers l'inspecteur Durkheim et lui fit signe.

— Dites donc, Durkheim, vous connaissez ça ?

Durkheim inspecta le ballot.

— Des tapis algériens, ou pour le moins d'Orient, sans aucun doute, chef.

Achille Bastien insista :

— Ça ne vous dit rien ? Non ? Rassemblez vos souvenirs. Si j'ai bonne mémoire, c'est justement ce que trimbalait sur le dos, à travers la capitale, Abdel-Meslin, curieusement rayé du nombre des vivants, sans parler d'un certain autre bicot assassiné par lui. Curieux, comme les tapis pullulent dans cette affaire !

Durkheim demeura silencieux devant cette révélation, mais Achille Bastien continua :

— Voyez, par vous-même, si ce n'est pas la camelote des bicots. Est-ce que par hasard nous serions tombés sur ce que nous étions loin d'espérer trouver ici ?

Il renvoya en arrière son chapeau d'une pichenette et demeura songeur. Il avait à moitié fermé les yeux et semblait sourire à quelque pensée. Mais il dut vite la chasser, car ce fut de son ton professionnel qu'il s'adressa au praticien, toujours agenouillé près du corps.

— Alors, docteur, quel genre de mort, ce lascar ?

Un instant, le docteur hésita à répondre, et Durkheim nota son air étonné.

— C'est curieux, dit-il enfin, pas la moindre blessure apparente, et aucune marque suspecte. Vous êtes sûr qu'il y a eu attentat et non pas suicide ?

Ce fut au tour d'Achille Bastien à marquer de l'étonnement.

— Ma foi, l'avertissement reçu ce matin parle en effet de suicide, mais, comme il m'a tout l'air d'avoir eu un but précis, je crois que nous pouvons conclure hardiment au meurtre.

— Voyez par vous-même : les chairs sont intactes. Et, s'il y avait eu strangulation, la trace se verrait.

Achille Bastien s'était agenouillé près du médecin et suivait sa démonstration.

Aidé par ce dernier, il avait dévêtu le corps, qui reposait maintenant à peu près nu sur le parquet.

— Curieux ! répéta le docteur, je ne vois qu'une autopsie pour tirer cela au clair.

Achille Bastien ne put retenir un mouvement d'impatience. Cela contrariait ses projets et allait occasionner une perte de temps. Poursuivant pourtant ses recherches, le docteur avait dressé le corps contre un des ballots et l'examinait plus attentivement.

Un détail venait de le frapper : l'état d'amaigrissement de la figure et surtout du thorax. L'homme qu'il avait devant lui avait dû souffrir de quelque maladie grave avant de mettre fin, ou de voir mettre fin, à ses jours.

Tout à coup, après avoir, à diverses reprises, percuté du doigt contre la poitrine et contre le dos, il se releva.

— Alors ? interrogea Achille Bastien.

Le docteur eut un sourire étrange.

— Oui, un cas vraiment curieux, mais où il serait vain de chercher un attentat ou un suicide. Votre homme est mort d'une maladie de poitrine. C'est tout juste s'il lui reste encore un poumon.

— Une maladie de poitrine ? répéta avec ahurissement Achille Bastien.

— Ni plus ni moins. Ce masque aux yeux enfoncés aurait dû nous avertir.

— Mais alors, qu'est-ce qu'il fait ici ? s'effara l'inspecteur Durkheim.

Le docteur acheva d'allumer une cigarette et haussa les épaules.

— Ça, c'est plus que je ne peux vous dire !

Achille Bastien crut avoir trouvé une explication.

— Ne pourrait-il pas avoir été enfermé ici et être mort de mauvais traitements ou de privations ?

— Difficilement. Il y aurait eu lutte. Or, voyez la sérénité du visage. Et puis, il resterait à expliquer comment il était debout contre la porte. Car c'est bien ainsi que vous l'avez trouvé, n'est-ce pas ?

— Parfaitement. Il a été projeté en avant en entrant.

— Ce n'est pas ainsi que meurt un homme emprisonné, même malade.

— Évidemment ! Mais alors, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Car il n'y a aucun doute maintenant que le petit billet avait un but : nous faire venir et nous fourrer le nez... dans ce que nous avons trouvé.

— D'un autre côté, pourquoi s'y être pris ainsi ? Il aurait été si simple de nous avertir franchement. Sans compter que, s'il n'y a ni crime ni suicide, je ne vois pas en quoi notre venue peut avoir un intérêt quelconque ?

Achille Bastien ne répondit pas tout de suite à cette objection parfaitement logique. Il était retourné au tas de tapis et les palpait. Il était aisé de voir que son esprit était ailleurs.

— Durkheim, dit-il tout à coup. Votre Blaiseau a manifesté de l'ennui quand vous avez demandé à voir cette soupente ?

— Plutôt une sorte de contrainte. Mais cela a été l'espace d'une seconde. L'instant d'après, il acceptait de bonne grâce, et c'est lui-même qui a ouvert.

Achille Bastien approuva en souriant.

— Il a dû penser que ça ne sauterait pas aux yeux.

— Le mort ? s'effara Durkheim.

— Non, les tapis. Il y en a beaucoup trop dans cette affaire. Voilà ce qu'on tenait à vous cacher.

— Vous croiriez donc à un rapport...

— Par les tapis, oui. Et là, sans doute, est l'explication du petit billet. Quelqu'un tenait à ce que par nos propres yeux nous le constations.

— Mais qui ?

— Là, Durkheim, je suis autant que vous dans le noir. A moins que...

Laissant traîner sa voix, Achille Bastien se remit à arpenter la pièce. Tout à coup, alors que l'on s'y attendait le moins, trois petits sons gutturaux retentirent. Achille Bastien éprouvait le besoin de se clarifier la voix. Mais, surtout, c'était une petite clarté qui venait de se produire dans les ténèbres.

Il s'arrêta et regarda tour à tour le docteur et Durkheim.

— En somme, dit-il, on peut difficilement accuser Blaiseau d'assassinat ou de rapt ?

— C'est assez ce qui ressort de l'examen du corps !

— Dans ce cas, nous pouvons retourner auprès de lui et prendre toutes mesures utiles. La première sera simple : je l'arrête.

Le docteur ne put cacher son ahurissement.

— Mais puisque vous estimez ?...

Achille Bastien lui coupa la parole :

— Une simple idée qui m'est passée par la tête. Et puis, je crois que mon geste fera plaisir à quelqu'un.

Un nom fut sur les lèvres de Durkheim, mais il ne le prononça pas. D'ailleurs, Achille Bastien était déjà à la porte.

— Allons téléphoner à la boîte, déclara-t-il.

Ils trouvèrent Blaiseau, assis sur une chaise, qui attendait patiemment leur retour. Il ne se leva pas et se contenta de les interroger du regard.

Tout de suite, Achille Bastien entra dans le vif :

— Voilà ! dit-il. Il se peut que l'enquête vous mette hors de cause, et je pense que ce sera l'affaire de deux ou trois jours. Mais, pour l'instant, je regrette d'avoir à vous annoncer que je vous garde.

Tout en parlant, il avait fixé l'homme, et il put constater la pâleur qui se répandit sur ses traits.

— D'ailleurs, continua-t-il sans avoir l'air de s'être aperçu de rien, le plus grand secret sera gardé. Vous avez des commis ?

L'homme fit effort sur lui-même.

— Deux. Ils ont congé aujourd'hui parce que c'est samedi. Mais, je vous le répète, c'est une machination infâme.

Achille Bastien ne s'arrêta pas à cette protestation.

— Lundi matin, vous serez peut-être libre. En tout cas, je vais faire apposer les scellés et laisser un policier de garde.

On eût dit que cette annonce causait un véritable soulagement à l'homme. Un imperceptible sourire passa dans son regard. Il n'échappa pas à Achille Bastien. Il l'attendait.

Donnant ses dernières instructions à l'agent qui allait demeurer en faction, il téléphona au commissariat pour que, sur-le-champ, l'on vînt apposer les scellés. Ce n'est que cette formalité accomplie qu'il redescendit accompagné du prisonnier.

Il était déjà sur le marchepied et allait entrer dans le taxi, quand il se retourna.

— Non, non, non, Durkheim, déclara-t-il à très haute voix. Plus rien avant lundi. Semaine anglaise pour moi aussi. Je pars dans une heure pêcher le brochet à Villène.

Durkheim, qui n'avait pas proféré une parole, ne risposta rien. Il pensa que son chef avait dû répondre à une question qu'il s'était posée à lui-même.

Le taxi roula bientôt dans le faubourg du Temple, mais ce ne fut qu'à la hauteur de Saint-Germain-l'Auxerrois qu'Achille Bastien sortit de son mutisme.

On venait de croiser un bicot qui offrait sa marchandise à la terrasse d'un café.

— Vous en avez beaucoup comme ça qui travaillent pour vous ? demanda-t-il.

L'interpellé ne put retenir un haut-le-corps. Mais il se reprit vite.

— Moi ? Des tapis dans la rue ? Où avez-vous pris cela ?

— Ah ! remarqua l'inspecteur d'un ton indifférent. Il m'avait semblé ! Excusez-moi.

Et, à nouveau, le silence s'établit. Mais, tout en se frottant les mains, Achille Bastien ne put s'empêcher de se laisser aller à un petit rire intérieur.

Il songeait au promeneur inoffensif qui paraissait guetter sa sortie à la porte de l'immeuble du sieur Blaiseau et qui, certainement, avait entendu sa remarque.

Et il songeait aussi qu'il venait de toucher juste : il y avait une anguille, sinon sous roche, du moins sous tapis.

VI

— Mais enfin, chef, quelle idée avez-vous derrière la tête ?

Achille Bastien, qui était debout près d'une fenêtre ouverte, ne répondit pas tout de suite. L'oreille tendue, il écoutait le bruit qui montait de la rue. Ce qu'il entendit dut le satisfaire, car sifflotant deux ou trois notes, il referma et tira les rideaux.

Il y eut un petit déclic, et la lampe qu'il avait sortie de sa poche permit de juger la situation.

Il se trouvait dans une pièce qui n'était autre que la salle à manger où, dans le courant de la journée, il avait procédé à l'arrestation de Blaiseau. Devant lui, il y avait l'inspecteur Durkheim, essoufflé et les vêtements en désordre. Lui-même était dans un état tout aussi poussiéreux. On eût dit qu'il avait rampé sur les genoux.

Il projeta le rayon aux quatre coins de la pièce, puis, l'éteignant brusquement, laissa retomber l'obscurité. Durkheim reposa sa question et, cette fois, Achille Bastien consentit à répondre.

— Une intuition, Durkheim ! J'ai comme une idée que l'on tenait à écarter Blaiseau d'ici, ce soir, et que c'est pour cette raison qu'on lui a joué ce petit tour.

— Mais rien ne disait que vous l'arrêteriez, chef, et devant les déclarations du médecin...

— C'est qu'on ne pouvait pas prévoir, Durkheim, que je rencontrerais mon ami le Dr Larson en quittant la préfecture. Il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une que l'inspecteur viendrait seul. En présence du cadavre, il ne pouvait faire autrement qu'arrêter. N'est-ce pas exact ?

— Évidemment, chef ! Mais l'autopsie...

— N'aura lieu que lundi, Durkheim, ce qui donne tout le temps nécessaire à ceux qui ont écarté Blaiseau.

Durkheim ne voulut pas se contenter de cette explication.

— N'y avait-il pas moyen d'arriver à cela sans toute cette comédie macabre ?

— Blaiseau se méfiait peut-être et ne sortait pas. Alors, on aura décidé le petit plan que vous connaissez. Les femmes ont beaucoup d'imagination, vous savez.

— Les femmes ?

— Ou la femme ! Ou « une » femme ! Comme vous voudrez. Avouez qu'il fallait être doué d'une certaine imagination pour faire suspecter quelqu'un de crime sans avoir besoin de tuer soi-même. C'est si simple que c'en est épatant !

Durkheim s'effara.

— Vous savez donc d'où vient le coup ?

Achille Bastien rit doucement.

— Mon petit Durkheim, ce n'est pas pour rien que j'ai donné quelques coups de téléphone cette après-midi. Au septième — nombre heureux — j'étais fixé. On a volé un corps hier à l'amphithéâtre de l'hôpital Bichat. Un inconnu mort de phtisie et qui devait servir de sujet ce matin. A vous de conclure.

— Et l'on n'a aucun indice sur le voleur ?

— Peuh ! tant d'étudiants et d'internes vont et viennent ! Mais ça n'a aucune importance. Vous admettrez bien que ce n'est pas Blaiseau qui s'est amusé à se mettre un cadavre sur les bras. Quelqu'un d'autre y avait intérêt. Et ce quelqu'un, j'espère bien le rencontrer cette nuit.

— Vous croyez qu'il va venir ?

— Il ou elle, oui. Seulement il fallait que cet il ou elle eût la certitude que le champ était libre et qu'il n'y avait aucun danger. C'est pourquoi j'ai fait mettre les scellés et annoncé, presque avec un porte-voix, mon intention de prendre quarante-huit heures de repos.

— Et qu'ayant fait ouvertement relever l'agent de faction, vous avez préféré pénétrer par l'immeuble contigu, au risque de nous rompre le cou ?

Achille Bastien rit de bon cœur.

— Exact, Durkheim. Je vous créditais d'ailleurs de connaissances gymnastiques supérieures à celles dont vous avez fait preuve. Mais l'essentiel, c'est que nous sommes là. Il ne nous reste plus qu'à attendre, qu'il ou elle vienne faire un petit tour par ici.

— Pourquoi faire ?

— C'est justement pour le savoir que je vous ai amené, Durkheim.

A nouveau, il tendit l'oreille. L'on montait dans l'escalier. Mais le pas était trop net. La personne ne tenait certainement pas à se cacher. L'ascension, d'ailleurs, ne s'arrêta que deux étages plus haut. Achille Bastien avait repris sa lampe de poche et l'avait allumée.

— Ce qu'il nous faut maintenant, dit-il, c'est trouver une cachette d'où nous puissions voir sans être vus. Et surtout d'où nous puissions surgir à temps.

Il visita méthodiquement l'appartement et arrêta son choix sur la chambre à coucher, où un renfoncement caché par un rideau offrait un abri suffisant.

— Et maintenant, déclara-t-il, quand il y eut pris place avec Durkheim, attendons. Mais, pour rien au monde, n'agissez avant que je ne vous en donne l'ordre. La moindre alerte, et tout sera fichu.

L'attente fut si longue que Durkheim, plusieurs fois, estima qu'elle était vaine. A plusieurs reprises, il eut l'impression de s'abandonner et dut réagir pour retrouver son entier contrôle. Mais, à son côté, il sentait la présence d'Achille Bastien immobile et aux aguets.

Tout à coup, quelque chose le fit tressaillir. La main de son compagnon venait de le frôler. On lui disait de se tenir prêt.

Il tendit l'oreille et perçut un léger bruit. Quelqu'un forçait la porte. Un instant, cela continua, puis, sur un déclic plus net, s'arrêta. La porte avait dû céder. Elle ne se referma pas, mais un bruit de pas feutrés fut perceptible dans le corridor. Quelqu'un était à l'entrée.

Maintenant, tous ses sens en éveil, Durkheim guettait. A la pression de la main qui n'avait pas quitté son bras, il devinait la tension de son compagnon.

Une nouvelle porte s'ouvrit doucement. On devait inspecter l'appartement pour se rendre compte s'il n'existait aucun danger. D'autre portes s'ouvrirent, ainsi que celle de la chambre à coucher, et, malgré lui, Durkheim retint son souffle.

L'inconnu dut estimer que toute crainte était déplacée, car un rayon lumineux, glissant par la porte entrebâillée, parvint aux deux hommes.

Achille Bastien n'avait toujours pas bougé, mais sa main avait quitté le bras de son collaborateur.

Un moment, on entendit aller et venir. L'inconnu devait hésiter, ne sachant sur quelle pièce faire porter ses recherches. Il revint même à la chambre à coucher et, du seuil, projeta le rayon de sa lampe. Le rond lumineux

tomba sur le rideau et s'y attarda dangereusement. La pensée vint à Durkheim que ce rideau avait dû intriguer l'inconnu et qu'il allait venir le soulever. Mais apparemment que le silence pesant dut le rassurer, car brusquement le rayon se déplaça et la porte fut refermée.

Cachés par le rideau, les deux hommes n'avaient rien pu apercevoir, mais un détail pourtant les avait frappés : le heurt des talons contre le parquet. L'inconnu qui venait d'entrer était une femme.

Quelques minutes encore on l'entendit aller et venir, ouvrant des placards et déplaçant des meubles. Puis le silence se fit. Sans doute avait-elle trouvé ce qu'elle cherchait et s'était-elle mise à l'œuvre.

Achille Bastien avait reposé son bras sur celui de son collaborateur.

On entendit un cliquetis comme si l'on eût essayé des clefs, puis, le bruit d'une porte métallique qui s'ouvre, suivi du heurt sourd d'objets sur le parquet.

Le bruit cessa pourtant, remplacé par celui de papiers que l'on feuillette.

Achille Bastien jugea que son heure était venue.

— Allons-y ! murmura-t-il dans un souffle.

Sans troubler le silence, il sortit de sa cachette et, suivi de Durkheim, poussa la porte. Là-bas, au bout du couloir, un rayon de lumière indiquait la pièce où travaillait l'étrange visiteuse.

Lentement, en évitant le moindre craquement, Achille Bastien s'y dirigea, s'arrêtant par moments, de crainte de donner l'alerte, puis reprenant sa marche.

Enfin, il parvint à la porte. Elle était poussée et ne permettait pas d'apercevoir ce qui se déroulait dans la pièce. La femme eut-elle l'intuition que derrière ce panneau de bois se tenait quelqu'un aux aguets ? La chose est possible, car, se relevant, elle tourna la tête dans cette direction et attendit. Le grand silence la rassura une

fois de plus et, se baissant, elle se remit à l'ouvrage.

La main d'Achille Bastien était sur la poignée. Il savait qu'au moindre craquement c'en serait fait de la fausse sécurité de la femme. Mais son action fut si lente que l'agrandissement progressif aurait presque échappé au regard.

Rien ne grinça, et Achille Bastien put enfin obtenir la vision complète qu'il cherchait. Agenouillée devant un coffre-fort, une femme fouillait méthodiquement. A côté d'elle, une petite lampe, posée à même le sol, éclairait l'intérieur du coffre, laissant tout le reste dans l'ombre. Elle-même, vêtue de noir, se confondait presque avec l'ombre. Une seule chose frappait : ses mains très blanches qui feuilletaient les liasses.

La porte était grande ouverte maintenant et, dissimulé sur le côté, Achille Bastien suivait chaque mouvement.

Dans le silence que ne troublait aucun bruit de la rue endormie, cela avait quelque chose d'hallucinant.

Un à un les dossiers feuilletés s'amoncelaient sur le sol. Tout à coup, la femme s'arrêta et, à son geste d'énervement, Achille Bastien comprit que ses recherches avaient été vaines. Elle demeura immobile, irrésolue, et Achille Bastien se préparait à intervenir, pensant qu'elle allait se lever, quand avec un petit rire, très bref, — le seul son qui eût troublé le silence depuis de longues minutes, — elle s'accroupit et se remit à l'œuvre.

Sur le dernier rayon du coffre, un petit tiroir venait de lui apparaître. Elle l'ouvrit, et y plongeant la main, sortit son contenu. Tout de suite, il fut aisé de voir qu'elle avait enfin trouvé, car, avec un soupir de satisfaction, elle approcha sa trouvaille de la lampe et se mit à feuilleter.

Un moment, elle resta immobile, puis, se relevant lentement, se retourna.

C'est à cet instant que son regard tomba sur la porte

ouverte et qu'elle aperçut la silhouette immobile de l'inspecteur Bastien.

Devant cette apparition à laquelle elle était si loin de s'attendre, elle ne put réprimer un cri.

— Bonsoir, prononça glacialement Achille Bastien.

La seconde d'après, la lampe s'éteignait et, dans l'obscurité, un bruit de chaises renversées décelait une brusque fuite.

Achille Bastien avait prévu ce geste. La lampe de la femme n'était pas plus tôt éteinte qu'un nouveau rayon lumineux vint rétablir la situation. Il vit qu'il fallait agir vite. La femme était déjà à la fenêtre, dont les volets n'étaient pas fermés, et, fébrilement, elle essayait de l'ouvrir.

Qu'elle atteignît le balcon, et grâce à la route qu'il avait lui-même empruntée, c'était la fuite, peut-être réussie.

Il s'élança et, saisissant la main qui tenait la poignée, l'arracha brutalement. La femme ne proféra pas un son. Elle avait serré les dents et luttait avec une énergie farouche. Tordant le bras qu'il tenait, il l'obligea à se retourner et, élevant sa lampe électrique, la dévisagea.

Il ne s'était pas trompé. C'était bien celle qu'il attendait : la femme qu'il avait vue quelques jours auparavant noter un message. La femme qui, en pleine cour d'assise, avait assassiné un accusé dont les révélations auraient pu être gênantes.

Achille Bastien la regarda bien en face. Elle pouvait avoir dans les vingt-sept ans et, malgré la terreur nerveuse qui crispait son visage, ne manquait pas d'un certain charme. Achille Bastien remarqua pourtant le peu de distinction de ses traits, et, malgré lui, il en ressentit une petite déception. Il avait doté celle qu'il se plaisait à appeler « Mme Corentin » de plus de branche.

Mais avait-il vraiment devant lui « Mme Corentin »... ou une comparse ?

Ces réflexions ne furent l'affaire que d'une seconde. Maintenue par la poigne d'acier, la femme, après un effort surhumain pour s'arracher, avait pâli et fermé les yeux.

Achille Bastien l'entendit soupirer et la vit porter sa main à son cœur. Se renversant en arrière, elle s'abandonna et serait tombée contre le coin de la table, n'eût été le soutien que lui donna Achille Bastien.

Furieux de cet intermède, il se tourna vers Durkheim, qui, fidèle à la consigne, avait suivi la lutte sans intervenir et desserra son étreinte.

D'un bond la femme fut debout. Le repoussant violemment et jetant une chaise dans ses jambes, elle se lança à nouveau vers la fenêtre.

Avec un juron, Achille Bastien, déjà revenu de sa surprise, était à nouveau sur elle.

Cette fois, elle l'attendit de pied ferme, adossée contre les vitres et lui faisant face.

Il la saisissait à bras-le-corps, quand, poussant un cri strident, elle se rejeta en arrière de tout son poids. Il y eut un craquement de bois et de verre brisés, tandis que le panneau de la fenêtre cédait, précipitant les deux adversaires sur le balcon. Dans la lutte, quelque chose échappa des mains de la femme. L'objet qu'elle avait trouvé dans le coffre-fort et qu'Achille Bastien reconnut brusquement : le livre où elle avait transcrit un message et qu'on lui avait volé.

Achille Bastien voulut le ramasser, mais, de son talon, elle lui martela la main. La seconde d'après, elle l'avait saisi et précipité dans la rue en poussant un nouveau cri, presque un cri d'hystérique.

Blême de rage, Achille Bastien avait abandonné sa prise. Il comprenait qu'elle ne pouvait plus lui échapper et que son manège n'avait eu qu'un but : se débarrasser du document accusateur.

Se penchant sur la rampe, il chercha à distinguer s'il

apercevait quelque chose. Il ne vit rien et allait alerter, d'un coup de sifflet, les agents postés par ses soins, quand un fait nouveau attira son attention.

Débouchant de la rue qui faisait face à l'immeuble, un chien d'assez forte taille venait d'apparaître. Traversant, en courant, la chaussée, il flaira le trottoir, museau bas ; puis, sur un brusque demi-tour, repartit dans la direction d'où il était venu. Mais, dans sa gueule, il tenait quelque chose. Cela se déroula si rapidement qu'Achille Bastien fut quelques secondes avant de comprendre.

— Nom de nom ! hurla-t-il soudain en tirant son sifflet de sa poche.

Un coup strident déchira l'air auquel répondirent d'autres appels, mais le chien avait déjà disparu, ainsi, sans doute, que ceux qui guettaient et qui l'avaient lancé au bon moment.

Achille Bastien revint à la femme qui s'était relevée et qui se tenait droite contre la muraille. La dureté des yeux du policier dut lui faire peur, comme aussi la vue de ses poings crispés, car elle porta ses bras à sa figure dans l'attitude d'un être qui s'attend à être frappé.

— Non, non, balbutia-t-elle d'une voix rauque où Achille Bastien nota l'accent anglais, ne me faites pas de mal, ne me torturez pas.

D'un geste brusque, Achille Bastien abaissa ses deux bras. Une véritable terreur était peinte sur ce visage.

— Si vous me touchez, râla-t-elle, j'appelle et je vous livre à la police.

Cela était si inattendu que, malgré lui, Achille Bastien ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Ah çà ! déclara-t-il, pour qui nous prenez-vous ? Voilà ce que c'est de ne pas se présenter. Que je répare donc cet oubli. Achille Bastien, de la Sûreté générale.

Les yeux de la femme s'arrondirent.

— La police ? bégaya-t-elle d'une voix blanche, la police ? Mais alors...

Achille Bastien crut qu'elle pensait à la scène des assises et se sentait perdue.

— Alors, ma petite dame, acheva-t-il, il va s'agir de nous suivre sans faire d'histoire. Nous avons un petit compte à régler ensemble.

La femme porta la main à son cœur comme pour en comprimer les battements. Un moment, elle demeura ainsi, perdant son air de bête traquée et semblant recouvrer la raison.

Tout à coup, et sans que rien eût pu le faire prévoir, elle éclata d'un rire nerveux qui la secoua. Puis, toujours aussi brusquement, elle se mit à pleurer.

Ahuri, Achille Bastien la contempla, ne comprenant rien à son attitude. Elle n'avait pas changé de position et sa main triturait le mouchoir qu'elle avait sorti de son corsage. Achille Bastien mit cela sur le compte des nerfs et se demanda si elle n'allait pas, — mais pour de bon cette fois, — avoir une crise.

Enfin elle parut se ressaisir. Son fard avait coulé sous l'action des larmes, mais le sourire était toujours là.

— Curieux, songea Achille Bastien, on dirait que ça lui fait plaisir d'être entre nos mains !

Un coup de sifflet venu de la rue l'arracha à ses réflexions. C'était un de ses hommes qui lui signalait sa présence et s'étonnait du premier appel resté sans suite.

Deux coups de sifflet de l'inspecteur le rassurèrent, tandis que, prenant la femme par le bras, Achille Bastien rentrait dans la pièce.

Un instant, il contempla les dossiers éparpillés sur le sol et chercha Durkheim du regard.

— Un paquet de tout ça, dit-il. On fera peut-être des découvertes curieuses là dedans.

Il ramassa son chapeau, qui était tombé dans la lutte,

et reprenant le bras de la femme, se dirigea vers la porte.

Comme il allait en franchir le seuil, il crut bon de donner un petit avertissement :

— Je vous préviens, dit-il, que j'ai des menottes dans ma poche. A la moindre tentative, je vous boucle.

La femme se contenta d'incliner la tête.

L'étrange changement commencé quelques minutes auparavant avait été en s'accentuant. Maintenant, il n'y avait plus aucune trace de combativité dans cette femme : plutôt une résignation complète à son sort. On eût dit que tout ce qui se déroulait la laissait indifférente. Seulement la bouche avait toujours sa moue dédaigneuse et ce demi-sourire inexplicable.

Elle avait tiré un paquet de cigarettes de la poche de son manteau et en avait pris une. Devant son geste de dépit, Durkheim comprit qu'elle n'avait pas d'allumettes et tendit son briquet. Elle s'en servit et, le lui ayant rendu, retomba dans son apathie.

Achille Bastien, qui surveillait le travail de son collaborateur, vit que tous les dossiers étaient en pile.

— Alors, ça y est, Durkheim ?

— A vos ordres, chef, je passe devant.

Il disparut avec sa charge, tandis qu'Achille Bastien jetait un dernier coup d'œil dans la pièce. Comme le rayon de sa lampe balayait le sol devant la fenêtre, il lui sembla apercevoir quelque chose de blanc sur le parquet.

Il revint sur ses pas et, ramassant un papier, y porta un regard distrait. Il allait le rejeter, quand il tressaillit.

Sans un mot, il le glissa dans sa poche.

Sifflotant quelques notes d'un air indifférent, il revint à la porte qu'il n'avait pas quittée du regard.

La femme n'avait pas bougé et, sa cigarette à la bouche, semblait perdue dans sa rêverie.

— Allons-y ! ordonna Bastien en lui reprenant le bras.

Elle eut un petit sursaut, mais le suivit docilement.

A la porte de la maison, une voiture était rangée dans laquelle Durkheim achevait de caser les dossiers. Il s'effaça pour laisser passer la femme, et Achille Bastien, s'étant assis à ses côtés, y monta à son tour.

Bientôt, escortée à quelque cent mètres en arrière par une moto montée par un des agents de la Sûreté, la voiture démarra à destination du quai des Orfèvres.

Par les rues presque désertes, elle gagna le boulevard de Sébastopol et, c'est là, à peu de distance de la rue Turbigot, que se produisit l'accident imprévisible.

Pressé sans doute d'en finir avec sa corvée nocturne, le chauffeur avait accéléré, quand d'une rue sombre, près de l'église Saint-Leu, une auto sur le siège de laquelle il n'y avait personne vint couper la chaussée à angle droit.

Devant cette apparition, le chauffeur freina, mais, comprenant qu'il ne pourrait pas empêcher l'accident, donna un brusque coup de volant à droite. Gêné par le pavé gras et humide, il ne put réussir sa manœuvre et, sous le choc, la voiture se renversa sur le trottoir.

Il y eut un cri de femme, tandis qu'ouvrant la portière Achille Bastien s'extrayait du véhicule brisé et en arrachait sa prisonnière.

Tout aux pensées qui l'absorbaient, ce n'est que sous le choc qu'il s'était rendu compte de l'accident.

Il vit que la femme n'avait rien, si ce n'est une forte commotion, mais, étonné du silence et de l'immobilité de Durkheim, il se pencha vers la voiture pour aider son collaborateur à en sortir.

Comme il l'attirait à lui, le vrombissement d'une auto arrivant en trombe le fit se retourner.

Gêné par le corps qu'il avait saisi par les épaules, il fut dans l'impossibilité de parer à la menace qu'il flaira d'instinct. D'ailleurs, actionnant ses phares, la voiture venait de l'aveugler de ses rayons, lui cachant ce qui se déroulait autour de lui.

Il voulut appeler, mais le son de sa voix fut noyé dans le fracas.

La voiture s'était arrêtée net, et, après un temps d'arrêt qui ne dut pas dépasser dix secondes, avait repris sa course.

Clignant des yeux, Achille Bastien regarda autour de lui : la femme qu'il avait laissée au bord du trottoir n'était plus là. Ses complices venaient de l'enlever.

La colère fit jaillir les cordes du cou d'Achille Bastien, mais déjà il jetait ses ordres.

— Vite, clama-t-il à l'agent à motocyclette qui s'apprêtait à mettre pied à terre. A toute vitesse après cette auto. Rattrapez-la coûte que coûte. Alertez tous les postes et que l'on sache demain à qui elle appartient.

Sans un mot, l'agent avait déjà redonné les pleins gaz et volait dans le sillage de la voiture dont on apercevait toujours le feu arrière.

Un peu rasséréné, Achille Bastien put enfin s'occuper de l'homme qu'il tenait dans ses bras.

L'inspecteur Durkheim ne bougeait toujours pas, et du sang s'échappait d'une profonde entaille à la tête. Achille Bastien colla son oreille à sa poitrine et respira plus librement. Le cœur battait, et la blessure, en dépit de sa gravité, ne semblait intéresser que les chairs.

Plus heureux, le chauffeur s'en était tiré avec quelques contusions seulement.

— Un taxi, vite ! lança Achille Bastien.

Il n'eut pas longtemps à attendre, car, alerté par les vestiges de l'accident, une auto de maître venait de stopper, tandis qu'une tête apparaissait à la portière.

En quelques mots, Achille Bastien mit son occupant au courant, tout en expliquant l'accident à sa façon.

— Téléphone à la Boîte et fais le nécessaire ! glissa-t-il au chauffeur, tandis qu'aidé de ce dernier il installait Durkheim, toujours privé de connaissance, sur la banquette de l'auto.

Il monta à son tour, et bientôt le véhicule roula en direction de la Maison des Gardiens de la paix, en évitant les cahots de peur de fatiguer le blessé.

Débarrassé de ce souci, Achille Bastien put passer en revue les événements et tenter d'y voir clair.

— Roulé ! Roulé ! se déclara-t-il à lui-même, et roulé de main de maître ! Ma petite dame, je commence à avoir du respect pour vous !

Il réfléchit une seconde, le temps de voir filer un taxi en sens inverse, et reprit son soliloque muet.

— Seulement, si vous croyez que nous sommes quittes, vous vous trompez, madame Corentin. Vous avez peut-être le livre auquel vous teniez, mais moi, j'ai une feuille de papier échappée dudit livre et que vous n'avez pas aperçue. Une feuille sur laquelle il y a des lettres qui me semblent bien être la traduction en clair du petit message que vous notiez l'autre soir aux Tuileries. Ah ! petite madame Corentin, à nous deux ! Votre joli masque est peut-être près de tomber ?

Il se frotta les mains et allait s'adosser quand un souvenir, qu'il n'avait pas noté sur-le-champ, lui revint à la mémoire.

Comme la voiture qui enlevait sa prisonnière repartait, il lui avait semblé entendre le bruit d'une gifle suivi de cette phrase en anglais :

— Imbécile ! Vous avez donc envie de retourner d'où je vous ai tirée ?

« Tiens ! songea-t-il, frappé tout à coup d'une particularité qu'il n'avait pas encore remarquée. Ce n'était pas la voix de la femme que j'ai arrêtée ! Est-ce que par hasard ?... »

Et, les yeux fermés, Achille Bastien se mit à rêver. Il revoyait une ombre se découpant, très indistinctement, contre la vitre d'une automobile. Et il se demandait si ce n'était pas là l'ombre de Mme Corentin, la vraie.

L'ombre de l'autre.

VII

— Donnez que je lise par moi-même, déclara Achille Bastien en tendant la main.

Jacques Morand lui donna le papier qu'il venait d'apporter et demeura debout. Un moment, Achille Bastien considéra le papier sans le lire et interrogea.

— Aucune difficulté pour les empreintes ? Elles étaient assez nettes ?

—Parfaitement, chef, et le service de l'anthropométrie n'a pas eu à chercher longtemps.

Achille Bastien se mit à rire silencieusement tout en jouant avec le document.

— Je ne vous dirai pas que je l'ai fait en y pensant, Morand, car je n'avais aucune idée que cela pourrait servir à quelque chose. Mais la façon dont la petite dame a tenu mon briquet a été un trait de lumière. Aussi, vous pensez si j'ai soigné la petite pièce à conviction quand elle me l'a rendue. Au fait, vous me le rapportez ?

— Pas encore, chef. Ils en ont besoin pour les photos. J'irai le chercher tout à l'heure.

— N'y manquez pas, j'y tiens.

Achille Bastien reprit le document, et cette fois se mit à le lire sérieusement. Aucun trait de son visage ne bougea, et il eût été impossible à un observateur de deviner ses sentiments. Parvenu à la fin, il demeura songeur.

— En somme, déclara-t-il enfin, la petite dame en noir et la police sont de vieilles connaissances. Cinq ans, cela compte !

— Cinq ans avec la police française. Et rien ne dit qu'elle n'avait pas déjà eu maille à partir avec celle de son pays.

— Tenons-nous-en au fait précis. Donc, le 17 octobre 1929, la Sûreté de Paris est avisée qu'une bande d'escrocs vient de réussir un coup particulièrement audacieux dans une banque de Londres. Vingt-cinq mille livres sterling ont été subtilisées, en plein jour, à la suite d'un raid rappelant les méthodes de Bonnot et Cie. Sitôt son coup fait, la bande a quitté l'Angleterre. Notification est donc faite aux polices du Continent, et quinze jours se passent en recherches infructueuses, quand une indication anonyme nous met sur la piste.

» Une femme faisant partie de la bande, — la maîtresse du chef, — est à Paris avec son amant et se cache quelque part. Le filet se resserre et dix jours plus tard — le 11 novembre exactement — le couple est arrêté dans un hôtel borgne d'Aubervilliers, où l'on n'aurait, certes, jamais eu l'idée d'aller dénicher un homme qui vient de refaire une banque de vingt-cinq mille livres. On les extrade et, un mois plus tard, la femme, qui s'appelle Marie Gordon, et son amant, le sieur Martin Rusdale, sont incarcérés à Londres. Le procès a lieu, et l'homme, qui est coupable d'attaque à main armée et de blessure sur la personne d'un agent, est condamné à quinze ans de hard-labour et à vingt-quatre coups de chat. La femme, elle, s'en tire avec dix ans, bien qu'ayant participé à l'attentat et étant tout aussi coupable. Seulement, il y

a lieu de penser qu'elle a « tourné » *King's Evidence*, comme on dit en anglais, et déposé contre son ancien amant. Cela peut lui valoir l'indulgence du Tribunal, mais nullement celle de son complice, qui jure, en pleine cour, de se venger, tôt ou tard.

» Or, si mes talent de calculateurs ne sont pas en défaut, enlevez cinq de dix et il reste encore cinq. Une question se pose donc : comment se fait-il que cette femme soit actuellement en liberté au lieu de finir son temps dans une prison anglaise ?

— On a pu la gracier ?

— C'est possible, et il sera facile de nous en assurer. Préparez une dépêche pour Scotland Yard et demandez tous les éclaircissements. A propos, on vous a remis les photographies de l'homme et de la femme ?

Morand désigna du doigt une enveloppe sur le buvard.

— Parfait ! Voyons un peu la tête qu'a notre petite amie là-dessus.

Il fit glisser les photographies hors de l'enveloppe et, un moment, examina les deux. Celle de l'homme ne lui dit rien, et il la reposa pour s'occuper uniquement de celle de la femme.

Tout de suite il la reconnut en dépit du changement de coiffure et de diverses petites modifications. Mais il n'y avait pas à se tromper devant cet ovale un peu trop court, ce nez assez fin et cette bouche à la moue dédaigneuse. Une fois de plus, il fut frappé par ce que ce visage avait de peu distingué. La femme était jolie, mais sans rien de racé.

— Je suis déçu, Morand, remarqua Achille Bastien en souriant. Quoique depuis hier...

Il n'acheva pas sa phrase, mais se replongea dans l'examen du cliché.

Un instant, il étudia aussi les empreintes digitales, puis remit le tout dans l'enveloppe.

— Pourquoi diable est-elle en liberté ? murmura-t-il.

Les yeux perdus dans le vague, il laissa vagabonder sa pensée, mais reprit vite contact avec la réalité.

— On a des nouvelles de l'agent qui m'accompagnait.

— Il est dans le bureau d'à côté, où il vous attend.

— Faites-le venir. Il va peut-être nous apporter quelques indications intéressantes.

Morand sortit et revint deux secondes plus tard avec l'homme en question.

— Alors ? demanda sans préambule Achille Bastien.

L'agent salua et sourit avec satisfaction.

— Succès sur toute la ligne, chef.

— Vous avez pu rattraper la voiture et prendre son numéro ?

— Avec difficulté, oui, et après une chasse assez longue. Mais j'ai fait mieux. Je sais le point précis où s'est arrêtée la course et l'immeuble où sont descendus ses occupants.

Achille Bastien fronça les sourcils. Cela lui paraissait trop beau.

— Les occupants de la voiture ne se sont donc pas aperçus de votre poursuite ?

L'agent secoua la tête.

— Oh ! si, chef. Aussi n'est-ce pas moi qui ai mené l'attaque jusqu'au bout. Je me suis dit qu'en pressant dangereusement la voiture, jamais ses occupants n'oseraient rallier leur gîte et qu'ils n'auraient qu'une idée : sortir de Paris et me semer sur une route où ils pourraient profiter de toute leur vitesse. C'est ce qui s'est passé. Se voyant serrés de trop près, ils sont sortis par la porte d'Italie. C'est là où je les attendais. J'avais griffonné sur une feuille de mon calepin une note enjoignant au poste de l'octroi d'alerter toutes les portes de Paris et de faire suivre la voiture à son retour. J'ai lancé mon message et continué ma route. Pendant une dizaine de kilomètres

j'ai collé, puis, à un virage, j'ai simulé un accident et me suis jeté dans un champ. Naturellement, se croyant débarrassés de ma poursuite, les gaillards ont fait demi-tour, et les agents alertés par mes soins n'ont eu aucune difficulté à les repérer et à les suivre jusqu'à destination.

Achille Bastien tendit la main à l'agent.

— Bravo, Gendrain. Et, le gîte de ces chevaliers modernes qui sauvent les malheureuses créatures des griffes de la police ?

— 5, rue Saint-Guillaume, chef.

Achille Bastien nota l'adresse.

— On a repéré aussi le garage de la voiture ?

L'agent hésita une seconde, et ce ne fut qu'en voyant Achille Bastien relever la tête qu'il se décida à répondre.

— C'est-à-dire, chef, que le rapport est également précis ; seulement, je me demande s'il n'y a pas eu erreur.

— Ah ! Et où donc la voiture a-t-elle terminé sa course ?

— Faubourg Saint-Honoré, à l'ambassade d'Angleterre, chef.

Achille Bastien eut un petit mouvement qui n'échappa pas à l'agent.

— Vous avez relevé le numéro ?

— 342-87 avec la mention G. B.

— C'est le matricule d'une des voitures de l'ambassade ?

— Celle d'un des attachés commerciaux.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a pas eu confusion et que le numéro relevé par vous n'était pas un numéro maquillé ?

— Tout est possible, chef. Un agent trompé par le numéro indiqué par moi a pu prendre la voiture de l'ambassade pour celle que nous poursuivions. Car il est, en effet, inadmissible qu'un attaché se livre à de pareils petits jeux.

— Absolument, Gendrain, et vous me ferez plaisir de garder cette petite péripétie pour vous. N'allons pas soulever un incident diplomatique, grands dieux !

Coupant court à ce sujet, il reprit le rapport et en relut quelques lignes.

— En somme, dit-il, un point précis est acquis. Nous savons qui est la dame en noir et l'endroit où elle gîte. La première chose à faire serait peut-être d'aller lui rendre visite. Histoire de prendre contact et de lui rendre certain petit objet oublié dans l'auto accidentée.

Il sortit quelque chose de sa poche et le déplia. C'était le mouchoir que la femme en noir pétrissait nerveusement dans sa paume et qu'elle avait laissé tomber sur la banquette au moment du choc. Il examina le monogramme incrusté en dentelle et s'étonna de n'y trouver ni M ni G. Au contraire, les lettres qui s'entrelaçaient étaient un D et une L.

— Au fait, songea-t-il, il est plus que probable qu'elle a dû changer de nom. Ceci explique cela.

Il le remit dans sa poche et se tourna vers Morand.

— On a des nouvelles de Durkheim ?

Son secrétaire se hâta de le rassurer.

— J'ai téléphoné à la Maison des Agents il y a vingt minutes, chef. Durkheim est revenu à lui peu après votre départ et a été radiographié ce matin. Il n'a aucune fracture du crâne, et la blessure n'intéresse que les chairs. A moins de complications, il sera rapidement rétabli.

— Tant mieux. Cela m'enlève un poids. Je passerai le voir à mon retour, si j'ai le temps.

Il se leva et tendit la main à l'agent qui attendait.

— Bravo pour votre initiative de cette nuit, Gendrain. Je vous reverrai dans le courant de la journée.

L'agent salua, mais Achille Bastien, qui avait pris son chapeau et son manteau, l'accompagna.

— Je vais faire un petit tour chez la dame au mouchoir, Morand, 5, rue Saint-Guillaume ! Elle ne pouvait pas mieux choisir pour donner le change sur sa respectabi-

lité. Reste à savoir maintenant si elle m'aura attendu et si elle n'aura pas flairé le danger.

Vingt minutes plus tard, un taxi le déposait dans la rue au calme provincial où somnole l'École des Sciences Politiques, cette pépinière de nos diplomates.

Comme il s'y attendait, la concierge lui déclara ne connaître aucune Marie Gordon, mais, à la vue de la photographie, elle rectifia sur-le-champ :

— Ah ! miss Doria Lambton, la gouvernante ! Si fait ! C'est bien ici qu'elle demeure. Troisième gauche. Chez miss Muriel Smith.

« Va pour gouvernante ! songea *in petto* Achille Bastien en prenant l'ascenseur. Voilà donc expliqué le monogramme du mouchoir. Mais avec le petit jeu qu'elle joue, qui peut bien être cette Muriel Smith ? Est-ce elle, ou ne l'est-ce pas ? »

Il quitta l'ascenseur et, ayant lu le nom gravé sur une plaque de cuivre, pressa le bouton.

Il attendit quelques secondes, quand des pas accompagnés par un fredonnement joyeux retentirent dans le corridor. La porte s'ouvrit tandis qu'une voix jeune lançait :

— *Allo dear ! Is that you at last ?*

Un petit « oh ! » de surprise suivit le dernier mot. La personne qui avait ouvert venait de s'apercevoir de son erreur et restait devant son visiteur, gênée et ne sachant que dire.

Ce fut Achille Bastien qui la tira d'embarras.

— Miss Muriel Smith ? Sans doute, demanda-t-il en s'inclinant.

Plongée comme elle l'était dans l'ombre, Achille Bastien ne pouvait apercevoir le visage de la jeune fille. Il fut étonné pourtant de la douceur de sa voix.

— Oui, monsieur, en effet, prononça-t-elle en un français teinté d'un fort accent anglais.

— Je suis désolé, mademoiselle, de vous avoir dérangée, reprit l'inspecteur; la vérité, c'est que ce n'est pas vous que je désirais voir, mais miss Doria Lambton, votre gouvernante, je crois.

La jeune fille eut un geste dépréciateur.

— Oh ! gouvernante ! Femme de chambre plutôt. Je regrette, mais elle est justement en course.

Achille Bastien ne se tint pas pour battu.

— Peut-être pourrais-je vous demander de m'accorder quelques minutes d'entretien ? J'ai justement à vous parler de miss Doria Lambton, votre femme de chambre.

Sans un mot, la jeune fille s'effaça, et, devançant le policier, donna la lumière dans une petite pièce meublée en studio modern'style. Elle y pénétra à son tour et, allant à une table près d'un divan, lui tendit une boîte de cigarettes.

Achille Bastien refusa, mais attendit pour parler qu'elle eût allumé la sienne.

Dans ces quelques instants, il prit une vue d'ensemble de la femme qui était debout devant lui. Droite, sous l'ampoule électrique qui faisait encore ressortir la teinte merveilleuse de ses cheveux auburn, elle pouvait avoir dans les vingt-cinq ans, et tout en elle décelait l'Anglaise sportive aussi saine moralement que physiquement. Elle portait une robe bleue très simple, et un petit bracelet d'or au poignet droit était le seul bijou qui vînt égayer la modestie de sa mise.

Tirant quelques bouffées de sa cigarette, elle se tourna en souriant vers le policier :

— Cocktail ? whisky ?

A nouveau, Achille Bastien secoua la tête.

— *Sorry !* dit-elle avec un petit geste de regret. Mais je comprends. Sans doute, vous êtes pressé. Alors, vous voulez me dire quelque chose ?

Achille Bastien avait pris le siège qu'elle lui avait désigné, et elle-même s'était laissée tomber sur le divan. Achille Bastien ne put que noter la finesse de ses jambes et de ses attaches.

— Voilà, mademoiselle, dit-il, en pesant chacune de ses paroles. Je voulais vous demander depuis combien de temps vous connaissez miss Doria Lambton ?

Les yeux de la jeune fille s'agrandirent.

— Ma femme de chambre ? Pourquoi ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, mademoiselle. Il y a longtemps ?

La jeune fille réfléchit une seconde.

— Mon Dieu, près de trois ans maintenant, je suppose. Je l'ai connue à Sydney, Nouvelle-Galles du Sud, où j'étais venue m'installer après la mort de mon père, — un rancher qui avait de grands troupeaux dans l'intérieur du Queensland, — et depuis elle ne m'a jamais quittée. J'en suis très satisfaite.

— Vous n'avez jamais rien remarqué de bizarre dans sa conduite ?

— Jamais.

— Elle ne s'absente pas irrégulièrement ?

La jeune fille éclata de rire.

— Mon Dieu, monsieur, je vous avouerai que je ne suis pas le chaperon de ma femme de chambre. Ce serait renverser les rôles. Elle fait son service, m'est très dévouée et couche hors de l'appartement. Maintenant que fait-elle après... ça...

— Oui, évidemment !

— Mais, pourquoi toutes ces questions, monsieur ? Car elles ont un but, je suppose ?

— Malheureusement oui, mademoiselle. Une dernière encore, pourtant. Vous avez toujours connu votre femme de chambre sous le nom qu'elle porte actuellement : Doria Lambton ?

— Oui. Mais encore une fois, pourquoi ?

— Parce qu'elle en a un autre, mademoiselle, qui est son vrai nom : Marie Gordon.

La jeune fille hésita une seconde et fit la moue.

— C'est peut-être, monsieur, qu'elle n'a pas voulu servir sous son nom de famille.

Achille Bastien hocha la tête.

— Non, mademoiselle, c'est pour une raison beaucoup moins digne. C'est tout simplement parce que Marie Gordon a été condamnée sous son vrai nom le 10 décembre 1929 à dix ans de travaux forcés et que j'ignore encore pourquoi elle est actuellement en liberté.

La stupeur se peignit sur le visage de la jeune fille. Elle ôta sa cigarette de sa bouche et, machinalement, l'écrasa contre le marbre de la table.

— Marie Gordon ? Ma femme de chambre ? A dix ans de hard-labour ?

Elle ferma les yeux et suffoqua comme si cette nouvelle était trop incroyable pour être crue.

— Marie Gordon ! Ma femme de chambre ! répéta-t-elle d'une voix assombrie.

— Oui, mademoiselle, et croyez que je n'avance rien à la légère. C'est un policier qui vous parle ici. L'inspecteur Bastien, de la Sûreté. J'ai pris connaissance de tout le dossier de Marie Gordon ou Doria Lambton, comme vous voudrez, et je suis fixé. C'est une aventurière qui, jadis, n'a reculé devant rien, et qui serait aussi bien allée jusqu'au crime.

La jeune fille, qui respirait avec précipitation et froissait nerveusement son mouchoir, se leva, incapable de rester immobile, et alla au policier.

— Mais pour me dire cela, monsieur, cette chose épouvantable que je puis à peine croire, il faut que vous ayez une raison ? Je vous en prie, ne me laissez pas dans cette attente ! Dites-moi la vérité !

Achille Bastien glissait sa main vers sa poche pour en tirer le mouchoir à monogramme et allait révéler tout ce qu'il savait, quand une sorte d'intuition lui dit de ne pas trop s'avancer. Certes, depuis la minute où il était entré dans cet appartement, il avait senti s'évanouir, un peu plus à chaque mot, les soupçons qu'il avait portés en lui, quelques instants auparavant. Il y avait en cette jeune fille trop de franchise et de candeur pour qu'on pût la soupçonner. Mais savait-il jusqu'à quel point il pouvait se fier à elle, et si elle ne répéterait pas sa conversation à celle dont il était question ? Il hésita donc une seconde et sourit avec bonhomie.

— Mon Dieu, mademoiselle, le seul besoin de vous mettre en garde. Vous êtes étrangère et vous vivez seule, il me semble ?

Le sourire de la jeune fille aurait désarmé tout autre qu'un policier.

— Toute seule, monsieur. Je suis venue en France terminer mes études. Je m'intéresse beaucoup à l'économie politique, et j'adore ce pays. Songez que c'est lui qui a dressé pour la première fois la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen. C'est si beau que je la connais par cœur. D'ailleurs, regardez.

Achille Bastien suivit la direction de la main et s'inclina.

Contre le mur, sous deux lances croisées, une reproduction photographique du célèbre document était accrochée.

La jeune fille remarqua l'attention que prêtait le policier aux deux lances.

— Des armes de mon pays, expliqua-t-elle, et aussi des moyens de communication de la pensée. Quand un Binghi — un naturel — est chez lui, dans sa case sans porte, et qu'il ne veut pas être dérangé, il plante une lance devant sa demeure. On sait ce que cela veut dire.

— Très commode, en effet, acquiesça Achille Bastien, et cela remplace avantageusement les concierges. Mais, pour en revenir au but de ma visite, vous ne pensez pas que j'aie quelque chance de rencontrer miss Doria Lambton, votre femme de chambre ?

— J'ai bien peur qu'elle ne rentre trop tard. Je crois qu'après ses courses elle doit aller voir des amis.

Elle fronça les sourcils et tout à coup devint soucieuse.

— Mais, dites-moi, votre visite ne veut pas dire que Doria aurait commis quelque chose de répréhensible, ici, ces temps derniers ? Ce serait trop horrible !

Elle parut si sincèrement affolée à cette pensée qu'une fois de plus Achille Bastien fut sur le point de tout lui avouer. Mais à nouveau sa prudence naturelle mit un frein à sa confiance.

Il se hâta pourtant de la rassurer.

— Nullement, mademoiselle. Je tenais seulement à vous mettre en garde. Naturellement, si plus tard j'apprenais quelque chose...

Elle posa sa main sur la sienne.

— Il faudrait tout de suite m'avertir. Moi-même, je vous promets d'observer très attentivement Doria, et, si je m'aperçois de quoi que ce soit, j'irai vous trouver. Où puis-je vous joindre sans vous déranger ?

Achille Bastien indiqua son numéro de téléphone et elle alla à un petit meuble pour l'inscrire. Quand elle se releva, elle avait retrouvé son sourire.

— Savez-vous ce que j'imagine, monsieur l'inspecteur, commença-t-elle, c'est que Doria est une femme qui a tourné une nouvelle page. Elle a peut-être fait le mal jadis, mais aujourd'hui elle cherche à racheter. Alors, il faut lui donner une chance. Ne pensez-vous pas ?

Achille Bastien ne répondit pas tout de suite. Car, enfin, il savait ce qu'il savait. Devant l'insistance de la jeune fille, il se décida à biaiser :

— Tout dépend de ce que l'avenir nous apprendra mademoiselle. Mais laissez-moi vous féliciter pour votre bel optimisme sur la nature humaine. J'y ajouterai un conseil cependant : tenez-vous sur vos gardes.

Comprenant que cette phrase marquait la fin de sa visite, la jeune fille lui tendit la main en riant de son rire clair, et ce fut avec cette gaieté insouciante qu'elle le raccompagna jusqu'à la porte.

Sur le seuil, Achille Bastien crut encore devoir la mettre en garde.

— Faites bien attention, n'est-ce pas, mademoiselle... et souvenez-vous.

— *Remember !* traduisit-elle. C'est le mot prononcé par Charles Ier avant son exécution. J'espère que ce n'est pas un présage.

Ce fut au tour de l'inspecteur à sourire.

— Nullement, mademoiselle. Une simple recommandation.

La porte se referma, et Achille Bastien commença à descendre. De l'appartement lui parvenaient encore les accents d'une chanson anglaise. Un aboiement s'y mêla. Puis le bruit d'une partie animée avec un chien. Tout cela avait un tel air de parfaite innocence qu'Achille Bastien ne put s'empêcher d'y être sensible.

— Mais que fiche donc dans ce cadre la beaucoup moins innocente Doria Lambton ou Marie Gordon ? se demanda-t-il.

Il parvint à la porte cochère et jeta un coup d'œil dans la rue, quand il vit un agent se diriger vers lui.

— Monsieur Achille Bastien ? interroga ce dernier.

— Moi-même ! acquiesça le policier en se demandant ce que cela voulait dire.

Le nouveau venu le mit au courant.

— C'est pour vous dire, monsieur l'inspecteur, qu'il y a un homme au commissariat de la rue de Bourgogne qui

demande à vous voir. M. le commissaire, sur ses instances, a téléphoné à la préfecture, et c'est votre secrétaire qui nous a dit où vous étiez.

— Un homme qui demande à me voir ? s'étonna Achille Bastien. Quel genre d'homme ?

— Un petit vieux à pardessus marron et à grosses lunettes. On l'a découvert tout à l'heure, dans un soupirail de la rue du Vieux-Colombier.

Instantanément l'image du petit vieux qui affectionnait les bancs et lisait son journal en plein air se précisa dans l'esprit de l'inspecteur.

— Qu'est-ce qu'il fichait donc dans ce soupirail ?

— Il paraît qu'il y avait trois jours qu'il y était, mais on n'a pas pu en tirer autre chose.

— Je vous suis, déclara brusquement Achille Bastien.

Il quitta le seuil de la maison où habitaient la jeune étudiante australienne et l'énigmatique Marie Gordon, *alias* Doria Lambton. Dans sa marche rapide,il dérangea un gamin adossé contre la muraille, qui, armé d'un morceau de craie, s'amusait à tracer des dessins sur le trottoir,

Tout au problème qui l'occupait, Achille Bastien ne fit pas attention aux manifestations picturales de l'apprenti artiste.

Fait regrettable d'ailleurs, car il aurait peut-être remarqué que chacun de ces essais représentait une lance. La lance qui, en territoire indigène australien, a une signification précise : « Prière de ne pas aller plus loin. »

D'ailleurs, l'inspecteur Bastien et l'agent qui l'accompagnait ne furent pas plutôt au bout de la rue que le gamin, soucieux de ne pas nuire à la propreté du trottoir, tirait un mouchoir et effaçait son travail.

Sur quoi, les mains dans les poches, et la casquette sur l'œil, il s'éloigna en chantant la dernière rengaine à la mode. Gavroche quittait le noble faubourg pour l'autre.

Nul dans la calme rue Saint-Guillaume n'avait fait

attention à la sortie du policier et au petit incident — bien insignifiant en apparence — du gamin amateur de dessin.

Personne, sauf une, pourtant : la jeune Australienne, qui, son chien sur le bras, s'était approchée de la fenêtre et, par le rideau légèrement écarté, avait jeté un coup d'œil.

Elle vit le policier et l'agent disparaître au tournant, suivis peu après par le gamin. Alors, laissant retomber le rideau, elle se mit à siffloter un petit air anglais et, avec un sourire énigmatique, alla à son téléphone.

Sans cesser de siffloter, elle décrocha.

— Allô, demanda-t-elle enfin.

Les yeux fermés, elle attendit puis reprit :

— Allô ! Le taureau a trouvé la piste. Regrettable, mais c'est comme ça. Il faut donc aviser. Bennet pourrait aller faire un petit tour au *Ceylon*. Le signal habituel pour dire que quelque chose ne va pas : un sucrier renversé. A part ça, rien à craindre. Le taureau a été très aimable. Seulement, un peu trop renfermé. Il va falloir agir vite et, surtout, ne rien transmettre par téléphone pendant quelque temps. Prudence. *Bye bye*.

Elle raccrocha et demeura debout un instant, les yeux fixés devant elle. Prenant une cigarette sur sa table, elle l'alluma, puis, avec un haussement d'épaules, se dirigea vers la porte du placard où s'étalaient glorieusement les lances entourant la glorieuse Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen.

Le sourire avait disparu maintenant, et un trait mauvais barrait son front. Ses yeux aussi avaient pris une dureté que l'on ne se serait guère attendu à y trouver.

Elle ouvrit la porte avec une petite clef qu'elle prit dans une coupe et commanda :

— Vous pouvez sortir. Vous êtes fixée, je pense ?

Une femme était cachée dans le placard, celle qu'avait arrêtée la veille Achille Bastien, la meurtrière d'Abdel-Mesin. Doria Lambton *alias* Marie Gordon.

Elle hésita une seconde, cillant des yeux devant la clarté ; mais, la saisissant par la main, la jeune fille la fit sortir de force.

— Vous avez entendu le taureau ? Vous voyez le joli gâchis que vous avez fait ? Imbécile ! Fool ! Fool !

La main de la gentille petite étudiante s'éleva et s'abattit sur la joue de la femme en noir, qui ne fit aucun effort pour esquiver le coup.

Et, à nouveau, jaillit la phrase qu'Achille Bastien croyait avoir entendue le soir de l'enlèvement de la femme en noir et qui lui avait semblée lourde de possibilités :

— Imbécile ! Vous avez donc envie que je vous renvoie là d'où je vous ai tirée ? Prenez garde. C'est peut-être le taureau qui s'en chargera !

Et pour la femme qui devait certainement être au courant de l'argot australien, aussi bien que la petite étudiante, il n'y avait pas d'erreur à avoir.

Car un taureau n'est autre qu'un *bull*, qui n'est lui-même qu'un policier. Tout le monde sait ça.

VIII

— Où est l'homme ? demanda Achille Bastien en entrant dans le commissariat ?

Le secrétaire qui reconduisait un visiteur vint à sa rencontre et le pria de le suivre.

Le faisant entrer dans une petite pièce qui servait aux archives, il lui indiqua une forme assise dans un fauteuil.

Achille Bastien n'eut pas besoin de regarder deux fois. L'homme était bien celui qu'il s'était attendu à trouver : l'amateur de bancs et de lectures en plein air.

Celui-ci, en entendant la porte s'ouvrir, fit un effort pour se lever, mais retomba, vaincu par la fatigue.

— Nous lui avons fait prendre un bouillon, intervint le secrétaire, et avons voulu le faire transporter à l'hôpital, car, depuis son agression, il n'a absolument rien pris. Il s'y est refusé, voulant à tout prix vous voir.

L'homme n'avait pas quitté le policier des yeux tout le temps qu'avait parlé le secrétaire.

— Je voulais vous voir, déclara-t-il en levant une main. Oui, je voulais vous voir avant tout.

— Mais pourquoi ? questionna Achille Bastien.

L'homme hocha la tête sans répondre, et Achille Bastien n'insista pas. Ce qui importait avant tout, c'était de connaître les circonstances et la raison de l'attentat.

— M. le secrétaire vient de me raconter que vous aviez été victime d'une attaque ?

A cette évocation, le petit vieux sembla retrouver ses forces. Il serra les poings et un peu de sang colora ses joues.

— Oui, oui, s'attaquer à moi ! A moi, qui suis vieux et n'ai jamais fait de mal à personne ! Ah ! les misérables !

— Quand cela est-il arrivé ?

— Il y a trois jours.

— D'où veniez-vous ?

— Des Tuileries où j'avais été m'asseoir sur un banc pour jouir du crépuscule. J'aime cette heure par-dessus tout. C'est mon heure préférée, et chaque soir...

Achille Bastien coupa court à ce lyrisme.

— Et c'est en revenant que cela est arrivé ?

— Oui. J'avais pris par les quais et remontais la rue Mazarine quand, brusquement, j'ai reçu un coup de tête qui m'a fait chanceler. J'allais tomber, quand quelqu'un m'a retenu par les coudes. Au même moment, quelque chose s'est abattu sur ma tête, tandis qu'un nouveau coup me faisait perdre connaissance. Je ne sais plus ce qui s'est passé, mais, quand je suis revenu à moi, j'étais ligoté au fond d'une cave obscure. J'ai tenté de me libérer, mais j'étais trop faible, et j'étais trop loin du soupirail pour que ma voix parvienne au dehors. Je me suis évanoui à nouveau, et j'ai dû m'endormir, car il faisait jour quand je suis revenu à moi. Je ne sais ce qui serait arrivé si, cette après-midi, un agent n'avait été attiré par mes gémissements. C'est lui qui m'a dit quel jour nous étions, car je n'avais aucune idée du temps. J'ai vu que ma détention avait duré trois jours.

— Voyez-vous une raison à pareil attentat ?

Le vieillard leva les mains au ciel pour le prendre à témoin.

— Une raison ? Mais qui peut m'en vouloir ? Je suis vieux, je n'ai pas d'ennemis.

— Vous ne voyez personne alors sur qui porter vos soupçons ?

— A moins que ce ne soit l'œuvre d'un fou ?

Achille Bastien réfléchit un moment, puis revint à son idée première.

— Mais pourquoi avoir refusé de vous laisser conduire à l'hôpital ? Après une semblable épreuve, vous devez avoir besoin de soins ?

Le vieillard le regarda en souriant.

— C'est que je voulais vous voir, monsieur Bastien.

— Je sais, mais pourquoi ?

On eût dit que le vieillard avait honte. A la fin, il se décida :

— Je vais vous dire, monsieur Bastien. J'admire la police, et vous tout particulièrement. Alors, il m'a semblé que vous seul vous pourriez m'aider.

Malgré lui, Achille Bastien ne put s'empêcher de rire. Il s'attendait si peu à cette déclaration. D'ailleurs, le petit vieux continua :

— Je suis toutes les affaires où vous êtes mêlé, et il m'arrive même d'aller attendre à la porte de la Sûreté pour vous voir sortir. Ainsi, tenez, le jour où l'on m'a attaqué, je vous avais suivi, à Grenelle, puis rue Saint-Dominique. C'est si passionnant les affaires policières.

Devant la tournure prise par la conversation, Achille Bastien avait planté son regard dans celui de son interlocuteur. Il cherchait à voir clair en lui.

« S'il me parle de ces deux incidents suspects, songeait-il, c'est qu'il a intérêt à le faire. Quelle peut être son arrière-pensée ? »

Mais, en dépit de toute sa concentration, Achille Bas-

tien ne vit rien qu'une naïveté déjà un peu sénile.

« Ah çà ! songea-t-il, me serais-je lancé sur une fausse piste, et la présence de ce vieux bonhomme s'expliquerait-elle par l'amour de la chose policière qu'il semble professer ? Cela semble invraisemblable, mais tant d'invraisemblances s'avèrent tôt ou tard des choses parfaitement logiques ! Et puis, ne serait-ce pas justement pour avoir été vu à ces deux endroits et à la porte de la Sûreté qu'il aura été pris pour un de mes indicateurs ? Cela changerait étrangement l'aspect de la question. »

Il songea brusquement à l'insolite présence du bonhomme sur le banc de la petite place tant qu'avait duré le séjour d'Abdel-Mesin à l'hôtel, et cela lui rendit ses doutes.

— Où habitez-vous ? demanda-t-il de l'air le plus innocent.

La réponse du vieillard vint lui rendre confiance. Il demeurait à quelques rues à peine de l' « Hôtel du Nord et de l'Extrême-Orient ». Sa présence sur le banc de la place pouvait donc logiquement s'expliquer.

Il demeura silencieux et réfléchit. S'était-il vraiment trompé, et le vieillard n'était-il pour rien dans l'affaire ? Il retourna cette pensée dans sa tête et il la sentit s'ancrer en lui. Quand il reporta ses yeux sur le vieil homme, il vit que son regard ne l'avait pas quitté. Un regard toujours aussi plein d'admiration.

Il ne voulut pas poursuivre l'interrogatoire. D'ailleurs, le commissaire s'en était chargé avant son arrivée. Ce qu'il importait maintenant, c'était de faire donner à cet homme les soins que nécessitait son état.

Achille Bastien prit son air bon enfant.

— Je vous remercie d'avoir pensé à moi, dit-il, quoique votre admiration soit bien déplacée, je vous assure. Il y en a vingt à Paris qui me valent. Mais laissons cela. L'important, c'est de vous rétablir. Je vais m'occuper de votre

affaire et j'espère qu'avec un peu de chance nous mettrons la main au collet des individus qui vous ont si lâchement traité.

Il réfléchit une seconde et continua :

— Je pourrais vous faire reconduire chez vous, mais je crois qu'à l'hôpital vous serez mieux. On prendra bien soin de vous. Allons, oubliez tout ça et ne craignez rien.

Il lui serra la main et, coupant court à ses remerciements, sortit avec le secrétaire.

Après quelques propos amusés avec celui-ci, il prit congé et se mit en devoir de regagner son bureau.

En route, il ne s'occupa pas plus de l'affaire que si elle n'eût pas existé. C'était une de ses théories favorites, que le cerveau, comme le corps, a besoin de vacances. Des juges avaient été horrifiés de le voir abandonner une instruction en cours pour aller pêcher le brochet à Villène. Mais ceux qui le connaissaient mieux et étaient au courant de ses manies étaient tranquilles. Ils savaient qu'il reviendrait avec une énergie accrue et surtout, — fait encore plus important, — un potentiel de déduction renouvelé par cette vacance complète du cerveau.

Tout en flânant par les rues, Achille Bastien admira les vitrines, sourit à quelques trottins et entra dans un café. Il était le désœuvré en paix avec la Création.

Enfin, il franchit la porte de la préfecture et monta rapidement à son pigeonnier. Il était vide, mais Achille Bastien en fut heureux. Il souhaitait d'être seul.

Remettant quelques bûches sur le feu, il s'assit et demeura songeur. Enfin, sortant de sa rêverie, il ouvrit un tiroir et en tira une feuille qu'il étala devant lui.

C'était celle qui s'était échappée la veille au soir du livre auquel la femme en noir semblait attacher un tel prix.

Il l'étudia d'un peu près, notant les détails d'écriture et le grain du papier.

Enfin, il se mit à lire. Le texte n'était pas long et était en anglais. Langue que possédait suffisamment Achille Bastien. Tout de suite, une particularité lui sauta aux yeux : chaque lettre était détachée de la suivante et les mots séparés par des hachures verticales.

— Un petit message chiffré, soliloqua Achille Bastien. Probablement celui qu'écrivait la petite dame en noir le soir du jardin des Tuileries. Bénissons le ciel qui m'en fournit la clef et ne m'oblige pas à avoir recours aux experts de la maison. Autant de temps de gagné.

Il lut mot à mot, puis, phrase par phrase, cherchant à comprendre le sens. Il lui sembla énigmatique.

« Indispensable user de vitesse, disait le texte. Un doute plane encore sur destination exacte de l'envoyé. Nécessité absolue devancer X. Tous efforts à cet effet. Renseignements semblent indiquer Berne ou Berlin. Aviserai C-34. »

— C-34, le numéro de l'agent secret, évidemment ! reprit Achille Bastien qui aimait assez ces dialogues où il posait les questions auxquelles son subconscient avait à répondre. Maintenant, qui est ce C-34 ? Ça, c'est une autre affaire ! Certainement pas la petite dame, puisque c'est à elle que semble adressé le message. Et puis, chose plus importante encore, que veut dire ce charabia ?

« Indispensable user de vitesse et nécessité absolue de devancer X. » C'est donc qu'il y a deux adversaires dont un a intérêt à aller plus vite que l'autre. Une autre question se pose alors : qui est cet X et quelle peut bien être la nature de la démarche ? « Renseignements semblent indiquer Berne ou Berlin. » C'est donc qu'il y a un voyage à l'horizon sur lequel on n'est pas encore fixé, mais que C-34 se chargera de faire connaître ? Je vois bien les données du problème. Seulement, du diable si je vois à quoi cela rime et par quel bout le prendre.

Achille Bastien se leva, et, les mains derrière le dos, ar-

penta son bureau. On eût dit qu'il avait calculé la longueur de ses pas, tant il mettait de précision aux points où il pivotait sur lui-même. Il ne se parlait plus, mais réfléchissait. Un instant, il s'arrêta devant la glace qui surmontait la cheminée et hocha la tête. Il plaignait le malheureux qu'il apercevait d'avoir à résoudre des problèmes aussi compliqués. Il reprit sa marche et, au bout de quelques instants, s'arrêta à nouveau devant le foyer. Cette fois, il se perdit dans la contemplation des flammèches qui couraient sur les bûches.

— Un voyage ! Un voyage, qu'il s'agit probablement d'empêcher quelqu'un d'entreprendre.

Il n'acheva pas. Quelque chose venait de lui passer par l'esprit.

— Mais alors...

Il rit silencieusement en se frottant les mains. Il lui semblait avoir trouvé un petit morceau du puzzle qu'il avait à reconstituer.

— Mais, alors, reprit-il, cela expliquerait le petit message sur le prétendu suicide du monsieur au complet neuf ! Est-ce que par hasard ça ne serait pas lui que l'on aurait voulu empêcher de s'absenter de Paris en direction de Berne ou de Berlin ? Lui qui était justement au courant; puisqu'il avait fait voler le livre et était parvenu à déchiffrer le message ?

Il réfléchit et ressentit le petit choc qu'il éprouvait chaque fois qu'il avait découvert une piste.

— Aucun doute sur ce point, et il faut reconnaître que ses adversaires n'ont pas mal manœuvré. Mais en quoi tout cela se rattache-t-il à Abdel-Mesin ?

Il hocha la tête, car devant son regard venait de s'évoquer une petite image qui lui en disait long :

L'image d'une bande de papier qui avait servi à boucher un trou à punaises et sur laquelle s'étalaient ces mots :

ON HIS MAJESIES SERVICE

Sans que rien l'y autorisât encore absolument, Achille Bastien venait d'apercevoir une ombre. L'ombre de cette chose formidable et inexorable : le Service Secret anglais.

Il chercha la question à l'ordre du jour qui pourrait expliquer cette lutte de deux clans, avec à l'arrière-plan le Service Secret. Mais il ne trouva pas. D'ailleurs, une nouvelle question motivée par le message venait de se poser, et c'est elle qu'il cherchait maintenant à élucider.

Tout d'abord, il ne dut rien trouver, car il demeura un long moment assis sur le rebord de son bureau. Machinalement, il prit une cigarette et, l'ayant mise dans sa bouche sans prendre le soin de l'allumer, reprit sa méditation.

Tout à coup, il asséna un formidable coup de poing sur sa table tandis qu'il bondissait sur ses pieds.

— Ah ! le salaud ! s'exclama-t-il. Le cochon ! Mais à mon tour, maintenant.

Il attrapa nerveusement son téléphone et, d'une voix que la colère rendait brève, demanda l'hôpital Laënnec.

— Allô, jeta-t-il, la Direction ? Ici, inspecteur Achille Bastien. On vous a amené tout à l'heure un petit vieux découvert inanimé ou presque dans une cave ? Oui ? Eh bien ! ordre de ne le laisser sortir sous aucun prétexte. Non, non, pas en état d'arrestation. Simple surveillance. Mais, je vous le répète, ne le laisser sortir sous aucun prétexte, j'aviserai demain.

Achille Bastien reprit une nouvelle cigarette qu'il alluma cette fois et dont il savoura les premières bouffées avec une volupté visible.

C'est qu'il avait, maintenant, la solution du problème qui l'avait intrigué. Il savait pourquoi la dame en noir avait eu besoin d'aller chercher son livre alors qu'il lui

eût été si facile de demander un duplicata du message.

C'est que celui qui le lui avait dicté, avait disparu et était incapable de donner de ses nouvelles. Il était dans une cave où il devait rester trois jours et où l'avaient placé des adversaires bien au courant de ses habitudes.

Cet homme, c'était le petit vieillard amateur de bancs et de lectures en plein air.

Il était C-34 ou son porte-voix.

— Ah ! Le salaud ! répéta encore avec conviction Achille Bastien. Et moi qui ai failli me laisser prendre à son amour de la chose policière ! Attends un peu ! Tu vas voir si je vais t'en ficher de la chose policière !

Car en même temps que la solution du problème principal, Achille Bastien venait d'avoir une autre révélation. Il savait pourquoi le petit vieux avait demandé avec une telle insistance à le voir. C'est parce qu'il savait que ses faits et gestes à lui, Bastien, étaient surveillés et qu'en le faisant venir au commissariat de police il donnait à ses amis une précieuse indication : il leur indiquait qu'il était retrouvé et où il était.

IX

— Ça alors !

Achille Bastien relut la dépêche qu'on venait de lui remettre. Elle était de Scotland Yard et était la réponse à celle qu'il avait envoyée la veille au matin.

Achille Bastien s'était à plusieurs reprises, dans la soirée, préoccupé de ce retard qui cadrait mal avec les habitudes de célérité de la Grande Maison policière des bords de la Tamise. Toujours ses dépêches avaient obtenu une réponse dans la journée. Mais, aujourd'hui, son étonnement frisait l'ahurissement.

— Ça alors ! reprit-il à nouveau en passant le texte à Morand.

Il était court mais explicite :

« Le Commissaire de police de la Métropole informe M. Achille Bastien qu'il a reçu sa demande de renseignements sur la dénommée Marie Gordon condamnée à dix ans de servitude pénale aux Assises de Old Bailey le 20 décembre 1929 pour participation à l'attaque à main armée d'une banque. Il s'empresse de lui faire savoir que la dénommée Marie Gordon est toujours en prison,

aucune mesure spéciale de bienveillance n'ayant été prise à son égard. Le surintendant Chief Clerk. Blackwell. »

Ce fut au tour de Morand à regarder son chef avec ahurissement.

— Ça alors ! répéta-t-il à son tour.

Achille Bastien avait repris la dépêche et la relisait attentivement comme si une seconde lecture eût pu lui apporter une signification nouvelle.

« En prison toujours parce qu'aucune mesure de bienveillance n'a été prise à son égard ! » Que serait-ce si on en avait prise une et si elle était en liberté ?

Morand crut pouvoir émettre une suggestion.

— Il y a peut-être erreur sur la personne. L'état civil anglais est tellement fantaisiste !

Achille Bastien secoua la tête.

— Enfantin, Morand. Nous avons envoyé la photo et les empreintes par belinogramme. Il doit y avoir autre chose. Mais quoi ?

Morand regarda son chef avec étonnement.

— Vous penseriez que cela a été fait volontairement ?

Achille Bastien se leva et se planta devant la table.

— Morand, il faut voir les choses comme elles sont. Voilà une femme condamnée à dix ans de travaux forcés et qui se balade librement à Paris. Si quelqu'un a dû en être informé le premier, c'est la police anglaise. Or, cette même police à qui nous faisons part de notre découverte, loin d'envoyer sur-le-champ un inspecteur arrêter la fugitive, nous raconte une histoire à dormir debout. C'est donc qu'elle a intérêt à nous leurrer. Or, à cela, une seule raison : la femme est libre, d'accord avec eux.

— Elle est peut-être ici pour servir d'appeau ?

— Scotland Yard nous aurait averti, Morand. Ce sont des choses que l'on se confie entre polices. Ils auraient eu

trop peur que nous ne fassions du zèle. Non, s'ils ont attendu un jour entier, c'est qu'ils avaient à en référer plus haut.

Achille Bastien réfléchit, puis continua :

— Plus haut ! Ou tout au moins à un autre Service. Bien plus secret que le leur. Voyez-vous, Morand, si j'avais encore quelques doutes sur les raisons d'activité suspecte de la petite dame en noir et de tous ceux qui s'agitent autour d'elle, ils seraient balayés aujourd'hui. Cette dépêche m'a ouvert les yeux. Seulement, la petite dame en noir serait transférée ailleurs et disparaîtrait de la circulation pendant quelque temps que je ne serais pas autrement étonné.

— A moins que vous ne les devanciez.

Achille Bastien réfléchit une seconde.

— Évidemment ! Mais les devancerai-je ? Tout est là. Je sais bien qu'il y a l'assassinat d'Abdel-Mesin qui demande une sanction, quoique, entre nous, il n'était guère intéressant et aurait probablement fini sur l'échafaud. Seulement, que je fasse arrêter la petite dame et de deux choses l'une : ou bien, elle invoquera l'accident et s'en tirera sans grand dommage ; ou bien on la supprimera à son tour. Le plus clair de l'histoire, c'est que nous perdrons le seul point de contact que nous ayons avec l'autre affaire : la vraie. Celle dont nous ne voyons que les soubresauts et où, au-dessus des marchands de tapis, des voleuses en rupture de ban et de petits vieux à lunettes, il y a des intérêts que nous ignorons, mais qui doivent être formidables. Le Service Secret ne s'amuse pas à des bagatelles, Morand.

— Une affaire où l'Angleterre est en jeu alors !

— L'Angleterre et une autre nation. Laquelle ? Je ne sais pas encore. Mais certainement une affaire d'une envergure internationale.

Il se frotta les mains en riant.

— Dans le fond, Morand, Abdel-Mesin mis à part, nous avons à peu près autant intérêt à percer ce petit mystère qui nous intrigue qu'un chat à aller se mettre sous une pompe. Le Service Secret n'aime pas beaucoup ceux qui mettent le nez dans ses affaires. Neuf fois sur dix, ça tourne mal pour le curieux.

Achille Bastien bâilla en s'étirant.

— Ah ! Morand, j'ai bien envie d'aller pêcher le brochet à Villène. Seulement, je veux d'abord régler un petit compte avec un aimable vieillard qui adore les bancs et la lecture en plein air, mais qui professe surtout une admiration sans borne de la chose policière. Peut-être par lui serai-je ramené à l'affaire mystérieuse où les marchands de tapis jouent un si grand rôle. En tout cas, étant curieux de nature, je ne prends aucune mesure contre la petite dame en noir. Puisqu'elle est en liberté et que cela fait plaisir à Scotland Yard, qu'elle y reste. Je ne vais pas me priver du seul atout que j'ia en main.

Il regarda la pendule et brusquement se décida.

— Je vais faire un tour à Laënnec, Morand. J'aurais voulu laisser mijoter mon amateur de choses policières un peu plus longtemps, mais Scotland Yard doit avoir la puce à l'oreille, et je ferai bien de prévoir leur réaction. De votre côté, téléphonez pour avoir des nouvelles de Durkheim. J'ai hâte de le revoir sur pied.

Quittant le quai des Orfèvres, il se dirigea en flânant vers l'hôpital où l'on avait, sur son ordre, transféré l'amateur de lectures en plein air. Il fut sur-le-champ introduit dans le bureau du directeur.

Celui-ci, qui avait eu l'occasion de le rencontrer au cours de diverses affaires, vint à lui la main tendue :

— Enchanté de vous voir, monsieur Bastien. Vos ordres ont été exécutés à la lettre. Votre bonhomme est dans une chambre spéciale, et personne n'a pu l'approcher. Comme vous m'avez dit vous-même que vous n'aviez

rien contre lui, j'ai motivé cet ordre par raisons médicales.

— Parfait. Personne n'est venu le demander ?

Le directeur, qui s'apprêtait à accompagner Achille Bastien, ferma son bureau.

— Si, deux individus, ce matin, dont un particulièrement bruyant. Une espèce d'Arabe, vaguement marchand de tapis. Comme c'était à l'heure des visites, le concierge l'avait laissé monter. Mais l'interne de garde veillait. L'individu s'est répandu en imprécations devant la porte et a crié qu'il se plaindrait, car il n'avait pas l'habitude de se laisser ainsi berner. Berner ! Je vous demande un peu ! Un marchand de tapis ! Quant à l'autre qui est venu peu après, il n'a rien dit et s'est contenté de laisser un livre. J'ai pris la précaution de le feuilleter. Il n'y avait aucun billet.

Tout le temps qu'avait parlé le directeur, le visage d'Achille Bastien s'était rembruni. Il n'aurait pas pu dire au juste ce qu'il craignait, mais il avait la vague intuition que les choses n'allaient pas exactement comme il aurait voulu. L'attitude du premier visiteur surtout et cette insistance à manifester devant la porte lui semblaient suspectes. Avec de pareils adversaires, il fallait s'attendre à tout.

— Quel livre était-ce ? demanda-t-il en montant l'escalier avec le directeur.

— Un roman policier anglais. Je vous avoue que je n'ai pas retenu le titre, mais vous pouvez être tranquille.

Achille Bastien ne répondit rien. Quelque effort qu'il fît, il ne parvenait pas à chasser son impression.

Enfin, au bout d'un corridor assez long, le directeur s'arrêta à une porte au seuil de laquelle un infirmier bavardait avec un camarade.

— C'est ici, déclara-t-il.

Il passa le premier et jeta un regard sur le lit. Il était vide.

— Pourquoi a-t-on changé ce malade de chambre sans m'en référer ? demanda-t-il sèchement, vexé que ce mépris de son autorité eût été constaté par un homme de l'importance d'Achille Bastien.

L'infirmier le regarda avec étonnement :

— Mais on ne l'a pas changé, monsieur le directeur !

— Où est-il alors ?

— Parti, monsieur le directeur ! Deux agents en civil sont venus le chercher tout à l'heure.

La figure du directeur aurait tenté un peintre d'expressions.

— Parti ! parvint-il à articuler dans un spasme.

— Oui, monsieur le directeur. Les inspecteurs nous ont dit qu'ils descendaient à votre bureau, et comme les papiers étaient en règle...

Le directeur leva au ciel ses poings crispés et se tourna vers Achille Bastien.

Le calme de ce dernier lui fut d'un effet salutaire.

— Vous avez entendu ce qu'a dit cet homme ?

Achille Bastien acquiesça.

— Il n'a fait que confirmer mes soupçons. Je vous avoue, pour ma part, que j'aurais été très étonné de trouver notre malade en entrant.

Le directeur ouvrit des yeux ronds.

— Pourquoi ?

— Une intuition ! Et puis, les choses avaient vraiment l'air trop innocentes. Ce visiteur qui lance des imprécations ; cet autre qui vient, avec une sollicitude touchante, lui porter un livre. Tout cela était trop simple, surtout étant donné un fait : que le petit vieillard avait été amené ici sans qu'aucun de ses amis eût pu en être prévenu. Je vous le répète, c'est le contraire qui m'eût étonné !

Il se tourna vers l'infirmier.

— Vous avez remarqué les deux hommes qui sont venus tout à l'heure ?

L'infirmier, qui pouvait avoir dans les quarante ans et que l'on eût pris pour un garçon boucher ou un lutteur de foire, opina :

— Bon ! Quel effet vous ont-ils produit ?

— Dame, ils avaient tout à fait l'air d'en être. Vous savez, les roussins, ça se reconnaît !

Achille Bastien sourit.

— Le malheur, c'est que ça se reconnaît si bien que rien n'est plus facile à imiter. Mais ceci est une autre histoire. Votre malade a paru surpris de leur visite ?

— Nullement. On aurait dit qu'il les attendait. Et il était habillé quand ils sont venus.

Achille Bastien réfléchit une seconde.

— Il s'était habillé, avant la réception du livre ou après ?

— Après.

— Et naturellement, il a emporté le livre ?

L'infirmier le détrompa.

— Pas du tout. Il l'a laissé sur son lit, et j'allais le descendre à la Direction.

Il tira un volume de son tablier et le tendit à l'inspecteur.

Celui-ci le prit et le feuilleta.

C'était un roman policier d'Edgar Wallace, et il était aisé de voir qu'il avait été lu et relu. Achille Bastien le consulta, feuille par feuille, cherchant à deviner si les blancs n'auraient recélé aucune écriture. Ne trouvant rien, il allait rendre le volume, quand, tout à coup, il tressaillit.

Vers le milieu d'une ligne, au tiers de la page environ, une lettre était nettement marquée d'un point au crayon.

Achille Bastien ne prononça pas une parole, mais passa à la page suivante. Il ne vit rien, et il dut en tourner cinq pour trouver à nouveau une lettre pointée.

Certain maintenant d'être sur la piste, il continua son petit travail et, quatre pages plus loin, découvrit encore

ce qu'il cherchait. La fois d'après, il n'eut plus qu'à en tourner trois, puis deux, puis une. Il était au début du message.

Sortant son carnet et s'asseyant à une petite table, il se mit en devoir de le déchiffrer. Cela fut rapide, car, connaissant le processus qui consistait à augmenter chaque fois d'une unité le nombre de pages à sauter, il n'avait qu'à se préoccuper de la lettre pointée.

Ne comprenant rien à son manège, le directeur le contemplait avec ahurissement, imité en cela par l'infirmier.

Enfin Achille Bastien releva la tête et remit son stylo dans sa poche.

Il relut ce qu'il venait d'écrire et tendit son calepin au directeur.

Sur la page il y avait ces mots :

« Tenez-vous prêt, sortie. Indispensable notifier départ dès ce soir pour ville indiquée. Retard serait fatal. »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'exclama le directeur, homme dénué d'imagination.

— Que votre petit vieillard a été prévenu par un complice de la visite des deux faux inspecteurs et que, s'il est dehors en ce moment, c'est qu'il a un petit travail à accomplir. Un petit travail qui ne souffre absolument aucun retard.

Le directeur le regarda avec des yeux ahuris, mais Achille Bastien ne perdit pas son temps en explications.

— Où est le téléphone ? demanda-t-il.

Ce fut l'infirmier qui répondit :

— Au bout du corridor, dans la chambre de l'interne.

— Conduisez-moi. J'ai à prendre des dispositions urgentes.

Escortés par le directeur, Achille Bastien et l'infirmier gagnèrent la chambre, vide en ce moment. Le premier numéro qu'il demanda fut la préfecture.

— Allo, Morand ? expliqua-t-il. Faites partir immé-

diatement Gendrain pour la gare de l'Est. Il demandera les heures du train pour la Suisse et guettera la petite dame en noir. Vous savez qui je veux dire. Ne perdez pas une minute. Qu'il ne fasse rien et reste invisible. Je le rejoins.

Après une minute d'attente au cours de laquelle il demeura silencieux, il demanda un second numéro. Cette fois, le commissariat où il avait rencontré le petit vieillard.

Là aussi, ses ordres furent nets. Il s'agissait d'établir une surveillance dans la rue Saint-Guillaume, de savoir si personne n'avait déjà quitté le numéro 5 et de prendre en filature quiconque en sortirait.

— Maintenant, remarqua Achille Bastien en empochant le livre et en se tournant vers le directeur, il ne me reste qu'à vous remercier de votre concours et à me mettre en action. D'ici à la gare de l'Est, j'en ai pour vingt minutes. C'est plus qu'il ne me faut.

Le directeur, qui commençait vaguement à entrevoir une lueur, crut bon de demander un éclaircissement :

— Mais en quoi ce que vous avez vu dans ce livre vous permet-il de préciser qu'il s'agit de la gare de l'Est ?

Achille Bastien prit son air bon enfant.

— Pour la simple raison que la gare de l'Est est celle qui dessert la Suisse.

— Parfaitement, mais comment savez-vous qu'il s'agit de la Suisse ?

Cette fois, Achille Bastien rit de bon cœur.

— Parce que, quand un marchand de tapis s'arrange pour arriver jusqu'à la porte d'un petit vieux, qui dort d'un sommeil réparateur, et fait un vacarme à réveiller un sourd, c'est qu'il a une raison. Il désire être entendu. Or, de tout son discours, un seul mot était important ; c'est celui que j'ai retenu : «berner», parce que Berne est la capitale de la Suisse.

Le directeur ouvrit la bouche, mais Achille Bastien avait déjà tourné les talons. A la porte de l'hôpital, il héla un taxi et s'y jeta.

Il n'y avait plus en lui trace de cette nonchalance qu'il affectionnait par moments. Il suffisait de le regarder pour comprendre que tout son être participait à l'excitation qui le tenait.

Il atteignit enfin la rue Saint-Guillaume et aperçut l'agent qui faisait les cent pas. Il lui fit signe, et ce dernier vint à sa rencontre.

— Alors ? demanda Achille Bastien.

— Voilà, expliqua l'agent. Personne n'est entré. Seulement, il y a cinq minutes, une auto particulière est venue et a embarqué une femme.

— Des bagages ?

— Aucun. Un de mes camarades à moto l'a prise en chasse et doit téléphoner dès qu'il sera fixé sur sa destination.

— Alors, autant aller là-bas, remarqua Achille Bastien en faisant monter l'agent.

Le taxi continua sa route et passa devant le numéro 5. Achille Bastien jeta un coup d'œil sur cette entrée qu'il avait franchie la veille à la même heure à peu près, puis laissa ses yeux errer sur le trottoir opposé.

Un gamin des rues, armé d'un sabre de bois et coiffé d'un chapeau en papier, y faisait l'exercice, marchant au pas et chantant. Sur le mur, il avait dessiné des drapeaux entre-croisés, surmontant des inscriptions belliqueuses.

Achille Bastien n'y prêta qu'une attention indifférente et n'y pensait plus en entrant dans le commissariat.

Tout de suite, le secrétaire vint à sa rencontre.

— Vous arrivez à pic. Notre homme vient de téléphoner. Il a pu suivre la voiture sans aucune difficulté. Elle est à la gare de l'Est.

Achille Bastien eut un petit sourire de contentement.

Les événements confirmaient point par point ses déductions.

— Il est resté en observation, ajouta le secrétaire en voyant l'inspecteur se diriger vers la sortie.

Achille Bastien remercia et, regagnant son taxi, indiqua la gare au chauffeur.

Malgré lui, une légère détente s'était produite dans son cerveau. Il allait maintenant à coup sûr et, tirant un présage de ce premier succès, il voyait la suite se déroulant aussi naturellement.

Il s'énerva bien un peu à certains embouteillages ; mais ce fut d'un cœur serein qu'il entrevit, enfin, la structure imposante de la gare de l'Est.

Ce qu'il allait faire exactement, il ne le savait pas lui-même. Mais, excité par le mystère comme un chien de chasse par le gibier, il voulait aller jusqu'au bout, quitte à modeler sa conduite sur les événements.

Il chercha de l'œil son agent et l'aperçut qui faisait les cent pas. Achille Bastien se dirigea vers lui et se fit reconnaître.

— La femme ? interrogea-t-il brusquement. Pourquoi ne l'avez-vous pas suivie ?

L'agent le regarda en secouant la tête.

— Parce qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas, monsieur l'inspecteur. Il y a un quart d'heure que la voiture est arrivée et personne n'est descendu.

— Pas descendu !

— Non, monsieur l'inspecteur. Et je ne fais pas erreur. Je ne l'ai pas perdue de vue.

Achille Bastien avait retrouvé son visage soucieux.

— Voyons cela, dit-il.

Avisant un porteur dans le lointain, comme s'il eût à faire décharger des bagages, il suivit le trottoir et, en passant devant la voiture, jeta un coup d'œil. Elle était vide.

Revenant sur ses pas, il regarda à nouveau, mais cela ne

put que confirmer son opinion première. La voiture était vide, abandonnée au chauffeur qui lisait tranquillement *L'Intran.*

Achille Bastien rejoignit l'agent.

— Vous êtes certain que personne n'est descendu depuis votre arrivée ?

— Certain, monsieur l'inspecteur.

— Et vous n'avez jamais perdu la voiture de vue en cours de route ?

— Pas un instant. C'est-à-dire...

Achille Bastien eut un mouvement d'impatience.

— C'est-à-dire, quoi ?

— En traversant la rue de Rivoli, j'ai été arrêté quelques instants par un embarras de voitures, mais j'ai tout de suite recollé.

Achille Bastien émit un juron.

— Ça a suffi. Elle devait guetter cette occasion.

— Mais j'ai recollé aussitôt !

— Parce qu'ils vous ont attendu et qu'ils y avaient intérêt !

L'agent prit une attitude si piteuse qu'Achille Bastien eut pitié de lui.

— Oh ! il n'y a pas de votre faute ! Si cette occasion-là ne s'était pas présentée, ils se seraient arrangés pour en faire naître une autre. Seulement ce que je ne comprends pas...

Il chercha une seconde et crut avoir trouvé.

— Serait-elle venue par une autre voiture, pensant que nous ferions le pied de grue et laisserions filer le train ? Dans ce cas, elle a compté sans son hôte. Gendrain a dû la repérer.

Disant à l'agent de l'attendre, il se précipita sur le quai où il s'entendit tout à coup héler. C'était Gendrain qui s'était réfugié dans le fourgon d'un train de banlieue d'où pouvait tout épier sans être vu.

— Alors ? interrogea Achille Bastien.

— Rien, patron. Le train n'était pas formé quand je suis arrivé, et je n'ai laissé passer personne.

Du coup, Achille Bastien fut déconcerté. Quel sens pouvait-il donner à cette promenade en auto et surtout au mystère de cette auto vide ?

— Ils ont voulu me dérouter. Mais où diable a-t-elle pu passer ?

Il songea que le train ne partait que dans un quart d'heure et que la femme en noir avait probablement tout préparé pour arriver à la dernière seconde. Il décida donc d'attendre.

Rasséréné par cette pensée, il se dit qu'il ne serait pas mauvais de savoir du chef de train si toutes les places retenues étaient déjà occupées, et il allait se diriger vers lui, quand il s'arrêta net.

« Et si la petite dame en noir n'avait jamais eu l'intention de venir à la gare de l'Est ? Si Berne, après tout, n'était pas le but de son voyage ?

Il sentit une étrange sensation de froid à la nuque. C'est que tout s'expliquait maintenant, de la course et de l'attente. On n'avait eu qu'un but : lui faire perdre du temps.

De là son esprit retourna à l'hôpital, et il se demanda si, là aussi, tout n'avait pas été une mise en scène destinée à le lancer sur une fausse piste ? Cet associé qui vient clamer à la porte ! Ce livre contenant un message facile à déchiffrer et que l'on oublie ! Mais tout indiquait que c'était un piège. Et il avait été la dupe !

De rage, il frappa du pied et allait invectiver contre lui-même, quand un soin plus pressant l'en détourna.

Si la femme n'était pas là, où était-elle alors ? Avait-elle gagné la partie ? Malgré lui, il imagina son sourire de triomphe.

Il allait proférer un de ses jurons qui sont un dérivatif, quand tout à coup il s'immobilisa.

Quelque chose venait de le frapper. Le souvenir d'une scène à laquelle il n'avait prêté qu'une attention distraite et qui s'évoquait maintenant avec une netteté qui n'avait qu'une explication : à défaut de lui-même, son subconscient en avait saisi l'importance.

Il revit la rue Saint-Guillaume avec le gamin qui paradait en jouant au soldat. Surtout, il revit le mur sur lequel se détachaient deux drapeaux et une inscription.

Et cette inscription qu'il n'avait même pas lue, il la revoyait maintenant comme si elle eût été devant ses yeux. C'était : « A Berlin ».

Achille Bastien n'eut aucune hésitation. Il revit le gamin dessinateur qui était aussi à son poste lors de sa première visite, et il comprit qu'il avait trouvé.

Il jeta un coup d'œil à la grosse horloge au-dessus de sa tête. Il était six heures. Allant à un employé galonné, il lui demanda du ton le plus calme :

— A quelle heure, s'il vous plaît, le premier train pour Berlin à la gare du Nord ?

L'employé sortit un carnet et le consulta.

— 18 h. 15 le pullman. Mais je doute que vous puissiez arriver à temps.

Achille Bastien avait déjà tourné les talons.

Sans prendre le temps d'aviser Gendrain, il se précipita hors de la gare et rejoignit bientôt l'agent.

Jetant un coup d'œil autour de lui, il n'aperçut plus le taxi qui l'avait amené : seulement, un peu plus loin, il y avait une auto vide dont le chauffeur lisait toujours *L'Intran*. L'auto de la dame en noir.

— Vite et obéissez-moi, commanda-t-il. Je vous couvre en tout.

Allant délibérément vers la voiture, il saisit le chauffeur par le bras et, d'un coup sec, l'amena au sol.

Ahuri ou feignant de l'être, celui-ci éclata en protestations indignées.

Achille Bastien avait déjà sorti sa carte.

— Gueule, mon vieux, ton compte est bon. Achille Bastien de la Sûreté. Et, si tu ne la fermes pas, je te boucle.

L'homme avait pâli et tentait de se dégager.

— Mais je n'ai rien fait. Laissez-moi ! Ah !

Cette dernière exclamation coïncida avec le déclic des menottes qui se refermaient. Achille Bastien cligna de l'œil.

— Tu t'expliqueras tout à l'heure au poste. Moi, j'ai besoin de ta bagnole. Au revoir.

Sautant sur le siège, il mit en marche et démarra. L'instant d'après, il disparaissait, laissant le chauffeur ahuri aux mains d'un agent qui ne l'était pas moins.

La gare du Nord n'était pas loin, et Achille Bastien bénit cette circonstance. Malgré tout, il n'osa pas regarder la première horloge pneumatique qu'il croisa. Il avait peur de se laisser influencer et de perdre courage.

Enfin il aperçut la silhouette de la gare et, sur un brusque coup de freins, sauta au sol.

Il était 18 h. 12, il avait gagné la partie.

Avisant un porteur, il lui jeta :

— Cent sous pour me conduire au Paris-Berlin, vite !

Courant à ses côtés, l'homme lui montra le chemin et il arriva au quai où stationnait le pullman. Les portières étaient déjà fermées, mais, lançant les mots de « Sûreté générale » à l'employé qui tentait de l'arrêter, il parvint au dernier wagon au moment précis où le train s'ébranlait. N'écoutant que son instinct, il sauta sur le marchepied et, ouvrant la portière, se hissa dans le corridor.

Il ne réfléchit pas qu'il s'embarquait dans une affaire qui allait le mener Dieu seul savait où? Mais, si sa réflexion le lui dit, il haussa les épaules.

Relevant le col de son manteau et tirant un foulard et une casquette qu'il avait toujours dans sa poche, il s'isola dans la toilette et en ressortit aussi méconnaissable qu'il était possible avec ces moyens de fortune.

Se dirigeant vers la tête du train, il parcourut lentement les corridors.

Plusieurs voitures ne lui apprirent rien, et il commençait à se demander si, malgré tout, il n'avait pas fait erreur, quand il hâta le pas.

Dans une cabine, il venait d'apercevoir une silhouette qu'il avait tout de suite reconnue : une femme qui regardait par la portière et tournait le dos. La petite dame en noir.

Il ne s'attarda pas, mais continua sa promenade et chercha le chef de train.

Cinq minutes plus tard, ayant passé à ce dernier un télégramme adressé au directeur de la brigade spéciale où, pour des raisons de santé, il demandait un congé de quinze jours, il était pourvu d'une des rares cabines libres, et, la porte fermée à clef, savourait la première cigarette de la journée. Il était en route pour Berlin. La petite dame en noir y allait. Cela lui semblait une raison suffisante.

— Donc, musa-t-il en regardant défiler le paysage, il y a une rectification à apporter au tableau. M. Corentin dirigeait tout de très haut, tandis que son émule féminine se cache très bas. Reste à savoir quelle méthode est la meilleure.

Malgré lui, il ne voulut pas décider, car le vieux soupçon était toujours là : était-ce bien Mme Corentin ?

DEUXIÈME PARTIE

MURIEL SMITH, JEUNE FILLE AUSTRALIENNE

I

Un instant, Muriel Smith interrompit le rangement de son nécessaire de toilette pour tendre l'oreille. Une trompe d'automobile venait de retentir tranchant sur le bruit confus du trafic qui montait de la rue.

Abandonnant son travail, elle alla à la fenêtre et souleva légèrement le rideau. Sur le trottoir d'en face, un schupo discutait avec le chauffeur d'une limousine. Sans doute donnait-il un renseignement, car presque aussitôt l'automobile démarra et disparut à un tournant ; mais non pas avant d'avoir à nouveau lancé ses trois notes.

C'était bien un renseignement dont il s'agissait en effet, mais c'était à Muriel Smith, la petite étudiante australienne, qu'il était parvenu.

Laissant tomber le rideau, elle retourna à son travail, seulement un sourire, presque aussitôt mort que né, avait glissé sur ses lèvres et, ouvrant rapidement un tiroir,

elle avait vérifié si le revolver était là qu'elle tenait toujours à sa portée.

Le bruit d'un ascenseur quelque part, au bout du corridor, ne l'interrompit pas, et elle ne tourna même pas la tête quand un heurt léger retentit à la porte.

Sur son invitation, la clef tourna dans la serrure, et un homme jeune, d'allure sportive, pénétra dans la chambre.

Muriel Smith le laissa refermer derrière lui. Posant alors le flacon de parfum qu'elle tenait à la main, elle leva la tête et l'observa en silence.

L'homme s'était arrêté et la regardait bien en face.

— C-22, dit-il en anglais en se présentant. J'ai été prévenu de votre arrivée, et j'ai tenu à vous rendre visite tout de suite. Aucune difficulté ?

La jeune étudiante australienne secoua la tête.

— Aucune. Mon paravent a joué son rôle accoutumé, et cette fois sans aucune faute. C'est elle que le taureau a suivie.

— Je l'ai en effet vue descendre du train, mais j'ignorais qu'elle avait été pistée. C'est fâcheux. Il eût été utile d'avoir prise sur ce policier trop curieux en connaissant son domicile.

— Ignorant tout de vous, il était malheureusement impossible de vous faire prévenir.

— Évidemment ! Ce que je ne comprends pas, par exemple, c'est que la police française n'ait pas arrêté votre paravent à la gare au lieu de la poursuivre en territoire étranger. D'autant plus qu'à ma connaissance il n'y a aucune commission rogatoire et que la police de Berlin n'a pas été avisée.

La jeune étudiante australienne eut un geste d'ignorance et, devant son silence, l'inconnu continua :

— Enfin, il sera toujours temps d'aviser. Pour l'instant, allons au plus pressé. Comment êtes-vous venue ?

— Par la route. J'étais à la gare du Nord, prête à

prendre le rapide au cas où ma ruse aurait réussi, mais le taureau a flairé le piège et a rappliqué trop tôt. Je l'ai laissé s'embarquer et, une fois le train parti, je suis sortie de la gare.

— On ne vous a pas suivie ?

— Aucun danger. Le taureau avait d'ailleurs poussé l'astuce jusqu'à m'emprunter ma voiture. Je n'ai eu qu'à la reprendre pour quitter Paris.

— Sans chauffeur ?

— Toujours pour les grandes randonnées. N'oubliez pas que je suis un as du volant depuis ma plus tendre enfance, en Australie.

Le nouveau venu eut un sourire qui en disait long.

— Ou ailleurs !

Muriel Smith ne releva pas le propos et continua :

— J'ai marché toute la nuit et n'ai pris quelques heures de repos qu'à Cologne, d'où j'ai téléphoné à Doria d'aller à la maison de thé faire le signal convenu.

— Le sucrier renversé ?

— Il y a des gens si maladroits que certains gestes passent forcément inaperçus. Vous y étiez ?

— Un de mes amis. Mais j'ai été prévenu.

Il s'arrêta et alla à la porte d'entrée pousser le verrou. D'un coup d'œil, il désigna une autre porte.

— La salle de bains, expliqua Muriel Smith. Il n'y a personne, et Doria a sa chambre dans l'autre aile de l'hôtel.

Comme si ces paroles ne l'eussent pas rassuré, il traversa la pièce et darda un regard par la porte. Bien convaincu, cette fois, il revint à la jeune fille, qui, toujours souriante, l'attendait adossée à sa coiffeuse. Sans y être invité, il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Maintenant, je pense que nous pouvons causer, dit-il en croisant les jambes.

— Je le crois aussi répondit froidement Muriel Smith,

en attirant une chaise et en s'asseyant à son tour. C'est d'ailleurs pour cela que je suis venue.

Il la regarda un instant avant de commencer et enfin attaqua la question :

— Savez-vous exactement la raison de votre voyage ?

Elle secoua la tête sans le quitter des yeux.

— Mal. Je sais seulement que, depuis une dizaine de jours, des événements se déroulent dont le sens exact m'échappe. J'ai été alertée par les Services de Paris, mais, à part les incidents dont j'ai eu connaissance, j'avoue que le fond de l'affaire me dépasse.

Le nouveau venu eut un instant d'hésitation.

— Miss Muriel Smith, je vais vous faire un aveu qui va peut-être vous étonner beaucoup : c'est que les chefs sont absolument dans le même cas et qu'en haut lieu on n'est pas plus fixé que vous.

— Comment cela ? s'exclama la jeune fille avec un étonnement qui ne pouvait vraiment pas être feint.

— Parce que, dans toute cette histoire, il y a quelque chose qui déroute et qui confond. Voulez-vous que nous en fassions un peu l'historique ? Ce sera d'ailleurs assez simple, si l'on s'en tient aux faits.

» Il y a trois mois, la Turkish Petrolium, compagnie anglaise, est secrètement avisée qu'un coup va être dirigé contre elle. Aucun détail n'est donné, mais tout permet de supposer que la Russie soviétique est par derrière et que ce n'est qu'une phase de la grande guerre des pétroles.

» Ordre est donné à nos agents en Russie de percer ce mystère et de fournir les renseignements qui permettront de parer à cette menace.

» Bien que nous soyons sûrs de nos hommes et qu'ils soient parmi les meilleurs de tout le Service, il leur est impossible de découvrir quoi que ce soit. Or, vous le savez, il y a une chose qui est un véritable article de foi

chez nous : le caractère illusoire de tout secret. Rien ne résiste à certains arguments.

— La Cavalerie de Saint-Georges ?

— Exactement. On aurait donc pu penser que l'on était parti sur un renseignement faux si des activités inexplicables ne s'étaient manifestées à Paris.

» Par recoupements on apprit le rôle suspect joué par certains marchands de tapis. Ceux-ci, sous couvert de leur commerce, semblaient plutôt agir comme espions ou comme porteurs de messages.

» Quelques-uns tombèrent entre nos mains, et un renseignement important nous parvint enfin.

» C'était bien une guerre du pétrole qui s'annonçait, et nous étions fixés sur son théâtre : l'Irak, le pays le plus riche au monde en cette matière, mais un de ceux où la nature du peuple et son gouvernement rendent le plus difficile un contrôle efficace.

» C'est alors que nos Services firent appel à vous en vous chargeant de tirer au clair ce mystère qui avait son centre à Paris.

» C'est vous qui eûtes l'idée heureuse de vous servir des armes de l'ennemi et de former une véritable brigade de marchands de tapis, à notre solde cette fois. Grâce à eux, et en tablant sur des affinités de race, nous pouvions espérer faire un pas en avant.

» Tout sembla marcher d'abord à souhait, quand arriva le drame de Grenelle.

» Pour quelle cause un de vos hommes assassina-t-il un de ses compatriotes, c'est ce que la police française n'a jamais tiré au clair et ce que nous sommes seuls à connaître.

— Le plus simplement du monde en effet. Abdel-Mesin, qui était mon homme de confiance, avait eu le malheur de comprendre qu'il y avait autre chose que ce que je lui racontais. Son tempérament arabe aidant, il n'a pas tardé à vou oir abuser de la situation et était prêt

à me faire chanter ou à trahir. C'est alors que j'y mis bon ordre en lui envoyant un autre de mes hommes qu'il ne connaissait pas et qui se fit passer pour un émissaire du parti adverse. Abdel-Mesin donna dans le panneau. Le malheur, c'est qu'une réaction imprudente de mon homme donna aussi la mèche et qu'Abdel-Mesin, fou de rage et de peur, n'hésita pas à tuer.

» Me méfiant du résultat de cette entrevue, j'avais posté un émissaire aux environs. C'est par lui que je sus ce qui venait de se passer et pus faire passer, à temps, une note à Abdel-Mesin. Je lui disais que, s'il parlait, rien ne le sauverait de la mort, mais que, s'il tenait sa langue, on s'arrangerait pour lui rendre sa liberté.

» Il a eu confiance jusqu'à la dernière minute, mais, devant la perspective de la cour d'assises, son courage l'abandonna, et je pus faire intercepter une note destinée à ceux pour qui il avait voulu nous trahir. Dès lors, son sort était réglé. ».

Le nouveau venu, qui n'avait pas quitté la jeune fille des yeux, émit une objection :

— N'aurait-il pas été préférable de le supprimer dans sa cellule ?

Muriel Smith hocha la tête.

— On a essayé, mais sans résultat. Il ne restait qu'un moyen, on l'a employé.

— Ce qui n'a pas manqué d'intriguer fâcheusement la police française. Sans compter que le suicide du président venant immédiatement après...

La jeune fille eut un petit rire amusé.

— Ces Français nous étonneront toujours. Doria n'avait eu aucune difficulté pour devenir la maîtresse de ce grave magistrat ! Pouvait-on se douter qu'il se tuerait en s'apercevant qu'il avait été joué ?

— Comment l'avait-elle connu ?

— Au Palais, où elle avait été le voir pour lui demander

conseil. Elle lui a raconté sa vie... imaginaire, et elle l'a attendri. Elle pleure admirablement, Doria !

— C'est une qualité. Mais reconnaissez que la méthode employée était un peu mélodramatique et que, sans vous, Doria serait entre les mains de la police.

— Je suis toujours là pour réparer les gaffes de mes subordonnés. En tout cas, Doria se serait tue.

— Le croyez-vous ?

Les sourcils de la jeune fille se contractèrent.

— Doria sait qu'elle ne pourra jamais parler.

Le nouveau venu ne put s'empêcher de s'étonner.

— Pourquoi ?

Un sourire passa sur le visage de la jeune fille, et ce fut le plus aimablement du monde qu'elle remarqua :

— Je crois que notre Service s'appelle le Service Secret, n'est-ce pas ? Alors, il serait peut-être bon que nous sachions garder les nôtres et ceux du voisin.

Un peu interloqué, le nouveau venu rougit, mais cacha son dépit sous un éclat de rire.

— Bien joué, miss Smith, et bonne leçon. Je m'en souviendrai.

— C'est exactement ce que je désirais de vous, monsieur... Monsieur comment déjà ?

— Mettons, Smith aussi.

— Jones, si vous préférez. Il y a quelque chose comme 700. 000 Smith en Australie et à peu près autant de Jones. Au moins, cela nous fera à chacun un nom distinct. Mais maintenant que je suis ici, que veut-on exactement ?

Un instant, Jones, puisque Jones il y a, garda le silence.

— Voilà, dit-il enfin, tout !

— C'est beaucoup, et quelles instructions avez-vous à me transmettre ?

— Disons plutôt des renseignements. Nous laissons le reste à votre initiative.

— Et quels sont-ils ?

— Voilà. Je vous ai dit que la lutte visait la Turkish Petrolium, et paraissait menée par la Russie soviétique. Par son pétrole, en effet, l'U. R. S. S. peut dominer l'Europe ou plutôt le pourrait s'il n'y avait, pour la concurrencer, l'Angleterre, maîtresse de Mossoul et, de ce fait, propriétaire des plus grands champs pétrolifères de l'ancien monde.

— Un petit oubli de M. Clemenceau ?

— Les Français n'ont jamais été très forts en géographie. Les champs pétrolifères de l'Irak n'étant que la continuation de ceux de la Perse, également sous notre contrôle, c'est vous dire l'atout que tient en main le Royaume-Uni pour dominer le monde.

» La seule ombre au tableau, c'est que l'Irak est un pays où l'intrigue sévit du haut en bas. Si le gouvernement est à notre solde, on ne peut en dire autant du menu fretin. Et puis, peut-on même tabler sur un gouvernement prêt à se vendre au plus offrant !

» Or, d'après les derniers renseignements parvenus de Téhéran, des ingénieurs russes auraient dernièrement séjourné en Irak, du côté de Kash-el-Amar, un des points où les sondages ont donné les résultats les plus favorables. Leur séjour prend donc, de ce fait, une signification toute spéciale.

Muriel Smith, qui avait écouté sans dire un mot, émit une objection.

— Exception faite de la partie dépendant de l'Anglo-Persian, le territoire entier de l'Irak n'est-il pas couvert par la concession de la Turkish ?

— C'est exact. Aussi n'est-ce pas une nouvelle concession que l'on craint. Il y a plus d'un moyen, celui-ci écarté, de toucher aux droits acquis !

— Lesquels ?

— Que l'Irak, travaillé par des émissaires étrangers,

chasse la dynastie, que deviendront les concessions là dedans ?

La jeune fille fronça les sourcils et remarqua :

— Mais en quoi ma présence à Berlin est-elle nécessaire ? Cette affaire incombe plutôt aux Services d'Orient ?

— Non, parce qu'un dernier renseignement de source absolument sûre nous est parvenu il y a quatre jours. La Russie soviétique est bien derrière l'affaire, mais elle n'y est que subsidiairement. Ceux qui mènent le jeu ne sont ni la Russie, ni l'Allemagne, ni aucun pays civilisé. C'est ce qu'il a été convenu d'appeler, faute d'un nom meilleur pour le désigner...

Muriel Smith lui coupa la parole :

— Le syndicat Z.

— Lui-même, et vous m'avez devancé. Le syndicat Z, cette effroyable organisation qui n'a aucune patrie et qui recrute les aventuriers du monde entier, qui est au-dessus des États et qui se rit de toutes les polices.

» Jadis, quand une nation voulait obtenir un renseignement, elle envoyait un espion ou payait un traître. Aujourd'hui, espions et traîtres existent toujours. Mais ce n'est plus pour les États qu'ils travaillent, c'est pour le syndicat Z. C'est lui qui fait lever les plans des frontières et qui connaît les chiffres de toutes les chancelleries. Jadis espions ou traîtres étaient à la merci des États, toujours plus forts qu'eux. Aujourd'hui, c'est le syndicat Z, seul, qui traite et qui vend, à son prix, les secrets de Berlin à Paris et ceux de Paris à Londres, en attendant de faire l'opération contraire, toujours au prix fort.

— Et vous croyez que les ingénieurs russes de Kash-el-Amar étaient à la solde du syndicat ?

— On nous l'a fait dire.

— Pourquoi ce renseignement bénévole ?

— Sans doute pour nous inciter à nous hâter, car le

syndicat a un principe. Il joue toujours sur deux tableaux et vend au plus offrant.

— Je ne vois toujours pas mon rôle dans tout cela !

— Il est pourtant bien simple. Il y a huit jours, le maître du syndicat était à Paris. Cela aussi, on nous l'a fait dire. Aujourd'hui, nous savons qu'il est à Berlin. Il s'agit d'entrer en rapport avec lui.

— Comment ?

— Le syndicat est renseigné heure par heure sur les mouvements de ses adversaires. Il sait que vous êtes ici. Il saura, s'il ne le sait déjà, que j'ai eu une entrevue avec vous. La journée ne se passera pas sans qu'un émissaire ne vous ait approchée.

Muriel Smith s'était levée. Toute l'innocente candeur de son visage avait disparu. Il y avait maintenant en elle une énergie que l'on ne se serait pas attendu à y trouver.

— Vous avez copie du document qui vous a appris la présence de l'X mystérieux à Paris et son départ pour Berlin ?

Jones — puis Jones il y a — eut une légère hésitation, mais elle ne dura qu'une seconde.

— Voilà, dit-il en tirant un papier de sa poche.

Muriel Smith le prit et lut.

« Un danger menace la richesse de l'Irak. Une conversation serait nécessaire. Trois nuits de suite, l'on pourra entrer en rapport. Il suffira d'observer le mendiant au pied de l'Obélisque. Par lui, on sera conduit à Celui qui peut décider. Passé ce délai, c'est à Berlin que la conversation pourra être reprise. Mais pour deux jours seulement. D'autres attendent. »

Muriel Smith releva la tête.

— Et l'on n'est pas entré en rapport à Paris ?

— Le message est parvenu à Londres trop tard. On l'a d'ailleurs reçu par la poste, froissé et maculé. Il a dû y avoir un accident.

— A moins que le porteur n'ait payé une dette ancienne ! Mais, en admettant que vos prévisions soient exactes et que je sois conduite au maître du syndicat, ou plutôt à son émissaire, quelle doit être ma conduite ? Demander les conditions ?

— D'abord.

— Ah ! Il y a un « d'abord », et quel est l' « ensuite » ?

— Percer l'identité de l'X mystérieux pour en finir avec la menace du syndicat Z.

Muriel Smith prit une lime sur sa coiffeuse et, sans paraître attacher d'importance à ce qui avait été dit, rectifia la régularité d'un ongle. Un moment, elle contempla son ouvrage d'un œil expert, puis reprit :

— Et pourquoi m'estime-t-on capable de réussir là où d'autres ont échoué ?

L'envoyé se leva pour donner plus de force à ses paroles.

— Parce que, jusqu'à cette heure, et bien que vous fassiez partie du service depuis quatre ans, nul encore ne soupçonne votre véritable identité. Moi-même, il y a deux mois, j'ai été envoyé à Paris pour faire un rapport sur vous, et j'y ai été pris. Le grand chef a bien dû rire de mes renseignements.

— Très drôle, en effet.

— En tout cas, il a eu la preuve qu'il désirait sur le parfait camouflage de votre personne. Je crois qu'il n'en demandait pas plus. C'est pourquoi aujourd'hui il fait appel à vous. Pour tous, vous êtes Muriel Smith, petite étudiante australienne venue étudier la législation d'un pays que vous admirez. C'est une façade merveilleuse qui vous laisse libre d'agir par derrière à votre guise, sans jamais éveiller le moindre soupçon.

— Ce n'est d'ailleurs jamais moi qui agis.

— Oui, votre femme de chambre, Doria Lambton.

— Ma femme de chambre, en effet. Mais une femme de chambre un peu spéciale. Vous a-t-on dit en haut-lieu comment je me la suis procurée ?

— On m'a vaguement fait comprendre qu'elle vous était dévouée corps et âme.

— Ce n'est pas tout à fait ça. Le dévouement est une chose fugitive. Je veux bien vous avouer maintenant que je la tiens par mieux : par la peur. Elle était en prison, où elle purgeait dix ans de travaux forcés, tandis que ses complices avaient écopé de quinze ans et de vingt-quatre coups de chat. Elle devait ce traitement de faveur au simple fait qu'elle avait trahi, et celui qui avait été son amant avait juré de la tuer, ou de la faire tuer, dès qu'elle serait libérée.

» J'étais en Australie à ce moment-là, et les circonstances du procès m'avaient frappée. Peu de temps après, appelée en Angleterre, j'exposai mon plan au grand chef : une façade irréprochable et, derrière moi, une femme à ma dévotion. Seulement, il fallait trouver la femme, et c'est alors que je songeai à celle qui attendait, en tremblant, sa libération.

» J'obtins un blanc-seing et allai la voir. Je dois reconnaître que j'ajoutai à sa terreur en lui disant que son ancien amant s'était vanté de faire emprisonner une femme qui se chargerait de la tuer. Je la portai au degré d'épouvante voulue, et c'est alors que je lui fis l'offre qui lui sembla le salut : la faire évader et l'emmener là où nul ne s'aviserait de venir la chercher.

»Il me fut aisé de passer de la parole aux actes. Aujourd'hui encore, cette fille est persuadée qu'elle me doit sa liberté et que, sans moi, elle aurait été assassinée. Seulement, de temps à autre, je lui rappelle d'où je l'ai tirée et où je peux la replonger. Un avertissement suffit.

— Elle n'a fait aucune difficulté pour jouer le rôle que vous lui destiniez ?

— Vous oubliez qu'elle n'est qu'une aventurière. Elle a bien compris que j'avais une arrière-pensée, mais elle n'a même pas eu l'idée de protester.

L'envoyé hocha la tête en regardant fixement Muriel Smith.

— Savez-vous, dit-il enfin, que vous m'épouvantez.

La jeune fille avait retrouvé toute sa candeur.

— Pourquoi ?

— Je compare votre visage, votre jeunesse, la franchise de votre regard, au machiavélisme de vos plans, et je demeure terrifié devant le contraste. Que d'autres joignent le Service Secret, cela se comprend. Elles ont un passé trop lourd qui les enchaîne. Mais vous ?

Le regard de Muriel Smith s'était durci.

— Qui vous dit que le mien n'est pas lourd aussi ?

Il secoua la tête avec incrédulité.

— C'est impossible. Il y a autre chose que je ne sais pas, que je ne comprends pas, à moins...

Il hésita et elle répéta :

— A moins ?

— A moins qu'il n'y ait un homme dans votre vie et que ce soit pour lui que vous agissez ?

Les yeux, qui n'avaient été qu'innocence, prirent tout à coup une dureté métallique, et ce fut d'une voix presque rauque qu'elle jeta :

— Il n'y a pas d'homme dans ma vie.

L'envoyé soutint son regard.

— Aussi n'ai-je pas dit qu'il y en avait... maintenant. Mais qu'il y en avait eu. Ce qui est différent.

Muriel Smith ne répondit pas. Le regard perdu au loin, elle semblait suivre un rêve. Quelque chose qu'elle était seule à apercevoir. Un fantôme.

Tout à coup elle frissonna et reporta son regard vers son interlocuteur. Elle n'avait plus son air dur. Au con-

traire, elle souriait de cette candeur qui savait si bien donner le change.

— En somme, déclara-t-elle, en revenant au but principal de la conversation, l'on me demande de résoudre le mystère qui depuis pas mal de temps inquiète le Service Secret. C'est très flatteur, mais bien dangereux. Sur quelle aide puis-je compter ?

L'envoyé haussa légèrement les épaules.

— Votre plus grande force, il me semble, réside dans votre solitude. Mais il va de soi qu'en cas de nécessité vous avez toutes les forces du Service derrière vous.

— Je commencerai par vous faire remarquer que je connais mal Berlin.

— Dès cette minute, vous êtes sous la surveillance de nos hommes. Pas une de vos démarches ne sera ignorée.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres de Muriel Smith. Ce fut si fugitif que son interlocuteur ne s'en aperçut pas.

— N'y a-t-il pas danger que l'ennemi, se sentant observé, change ses dispositions ?

— C'est évidemment à craindre, mais n'oubliez pas que son attention sera concentrée sur votre paravent. C'est lui qui agira comme à l'accoutumée ; seulement chacune de ses démarches vous dictera votre conduite.

Il s'arrêta et réfléchit une seconde.

— Je trouve même imprudent que vous soyez descendues toutes deux dans le même hôtel.

Muriel Smith eut un geste d'indifférence.

— Bah ! Ce qui est fait est fait. Je me suis enthousiasmée pour la France par amour de la Déclaration des Droits de l'Homme. Mettons que je suis venue en Allemagne fascinée par le régime hitlérien.

Elle rit si gaiement que son interlocuteur se demanda si elle comprenait tout le danger de sa mission. Il se leva, estimant avoir tout dit et alla à la fenêtre. Un coup d'œil

rapide lui montra qu'il n'y avait rien de suspect.

— Et maintenant, dit-il en revenant vers la jeune fille, il ne vous reste qu'à attendre les événements. A mon avis, ils ne tarderont pas. Je sais que je n'ai pas besoin de vous recommander le courage. C'est plutôt de prudence que je vous demanderai de faire provision.

Muriel Smith prit la main qu'il lui tendait.

— En cas de besoin, puis-je faire appel à vous ?

— Vous dire mon domicile est chose impossible. Sais-je même d'ailleurs où je serai demain ! Mais, en cas de difficulté, voici un numéro de téléphone auquel il vous suffira de faire appel. Vous ne vous nommerez pas, mais demanderez simplement que C-22 soit prévenu. L'on m'alertera et je saurai vous trouver.

Il hésita, puis après une seconde ajouta :

— Et vous défendre. Car il y a une chose que vous me permettrez de vous dire : c'est que je vous admire et que je ferai tout pour vous.

Muriel Smith s'inclina avec un léger sourire ironique et tenta de libérer sa main. Elle n'y parvint pas. Enhardi, au contraire, aurait-on dit, par ses propres paroles, l'envoyé, d'un mouvement brusque, l'attira à lui. Surprise par cette attaque, elle ne put éviter de tomber sur sa poitrine. L'instant d'après, elle s'était redressée et l'avait repoussé avec brutalité, mais non pas avant qu'il eût pu l'embrasser sur les cheveux.

— Vous êtes fou ! jeta-t-elle d'une voix cinglante.

L'autre rougit jusqu'à la racine des cheveux. Il leva les yeux et vit la jeune fille crispée d'indignation.

— Pardon ! prononça-t-il en tentant de prendre la chose à la légère. Une simple minute d'oubli. Et puis, continua-t-il en riant, je voulais m'assurer par moi-même si, vraiment, votre réputation n'était pas usurpée.

— Vous êtes fixé, je suppose, rétorqua Muriel Smith d'une voix glaciale.

Elle alla à la porte et l'ouvrit pour indiquer que l'entrevue avait assez duré.

Comme il passait devant elle, il lui tendit la main.

— Oubliez mon geste idiot et n'omettez pas de faire appel à C-22. Il vous prouvera qu'il est un gentleman.

— J'y compte, rétorqua Muriel Smith en ignorant la main tendue.

Il la regarda une seconde en silence, puis, devant son immobilité, passa dans le corridor.

— Petite garce ! murmura-t-il en entendant la porte claquer, tandis que résonnait le bruit d'un verrou. Et ça croit que l'on coupe dans ses histoires de vierge sage.

Il haussa les épaules et s'éloigna dans la direction de l'ascenseur.

Immobile derrière sa porte, Muriel Smith attendit. Enfin le bruit familier lui annonça le départ de l'homme.

Allant rapidement à sa coiffeuse, elle prit une petite boule dans une boîte, et, traversant la pièce, ouvrit sa fenêtre. Cachée sur le côté, elle projeta la petite boule, et, sans s'inquiéter de ce qui pouvait suivre, referma.

Sur le trottoir, un petit choc se produisit, suivi du bruit bien net d'une détonation.

Intrigué, le schupo traversa la rue et vint se rendre compte de ce qui avait pu motiver ce bruit insolite.

Il vit un peu de verre brisé et songea qu'un client avait dû, par mégarde, laisser tomber une ampoule. Il inspecta la façade, mais ne vit rien qui pût le mettre sur la piste. D'ailleurs, le fait était si insignifiant... Aussi, grognant quelques paroles blessantes à l'égard des gens qui ne prennent aucune précaution, il regagna son poste et ne songea plus à ce mince incident.

Eût-il prêté quelque attention qu'il aurait peut-être vu, au même moment, un homme jeune, d'allure sportive, sortir de l'Hôtel Atlas et, après un rapide coup d'œil à

droite et à gauche de Friedrichstrasse, traverser et se perdre parmi les promeneurs.

Pas pour tout le monde cependant, car, pliant un journal qu'il venait d'acheter, un Allemand typique venait de songer qu'il était temps de rentrer. Hâtant le pas, il fut bientôt à quelques mètres de l'homme qui marchait devant lui, et, réglant son allure sur la sienne, l'accompagna jusqu'à un carrefour, où il l'abandonna.

L'homme qui était sorti de l'hôtel n'en fut pas quitte pour cela de toute surveillance. Un vendeur qui clamait un journal venait de le prendre en piste à son tour, et ce fut lui qui, après une assez longue promenade, le vit entrer dans une maison de modeste apparence de la Kaiserhofstrasse.

Un moment, il se remit à crier son journal, et certain, enfin, que son homme ne lui avait tendu aucun piège, il s'éloigna afin de n'éveiller aucun soupçon.

Dix minutes plus tard, une petite note pliée en quatre était glissée sous la porte de Muriel Smith à l'Hôtel Atlas. Elle ne contenait que ces quelques mots :

« C. 22 = 24 Kaiserhofstrasse. Avons établi surveillance. »

La jeune fille avait à peine pris connaissance de ce billet que la sonnerie de son téléphone retentissait.

— Allô, demanda-t-elle, après avoir entendu l'appel de Doria. Du nouveau ?

La voix légèrement voilée de la femme qu'elle avait tirée de prison lui parvint.

— Un message apporté par un chasseur.

— A votre nom ?

— Seulement au numéro de ma chambre. Il a été remis à la Réception par un homme qui n'a pas attendu.

— Son contenu ?

« Ce soir, onze heures, 13 Emdenerstrasse, Urgence. D'autres sont prêts à causer. »

Muriel Smith demeura un instant silencieuse. Enfin elle reprit d'un ton très calme :

— Bon, vous irez ! Mais rappelez-vous mes instructions. Seulement vous allez d'abord me faire descendre une robe et un manteau. Un double. Vous comprenez ?

Elle attendit la réponse, et, certaine d'avoir été comprise, raccrocha.

Un petit sourire ambigu joua sur ses lèvres, tandis qu'elle se frottait les mains dans un geste de contentement.

Riant tout à coup franchement, elle prit une cigarette et se dirigea vers la fenêtre. Machinalement, elle jeta un coup d'œil dans la rue et brusquement redevint sérieuse.

Un homme était debout, en face, immobile sur le trottoir et semblant guetter : Achille Bastien.

II

Parvenue dans le grand hall de l'Hôtel Atlas, Muriel Smith s'arrêta. Avec les vêtements de sa femme de chambre, qui avait à peu près sa taille, elle pouvait donner le change à celui qui la verrait de dos. Mais la façade de l'hôtel était brillamment illuminée et, sur le trottoir d'en face, il y avait l'homme qu'elle avait aperçu quelques heures auparavant et qui avait repris sa faction.

Un instant, elle se demanda s'il n'existait pas une sortie de secours donnant sur une autre rue. Mais elle rejeta cette idée. Rien ne disait que les autres entrées n'étaient pas gardées.

Elle résolut donc de courir sa chance et, s'approchant d'une des grandes baies légèrement ouvertes vers le haut, pour donner un peu d'air, attendit le moment propice.

Elle avait pris un journal qui traînait sur une table et, le dos à la vitre, compulsait les dernières nouvelles.

Tout à coup l'homme qui faisait les cent pas en fumant un cigare parvint au point qu'elle s'était fixé.

Levant la main, elle la secoua au dehors, comme pour faire tomber les cendres de sa cigarette. Nul n'aurait pu

trouver à redire à ce geste ; pourtant, au même instant, une petite explosion semblable à celle qui avait alerté le schupo retentit sur le trottoir.

C'était encore une des petites boules de verre que Muriel Smith venait de projeter à propos.

L'explosion produisit l'effet qu'elle attendait. Surpris par ce bruit, l'homme au cigare fit volte-face, cherchant à comprendre la cause de ce phénomène. Ce répit suffit à la jeune fille.

Glissant vers le tambour d'entrée, elle le fit tourner et était sur le trottoir avant que l'homme se fût retourné.

L'instinct de chasseur de ce dernier ne fut pourtant pas longtemps dupe. Il flaira une raison à l'incident et reportait son regard vers l'entrée, quand une exclamation lui échappa.

Il venait d'apercevoir la silhouette noire qui se profilait devant lui. Une silhouette bien reconnaissable et qu'il avait, une fois déjà, entrevue à Paris. Quelques secondes encore, et elle allait disparaître au premier tournant. Mais le plan de la jeune fille avait réussi : Achille Bastien n'avait pas vu son visage.

— Maligne, la petite dame ! grommela-t-il furieux d'avoir failli être pris au piège.

Il avait jeté son cigare au pied d'un mendiant et s'était élancé dans la direction de la fugitive.

Maintenant, il n'y avait plus rien dans sa physionomie de cette bonhomie qui aurait donné le change. Il était sur une piste, et tous les traits de son visage étaient tendus.

Par les rues de cette ville qu'il connaissait imparfaitement, la chasse commença. La femme marchait vite, et avec une sécurité qui étonnait. Pas une fois elle ne se retourna.

« Ah çà ! songea Achille Bastien, croit-elle m'avoir semé, ou est-ce simplement pour me donner le change ?

Il remit à plus tard la solution de ce problème; mais ne laissa pas cependant de s'en étonner.

Sans jeter le moindre coup d'œil aux plaques indicatrices, la femme allait droit devant elle, poursuivant son chemin en personne qui sait exactement où elle va.

Pendant un assez long moment, la chasse se poursuivit dans des quartiers où le va-et-vient, en dépit de l'heure, était encore vif, mais enfin la femme abandonna les grandes artères, et ce ne fut bientôt plus que par des rues obscures et désertes qu'elle traîna son poursuivant.

A un moment, une auto troubla le silence de trois coups de klaxon. Achille Bastien n'y prêta aucune attention, mais il n'en fut pas de même de la femme. Un petit sourire était passé sur ses lèvres, et elle pressa le pas.

Parvenue à un tournant, l'auto s'arrêta. Le geste de la femme qui se mit à courir fut un trait de lumière pour Achille Bastien. Elle avait été suivie à distance par des complices. C'est vers eux qu'elle allait.

Il prit le pas de course, mais il était à quelques mètres encore en arrière quand la voiture démarra en trombe, emmenant la femme qui venait d'y sauter.

— Roulé ! gronda-t-il, en enrageant d'être sans pouvoirs dans cette ville étrangère et de ne pouvoir demander du secours à personne.

Dans l'auto qui filait, Muriel Smith, qui haletait un peu, s'était retournée, et, les yeux collés à la vitre du fond, regardait ce qu'allait être l'attitude du policier. Ce qu'elle aperçut la cloua de stupeur.

Deux hommes venaient de surgir d'une rue transversale. Sous la brusquerie de l'attaque, Achille Bastien tomba lourdement au sol, où son crâne donna contre la pierre d'angle du trottoir. Les deux hommes étaient déjà sur lui, le maintenant et lui martelant la tête.

Muriel Smith fut sur le point d'arrêter la voiture. Elle réfléchit à temps que ce geste chevaleresque la ferait reconnaître. D'ailleurs, l'auto venait de prendre une nouvelle rue, laissant la scène de la bataille dans la nuit.

Un instant, Muriel Smith demeura silencieuse. A la fin, elle parla, d'une voix aux intonations sèches, la voix d'une femme qui commande :

— Qui a donné l'ordre d'attaquer cet homme ? Vous ?

L'homme au volant secoua la tête.

— Non ? Les autres alors ? Vous avez donc parlé ?

A nouveau, l'homme secoua la tête et regarda Muriel Smith. Elle fut convaincue qu'il lui disait la vérité.

— Étrange ! murmura-t-elle, car enfin, qui a pu...

Elle chercha une seconde et haussa les épaules. Il lui semblait avoir trouvé.

— Ah ! C-22 sans doute. Excellent C-22 !

Elle ferma les yeux et, quand elle les rouvrit, il y avait en eux une dureté mauvaise.

— Seulement, continua-t-elle en laissant son regard errer par la vitre, je n'aime pas qu'on m'espionne. A nous deux, maintenant.

Elle serra son gant dans sa paume comme si ce geste lui eût permis d'affirmer son énergie et, le jetant en boule sur la banquette, referma les yeux.

Un arrêt brusque la tira de son immobilité.

Sans un mot, elle descendit, et, droite sur le trottoir, attendit que la voiture fût repartie. Alors seulement se remit-elle en marche.

Pendant ce temps, Doria, qui avait observé le manège de sa maîtresse, avait profité du départ du policier pour se glisser à son tour hors de l'hôtel. Munie d'un papier sur lequel étaient inscrites les rues par lesquelles elle devait passer, elle se dirigea aussi rapidement qu'elle put vers le point de la ville où on lui fixait rendez-vous.

Dressée à suivre des itinéraires compliqués à plaisir, elle n'eut aucun mal à observer celui qu'on lui avait tracé. Après trois quarts d'heure de marche environ, et après avoir traversé la Sprée, elle arriva enfin dans cette partie du quartier de Moabit où les bars et les débits de

bière étaient les seuls lieux encore ouverts. Cinq minutes encore l'amenèrent à Emdenerstrasse, où le numéro 13 était remplacé par une impasse de quelques mètres de profondeur à peine, vaguement éclairée par un réverbère situé trois maisons plus haut.

Elle s'y engagea et, à la moitié de cet étrange boyau, s'arrêta. Une boutique était devant elle, fermée par des contrevents noirs, sur un des côtés desquels une grille laissait apercevoir l'intérieur d'une vitrine où brûlait encore une lampe à pétrole au gros globe blanc. Un regard dans cette vitrine où s'entassaient les objets les plus hétéroclites renseignait immédiatement sur le genre d'activité du propriétaire, dont le nom — Eberstein — s'étalait sur le contrevent. C'était simplement une de ces boutiques de prêteur sur gages, comme il en foisonne à Berlin dans les quartiers interlopes.

Elle écouta une seconde et, devant le silence, se décida à frapper. Enfin, au troisième heurt, quelque chose bougea, tandis qu'une barre de fer grinçait.

La porte s'ouvrit, révélant un intérieur privé de lumière, mais cela ne l'arrêta pas.

Descendant deux marches, elle entra et, après quelques pas, demeura immobile.

Pendant ce temps, l'on avait refermé la porte, et le choc de la barre de fer fut presque aussitôt suivi d'un déclic qui déclencha l'allumage électrique.

Un homme était là, contrefait, d'un âge indéfinissable, et portant la longue touloupe que l'on voit aux Israélites du centre de la Russie. A ses côtés, un chien jaune à la longue queue en panache, mais aux flancs rentrés, s'était glissé. Silencieux comme son maître, et semblant attendre. Sans doute devina-t-il qu'aucune mauvaise intention n'animait la visiteuse, car, rampant jusqu'à elle, il se coucha à ses pieds.

Comme s'il n'eût plus rien eu à faire, l'homme se diri-

gea vers une porte derrière un des comptoirs et disparut.

Doria demeura seule, et le chien s'étant relevé, elle lui caressa la tête ; mais son esprit était ailleurs. Un bruit de pas venait de retentir au-dessus d'elle, suivi d'un autre son caractéristique : quelqu'un descendait un escalier.

Immobile, ses sens aux aguets, elle attendit. Autour d'elle, il y avait un assemblage de ballots de toutes les tailles et de toutes les nuances, tandis que, empilés les uns sur les autres, des tapis emplissaient le fond. Instantanément, son souvenir se reporta à d'autres marchands de tapis qui avaient promené à Paris leurs intrigues sous couvert d'honnête commerce, et elle songea que ce stock devait sans doute servir au même usage.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir plus avant. Après un arrêt brusque, une porte venait de s'ouvrir, livrant passage à un homme qui demeura immobile à la contempler.

Un moment, les deux antagonistes s'observèrent, et ce fut Doria qui fit cesser la tension.

— Votre message m'est parvenu dans le courant de l'après-midi, prononça-t-elle lentement. Je suis venue. Qu'avez-vous à dire ?

Aucun trait du visage de l'homme n'avait bougé. Placé à contre-jour, il observait toujours la femme.

Il pouvait avoir dans les cinquante ans et portait un costume vaguement artiste. Il avait le visage agité d'un tic qui lui faisait alternativement fermer un œil et crisper la bouche ; sans doute le souvenir d'une blessure ou d'un choc de la dernière guerre. Tout dans sa personne d'ailleurs dénotait l'ancien officier. Il était chauve, portait une cravate noire enroulée autour du faux col, mais ses mains soignées aux ongles brillants démentaient ce que sa mise avait de négligé.

Doria s'était tue et regardait l'homme.

— Ce que j'ai à dire, prononça-t-il en un anglais teinté d'un assez fort accent hollandais ; mais absolument rien.

Si ce n'est que j'ai ici de très beaux tapis que plus d'un serait heureux d'avoir et que je vendrai un jour... au plus offrant.

Il alla à la pile et, en soulevant un, palpa l'étoffe comme aurait pu le faire le premier Arbi rencontré au hasard d'un café.

— Regardez celui-là, continua-t-il, n'est-il pas splendide ? Il vient de l'Irak, un pays merveilleux où l'on trouve de tout. Voyez ce fini, cette solidité. Que ne donnerait-on pour posséder une telle pièce ? Surtout accompagnée d'un avis : le moyen de la soustraire à tout danger ! Car, évidemment, il y a des précautions à prendre.

Il frotta ses mains l'une contre l'autre et se mit à rire.

Doria n'avait pas bronché. Bien qu'elle ne comprît pas exactement la raison de son langage sibyllin, une chose l'avait frappée : le mot « Irak ». Il ne pouvait y avoir de doute sur la signification des offres.

Tirée de sa torpeur par cette odeur d'intrigue qui éveillait en elle le vieux levain de jadis, elle s'était approchée du tapis et palpait l'étoffe que lui tendait l'inconnu.

— C'est sans doute cher ? interrogea-t-elle.

L'inconnu ricana :

— Pour certains, oui ! Mais la dépense compte-t-elle quand on a derrière soi...

Il traîna sur le dernier mot et enfin acheva :

— L'Intelligence.

Là non plus, il n'y avait aucun doute à avoir.

Elle hésita, ne sachant que répondre, mais l'inconnu la tira d'embarras :

— Surtout, continua-t-il, si cette... Intelligence sait parler la première.

— Combien ? demanda-t-elle enfin, pour reprendre le contrôle de la discussion.

L'homme haussa les épaules d'un air de pitié :

— Je vends ! Ce devrait donc être à moi, en effet, à

fixer mon prix. Mais il y a plusieurs compétiteurs ; donc surenchères. Qu'on me fasse une offre.

— Peut-être n'ai-je pas les pouvoirs nécessaires, répondit Doria. Il faudrait avant tout être fixé sur ce que l'on donne... par-dessus le marché.

La réponse arriva brutale :

— Assez pour intéresser ceux qui vous envoient. Je vous ai dit que ce tapis venait de l'Irak. Que l'on surveille l'atelier si l'on tient à ce qu'il en vienne d'autres.

— C'est-à-dire ?

— Que l'on prenne garde à un petit événement qui pourrait fort bien détruire le dessus... et le dessous.

— C'est ce que vous désirez faire dire à ceux que vous baptisez : « ceux qui m'envoient » ?

— Textuellement. En y ajoutant ceci : qu'ils se hâtent. D'autres pourraient les devancer.

Il se leva du comptoir où il s'était à moitié assis et fit un pas vers la femme. Arrivé à sa hauteur, il lui mit la main sur l'épaule.

— Avez-vous jamais jeté un coup d'œil sur une carte de l'Irak ?

Doria secoua la tête.

— Non ! Eh bien, dites à vos amis d'ouvrir leur atlas. C'est à côté de la Perse. Et, en Perse, il y a un souverain qui laisse faire des petits trous dans le sol à ceux qui le lui demandent. Cela aussi n'oubliez pas de le redire. Ça pourra les intéresser... tout en les laissant suffisamment dans le doute... ce que je désire. Bonne nuit.

Passant devant Doria, il alla à la porte. Il allait l'ouvrir, quand une arrière-pensée le fit se retourner :

— Seulement, ajouta-t-il, un conseil. Si vos amis veulent jamais vous envoyer là-bas, méfiez-vous ? Leur condamnation la plus bénigne consiste à vous désarticuler une phalange à l'aide d'un rasoir et à la faire sauter. Vous jugez ce qu'est le reste. Encore bonne nuit.

Il attira la porte, qui tourna silencieusement sur ses gonds, et allait jeter un coup d'œil au dehors quand il fit un bond .. arrière.

Deux hommes tapis de chaque côté venaient de s'élancer.

Le premier n'aperçut pas les deux marches et s'écroula, faisant trébucher son camarade. Cela donna à l'homme le temps de réagir. Saisissant la femme à bras-le-corps, il la projeta sur les inconnus et, mettant à profit cette minute, s'élança vers la muraille. Instantanément l'obscurité régna. Il y eut un bruit de porte qui se referme, suivi de pas dans l'escalier, puis au-dessus des têtes.

Un des nouveaux arrivants, repoussant brutalement la femme, se redressa et, tirant sa lampe électrique, donna de la lumière. L'homme avait disparu. Il n'y avait plus dans l'étroit couloir que son camarade, qui ramassait son revolver et la femme, effondrée contre un des comptoirs, qui regardait ses ennemis inconnus d'un œil où se lisait une véritable épouvante.

Ordonnant à son camarade de s'occuper d'elle, le premier alla à la porte du fond et voulut l'ouvrir. Il allait tenter de l'enfoncer quand il s'aperçut d'une chose : la porte était en acier et encastrée à même la muraille.

Il n'insista pas, mais, promenant son regard autour de la pièce, l'arrêta sur la porte par où avait disparu l'homme qui avait ouvert à Doria.

Elle n'opposa aucune résistance et, quelques secondes plus tard, il reparaissait, traînant avec lui le petit juif contrefait à la longue touloupe crasseuse.

Celui-ci, qui tremblait de tous ses membres, se contenta de feindre l'imbécillité : il n'avait vu entrer personne ; il ne savait pas qui était la femme ; il ignorait tout de l'homme dont on lui faisait la description.

Énervé par ce parti pris de mensonge, un des deux hommes jeta à son compagnon une phrase en allemand

dont Doria ne saisit pas très bien le sens, car c'était plutôt de l'argot. Mais le petit juif contrefait respira plus à l'aise. Un des hommes avait proposé de l'arrêter, ce à quoi s'était opposé son compagnon.

Projeté sans aucune douceur dans le fond de la boutique, il alla s'aplatir contre un des ballots, d'où il ne bougea pas, préférant se faire oublier.

Sans plus s'occuper de lui que s'il n'existait pas, l'homme qui avait parlé le premier alla vers Doria. Il avait maintenant perdu la sauvagerie de son expression et souriait comme un homme du monde aurait pu le faire dans un salon.

Aidant la jeune femme à se relever, il s'excusa dans un anglais où l'on reconnaissait la trace de l'accent germanique.

— Je crois, dit-il, que notre arrivée providentielle vous a peut-être épargné des menaces ou même pis. L'on nous avait signalé le repaire comme dangereux; je me félicite d'être venu le jour même.

Doria, qui arrangeait sa robe, ne répondit pas et ne releva même pas les yeux. L'autre continua de son ton peut-être un peu trop poli :

— Je m'excuse des brutalités dont vous avez pu être victime, mais, hélas! elles étaient inévitables Quelle imprudence, aussi, de vous mettre à la merci d'un individu dont vous ne savez rien. Était-ce besoin d'argent ou désir de connaître les bas-fonds berlinois ?

Cette fois, Doria regarda son interlocuteur et chercha à deviner ce qu'il y avait derrière ces paroles. Mais elle ne vit rien et fut dupe de son sourire.

Elle ne répondit pas et, se contentant de frissonner, passa sa main devant son visage comme si le seul souvenir lui eût été pénible.

Trop gentilhomme pour insister, le nouveau venu se détourna et alla à la porte.

L'ouvrant avec précaution, il scruta la ruelle, puis, tirant un sifflet, lança un coup strident.

Presque aussitôt un klaxon se fit entendre, et, peu après, une limousine s'arrêtait à l'entrée du cul-de-sac.

— Je crois qu'il sera plus sage de venir avec nous, déclara-t-il en revenant vers Doria. A cette heure, vous ne trouverez jamais une voiture, et je ne pense pas que vous teniez à traverser seule ces quartiers mal famés ?

Il y avait plus qu'une invitation dans cette offre. C'était une décision, et Doria comprit qu'elle ne gagnerait rien de discuter. D'ailleurs, elle croyait toujours que les nouveaux venus, — des gens de la police évidemment, — n'avaient aucun soupçon. Ce fut donc sans hésitation qu'elle quitta la boutique et prit place dans la voiture.

Le chauffeur allait démarrer quand celui des deux hommes qui était resté silencieux se souvint du petit juif.

— On le laisse celui-là ? interrogea-t-il en anglais.

Son compagnon l'arrêta.

— Inutile. Il y a mieux à faire. Ne serait-ce qu'à reconduire Madame, qui doit en avoir assez des émotions fortes.

N'eût été l'obscurité, Doria eût aperçu l'expression ironique qui accompagna ces paroles. Mais elle ne vit rien.

L'auto partit, et bientôt eut quitté le triste quartier de Moabit. Un instant, Doria s'était étonnée que son sauveur ne lui eût pas demandé son adresse. Mais elle songea qu'il attendait sans doute d'être parvenu dans les quartiers plus civilisés.

Dix minutes environ s'écoulèrent sans que personne prît la parole.

La voiture roulait vite. A une vitesse même excessive.

Tout à coup, Doria, qui avait fermé les yeux, les rouvrit. Quelque chose venait de la tirer de la torpeur où elle s'était laissée aller : la cessation des cahots. L'on avait

maintenant la sensation de glisser sur une surface unie.

Tout de suite, Doria eut un petit choc : au lieu des hautes demeures qu'elle s'était attendu à trouver, il n'y avait qu'une ligne d'arbres bordant la route. Elle chercha à voir au delà, mais l'obscurité l'en empêcha. Elle tenta de se rassurer en se disant que la voiture traversait peut-être un parc, mais un tournant de route, éclairé par les phares, ne lui permit plus de douter : au delà des arbres, il y avait des champs. L'on n'était plus en ville, mais en pleine campagne.

Prise d'une panique subite, elle se tourna vers l'homme assis à son côté et, d'une voix qu'elle s'efforça de raffermir, demanda :

— Que signifie cela ? Où sommes-nous ?

Elle avait machinalement posé la main sur la portière, mais elle sentit une poigne d'acier lui saisir le bras.

— Chut ! répondit son interlocuteur. J'ai pensé que vous seriez heureuse d'un petit détour. D'ailleurs, vous allez bientôt être fixée, nous sommes arrivés.

Sans ralentir, la voiture, en effet, venait de quitter la grand'route et de s'engager dans une longue allée bordée d'arbres. Une maison assez vaste, où quelques fenêtres étaient encore éclairées, s'apercevait dans le fond. La voiture amorça un virage et s'arrêta.

Passant devant elle, l'inconnu ouvrit la portière et sauta au sol. Il lui tendit la main et, la tenant fermement, l'aida à descendre. Elle regarda autour d'elle et comprit que toute idée de fuite était enfantine. Le mieux était de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Comme s'il eût deviné la décision qu'elle venait de prendre, l'homme avait abandonné sa main, et l'invitant du geste à le suivre, s'était dirigé vers la porte.

Il sonna et, après quelques secondes, tourna le bouton et entra.

Un homme était debout, sanglé dans un uniforme que

Doria ne reconnut pas. Il salua militairement en faisant claquer les talons, et, sur une interrogation de l'inconnu, répondit par un monosyllabe.

Approuvant de la tête, celui-ci, toujours souriant, indiqua l'escalier à Doria et se mit à gravir les marches.

La crainte qui, jusqu'à cette minute, n'avait fait que l'effleurer, la saisit brusquement à la gorge. Elle sentit ses genoux faiblir et dut s'appuyer à la rampe. Où la menait-on ? Quelle était cette maison ? Et surtout quel danger planait sur elle ?

Elle aurait voulu s'arrêter pour calmer le tumulte de son esprit, mais, sifflotant un petit air, l'homme montait toujours, sans paraître remarquer quoi que ce soit.

Parvenu au premier palier, il chuchota quelque chose à l'oreille d'un serviteur également en uniforme.

L'homme s'inclina et disparut, laissant Doria seule avec son conducteur.

N'y tenant plus, elle allait l'interroger, quand la suite des événements l'en empêcha.

Une porte venait de s'ouvrir sur le seuil de laquelle se tenait le serviteur. Il inclina simplement la tête et ressortit.

Obéissant à ce geste, l'inconnu prit la main de Doria et, la faisant passer, referma la porte et s'immobilisa.

Un homme chauve était assis à un bureau, et cette fois ce fut l'inconnu qui salua militairement et se mit au garde-à-vous.

Un moment l'homme chauve continua à écrire, sans paraître se soucier de la présence des nouveaux arrivants, et ces minutes de silence firent plus pour achever de démoraliser Doria que tout ce qui s'était passé jusque-là.

Elle sentait augmenter la faiblesse de ses jambes, et il lui semblait que les battements de son cœur devaient s'entendre.

A la fin, l'homme chauve s'arrêta, et, insérant un mo-

nocle dans son orbite, attira un dossier et le compulsa.

Il le feuilleta quelques secondes, puis, levant la tête, fixa Doria de son regard perçant.

Son examen fut si long qu'il sembla interminable. Enfin, l'abandonnant du regard, il le reporta au dossier et se décida à parler.

— Vous êtes à Berlin depuis quand ?

Doria raffermit sa voix et sentit que sa bouche était sèche. Quoi qu'elle fît, elle ne parvint pas à supprimer son tremblement.

— Deux jours, monsieur. Je suis arrivée de Paris mardi soir par le rapide de 8 h. 38.

L'homme chauve consulta une fiche et approuva.

— Exact. Vous vous appelez comment déjà ?

— Doria Lambton, monsieur.

— Comment dites-vous ?

Elle répéta :

— Doria Lambton, monsieur, je suis Australienne.

Il se leva, et traversant la pièce, alla à elle. La regardant fixement, il lui saisit les poignets et les serra avec une telle force qu'elle ne put s'empêcher de crier. L'homme qui était à ses côtés n'avait pas bronché.

Tordue sous la poigne d'acier, elle releva la tête.

Elle vit que l'homme chauve était écarlate. Une flamme mauvaise illuminait ses yeux et sa bouche était crispée.

A nouveau, il lui tordit les poignets.

— Vous mentez, dit-il enfin. Doria Lambton n'est pas votre nom. C'est un nom d'emprunt. Votre vrai nom, c'est Mary Gordon. Ne niez pas.

Elle ne répondit rien et le regarda avec une terreur croissante.

Il continua.

— Si vous avez changé de nom, c'est parce que vous y avez été invitée par le gouvernement anglais, et, si le gouvernement anglais a eu l'amabilité de s'occuper de

vous, c'est parce qu'il voulait vous donner des besognes que l'on ne refuse pas quand on s'appelle Mary Gordon et que l'on est condamnée à dix ans de travaux forcés.

» Est-ce encore exact ?

Cette fois, Doria, vaincue par la peur que lui inspirait cet homme qui connaissait son passé, ne put s'empêcher d'incliner la tête. L'homme desserra son étreinte.

— Merci pour votre franchise. Vous voyez qu'il est inutile de me cacher quoi que ce soit. Seulement, il y a certains points de détails que je désire élucider, et c'est pourquoi je vous ai fait venir. Une conversation entre nous deux ne peut qu'être utile.

Il retourna à son bureau et s'assit.

— Tenez, dit-il en indiquant un siège, vous serez très bien là, pour bavarder.

En titubant, Doria, qui était livide, traversa la pièce comme une automate. Elle se laissa tomber sur la chaise et respira péniblement.

L'homme chauve, qui ne la perdait pas du regard, attendit quelques secondes pour continuer.

— Allons, dit-il, je suis certain que nous pourrons nous entendre, seulement faites attention. Pas de mensonge. A la première fausseté, je vous fais arrêter. Et je ne sais pas si vous vous en doutez, mais le régime des prisons allemandes n'est pas précisément celui auquel on vous a habituée en Angleterre. Tenez-vous-le pour dit.

Doria, qui avait retrouvé un peu de son sang-froid, crut pouvoir marquer un point.

— A quoi bon vos menaces ? Je n'ai rien à dire, rien à cacher. Je n'ai pas fait de mal. Que puis-je craindre ?

L'homme chauve joua avec un papier qu'il avait tiré du dossier.

— Rien, en effet, acquiesça-t-il. Ah! au fait, vous avez connu un certain Martin Rusdale ?

Le cœur de Doria s'arrêta de battre. C'était son an-

cien amant, l'homme qu'elle avait trahi. Elle garda le silence, mais ses yeux agrandis par la peur parlèrent pour elle.

—Parce que, si vous le connaissez, cela vous intéressera peut-être de savoir qu'il vient d'être mis en liberté, sa peine ayant été réduite pour bonne conduite, et qu'il a annoncé son intention de régler certaine petite affaire privée. Il est en Angleterre en ce moment, mais une indication peut facilement lui être transmise...

La main de Doria s'abattit sur celle de l'homme chauve pour lui imposer silence. En même temps, elle cria de terreur :

— Que voulez-vous savoir de moi ?

— Ceci, dit l'homme chauve en s'accoudant.

Doria Lambton était arrivée au degré où son adversaire avait souhaité l'amener. Un adversaire qui n'était autre que le grand maître du contre-espionnage allemand

— Ceci, répéta-t-il.

Et lentement, il se mit à parler, tandis que, maintenue sous son regard, Doria écoutait et sentait le sang battre dans ses oreilles.

III

Le grand maître du contre-espionnage allemand s'arrêta. Il y avait près d'une demi-heure que Doria avait pénétré dans cette pièce.

— Je crois que nous nous sommes tout dit, remarqua-t-il d'une voix calme qui contrastait avec les éclats du début.

Devant lui, immobile sur sa chaise, Doria inclina la tête sans répondre. Tout se brouillait dans sa cervelle ; elle avait la fièvre et une courbature générale qui rendait douloureux le moindre effort. Elle se sentait impuissante entre les mains de cet homme.

— Résumons-nous donc, reprit l'homme. Vous travaillez pour l'Angleterre et vous êtes à Berlin pour traiter une affaire d'une importance, paraît-il, vitale. Cette nuit même, vous avez vu celui que nous avons tout lieu de croire le chef, ou quelque chose d'approchant, du fameux syndicat Z. Ses phrases sibyllines soulèvent un coin du voile. Il est certain qu'il s'agit de pétrole et que l'affaire se situe en Irak.

» Que l'Angleterre ait à cœur de maintenir sa suprématie, c'est chose naturelle, mais vous nous permettrez de

penser à nous d'abord. Maintenant, une simple question : tenez-vous essentiellement à servir un pays qui vous a mise en prison et qui agit sur vous par la peur ?

Sans relever les yeux, Doria secoua la tête. La figure de son interlocuteur s'éclaira.

— Non ? Je m'en doutais. La meilleure cause est celle qui vous donne la sécurité. Nous allons donc facilement nous entendre. Vous savez que l'Intelligence anglaise, malgré tous ses efforts, n'a jamais pu percer le mystère du syndicat Z. Je vous avouerai que nous sommes au même point. Or, il faut que cette ignorance cesse. Nous voulons savoir « qui » nous avons devant nous. Pour cela, un seul moyen : poursuivre la négociation et la mener à bonne fin. J'ignore ce que le syndicat a à offrir, mais il a quelque chose, et je ne veux pas que l'acquéreur soit votre pays. C'est à quoi vous allez nous aider.

Il s'arrêta pour juger de l'effet de ses paroles et dut être satisfait, car, après un petit grognement, il poursuivit.

— Vous allez partir dans une de nos voitures, et l'on vous déposera dans un des quartiers de la périphérie. Là, vous serez censée avoir été attaquée en revenant à pied de votre rendez-vous. Vous voyez que nous pensons à tout. Ceci fait, vous attendrez les événements. C'est bien à vous que sont adressés les messages ?

— Tous.

— Parfait. Dès que vous en recevrez un, vous nous le communiquerez. Le groom de l'hôtel est à notre solde, vous n'aurez qu'à le lui remettre. Vous voyez que je ne vous cache rien. Nous réglerons alors votre conduite, et vous n'aurez qu'à suivre nos instructions.

Il réfléchit une seconde et laissa tomber négligemment :

— Il ne nous restera plus qu'à régler le sort de la jeune Australienne à qui vous servez de femme de chambre. Grâce à vos indications, fini son petit jeu ! C'est elle maintenant qui va nous servir sans le savoir.

Il cligna de l'œil, et souriant avec un rictus mauvais qui lui retroussa la lèvre supérieure, se leva.

— Chère petite madame, vous êtes libre. Inutile de vous dire que je compte sur votre obéissance absolue. Sans quoi...

Il sifflota un instant et acheva :

— Sans quoi, j'aurais le regret de révéler votre identité et votre gîte à quelqu'un qui sort de prison et qui sera heureux de vous retrouver.

Il fit un pas vers Doria et la regarda dans le blanc des yeux :

— Compris ?

La voix claqua comme un coup de fouet, mais déjà l'expression mauvaise avait disparu. Il n'y avait plus qu'un homme au sourire affab e qui s'inclinait.

Avançant la main, le grand chef appuya sur un timbre. Presque au même instant, la porte s'ouvrit, livrant passage à l'homme qui l'avait amenée.

Quelques phrases furent échangées, après quoi l'homme chauve la reconduisit jusqu'à la porte.

— Bonne nuit, déclara-t-il. Vous verrez que vous n'aurez pas à regretter votre petite promenade.

Les yeux brouillés, Doria suivit son guide. Elle descendit l'escalier sans savoir ce qu'elle faisait et se retrouva sur les coussins de l'automobile. Le grand air qui lui parvint par la vitre demeurée baissée lui fit l'effet d'une douche salutaire.

Un moment, elle demeura écrasée devant la réalisation de la chose.

Elle avait trahi. Elle avait livré les secrets qu'on lui avait confiés. Elle avait vendu Muriel Smith.

L'acte par lui-même ne lui inspirait aucune horreur. Ayant déjà trahi une fois, pour s'assurer un meilleur traitement, elle n'éprouvait aucun remords. Une menace avait été agitée devant elle qui lui avait fait perdre la

tête ; elle avait d'abord songé à sa peau. Mais maintenant, loin de la présence de l'homme qui avait su jouer avec sa terreur, elle se demandait si son acte n'allait pas occasionner sa perte, quand même. Que Muriel Smith apprît la vérité, et c'est d'elle que viendrait la vengeance. Elle la connaissait assez pour n'avoir aucun doute sur ce point.

Elle frissonna, et l'homme au volant qui l'observait du coin de l'œil mit cela sur le compte du froid de la nuit. Ralentissant un peu, il manœuvra la vitre, et Doria allait le prier de laisser ouvert quand un détail la frappa : cette vitre était bleu foncé. Il ne fallait évidemment pas qu'on la vît dans cette voiture et en pareille compagnie !

Elle se tut donc et, revenant à la pensée qui la hantait, sentit à nouveau la terreur s'insinuer en elle. Pourquoi avait-elle cédé aux menaces de l'homme chauve ? Savait-elle seulement si lui-même, pour une raison ou une autre, ne la dénoncerait pas à Muriel ? Qu'elle ne le satisfît pas entièrement, et c'était certainement ce qu'il ferait. Non, de quelque côté qu'elle se tournât, elle n'apercevait que sa perte. Et pis que tout, elle savait qu'il lui fallait rester pour accomplir sa destinée.

Portant à sa bouche le petit mouchoir qu'elle pétrissait nerveusement, elle étouffa un sanglot et se mit à pleurer.

Instinctivement, elle s'était rapprochée de l'homme qui était au volant, et, dans un besoin inné de protection, s'était presque blottie contre lui, espérant contre tout espoir. Mais ce fut comme si l'homme n'avait même pas remarqué sa présence. Immobile et glacial, il continua à siffloter le petit air qu'il avait commencé.

Alors, sa détresse fut complète. Elle se sentait seule et perdue.

... Vingt minutes plus tard, la voiture s'arrêtait dans le quartier qu'avait indiqué l'homme chauve, et le compagnon de Doria dut lui toucher le bras pour la rappeler à la réalité. Elle sursauta comme quelqu'un qui se réveille

et, apercevant la portière ouverte, comprit et descendit.

Un moment, elle demeura immobile sur le trottoir, regardant s'éloigner la voiture ; mais, sous l'action de l'air froid, elle reprit un peu ses esprits et, s'étant mise en route, parvint à découvrir un taxi.

Une demi-heure plus tard, elle était de retour dans sa chambre à l'hôtel, où son premier soin fut de regarder sa pendule. Il était 3 h. 30. Elle réfléchit qu'il lui serait facile d'expliquer son emploi du temps et, rassurée sur ce point, demanda Muriel Smith.

— Aucune alerte, déclara-t-elle de la voix impersonnelle qu'elle prenait toujours en rendant compte d'une mission. Tout a été selon le plan établi.

— Celui que vous savez était là ?

— Il m'a chargée d'un message. Je viens de le transcrire, et demain matin je vous le ferai parvenir.

— Aucune difficulté pour le retour ?

— Aucune. Si ce n'est l'impossibilité de trouver une voiture, ce qui explique mon retard.

— Le mal n'est pas grand. En somme, tout a bien été, et vous êtes satisfaite ?

Malgré elle, Doria dut faire un petit effort, mais ce fut d'une voix assurée qu'elle répondit :

— Je crois que oui.

— Dans ce cas, bonne nuit. Vous devez être fatiguée, et l'on ne sait pas ce que nous réserve demain.

Muriel Smith raccrocha et demeura immobile.

Elle tenait un petit papier, un petit papier qu'une demi-heure plus tôt une main invisible avait glissé sous sa porte et qui contenait ces simples mots :

« L'autre Service est sur la piste. Il y a eu une descente chez Eberstein et on a arrêté Doria. Elle vient d'être emmenée au quartier général de l'Organisation. »

Muriel relut le petit papier et, le froissant dans ses mains, l'enflamma à son briquet.

Un sourire ambigu erra sur sa bouche. Tout en surveillant la combustion du message, elle se mit à siffloter.

Enfin, tout fut réduit en cendres, et reprenant son téléphone, elle demanda une communication.

— Allô, expliqua-t-elle, quand elle l'eut obtenue. Avisez tout de suite C-22 qu'un incident vient de se produire. Ceux que nous craignions sont sur la piste, et il faut d'autant plus se hâter qu'il y a tout lieu de craindre une fuite. Doria a été emmenée par eux et a pu trahir.

Elle n'attendit pas la réponse pour raccrocher. Mais, chose curieuse, et qui aurait peut-être donné à réfléchir à celui qui aurait pu l'apercevoir à cette minute, il n'y avait aucune crainte sur son visage. Pas même de la contrariété. Au contraire, elle souriait comme si l'événement inattendu avait précisément fait partie de son plan.

***

Pendant ce temps, l'homme chauve, qui venait d'extorquer la confession de Doria et pouvait se vanter de la tenir en main, n'était pas resté inactif.

Elle n'avait pas plutôt quitté son bureau qu'il appuyait à nouveau sur son timbre.

— Kreutzer, tout de suite ! ordonna-t-il.

Quelques instants plus tard, la porte se rouvrait, livrant passage à celui que son chef avait appelé Kreutzer. C'était un homme d'une quarantaine d'années, mal à l'aise dans ses vêtements civils et suant le policier inférieur à vingt pas.

Son chef le regarda de son œil froid.

— Bravo, Kreutzer ! déclara-t-il enfin.

Comprenant au ton employé que l'éloge était ironique, le nouveau venu ne broncha pas. D'ailleurs, l'homme chauve continuait :

— Toutes mes félicitations pour vos renseignements.

Ainsi, selon vous, la dame en noir que vous aviez consigne de filer est rentrée à son hôtel à 11 h. 42 ?

— Exact ! Herr Doktor.

— Pouvez-vous alors me dire comment il se fait qu'à 11 h. 40 la même femme se trouvait, 23 Emdenerstrasse, où deux de vos camarades l'appréhendaient ?

Le dénommé Kreutzer ouvrit des yeux ronds.

Il ouvrit aussi la bouche d'ailleurs, ce qui lui donna assez l'air d'une carpe.

— Vous avez entendu ? répéta l'homme chauve.

L'homme se décida.

— Impossible, Herr Doktor.

— A part que la femme sort de mon bureau.

Le front du dénommé Kreutzer devint cramoisi.

L'homme chauve plissa les paupières.

— Vous ne voyez pas l'explication ? Eh bien ! je vais vous la donner, moi. C'est qu'il y avait deux femmes en noir. Et que vous vous êtes amusé à suivre celle dont l'unique but était de vous donner le change. Heureusement que j'avais eu l'idée de faire garder toutes les issues. Je reconnais d'ailleurs que vous n'êtes pas absolument coupable : j'ignorais, moi aussi, la présence de cette seconde envoyée spéciale.

» Autre chose : vous avez réussi à découvrir l'identité de l'homme qui avait pris la femme en filature, induit certainement dans la même erreur que nous ? »

L'agent Kreutzer respira plus librement et inclina la tête :

— Ah ! Parfait ! Et qui est-ce ?

L'agent Kreutzer jouit par avance de l'annonce qu'il allait faire :

— Un agent de police du gouvernement français, Herr Doktor. Un des meilleurs limiers de la Sûreté générale : l'inspecteur Achille Bastien.

Si l'agent Kreutzer avait cru étonner son chef, il dut

reconnaître qu'il ne s'était pas trompé. L'homme chauve qui étendait le bras arrêta brusquement son geste.

— Vous dites ?

Il y avait de l'ahurissement dans sa voix. Son subordonné répéta :

— Achille Bastien. Il n'avait aucun papier sur lui, mais sa tête me disait quelque chose. Je me rappelais l'avoir vue il n'y a pas longtemps, dans un magazine policier. J'ai retrouvé le journal et, en première page, qu'est-ce que j'ai aperçu : mon homme, Achille Bastien.

L'homme chauve n'arriva pas encore à se faire à cette idée.

— Achille Bastien ! répéta-t-il avec incrédulité.

Brusquement il se figea.

— Mais, si Achille Bastien, agent du gouvernement français, est à Berlin sur la piste de cette femme, c'est alors que la France, elle aussi, est sur les rangs ? On se doute de quelque chose à Paris, et on tâche de devancer Londres tout en nous laissant dans l'obscurité. C'est donc que la chose est grave et qu'il y a urgence ! Kreutzer, je crois bien, après tout, que vous n'avez pas fait un pas de clerc. Notre homme est ici ?

— Oui, Herr Doktor. Comme il lui a été impossible d'apercevoir la figure des assaillants, nous l'avons relevé dès qu'il a été hors de combat. Il n'a repris ses sens que longtemps après son arrivée.

— Il sait où il est ?

— Non, Herr Doktor. Nous l'avons installé dans la loge de Louisa et nous lui avons raconté qu'il avait été relevé par des commerçants berlinois qui regagnaient leur villa en banlieue.

— Parfait ! A aucun prix qu'il n'ait de soupçons sur son agression et sur l'endroit où il se trouve !

— Nous avons mis ça sur le compte d'apaches berlinois, et il n'a rien pu voir du chemin.

— Est-il en état de repartir tout de suite, sans trouver cela bizarre ?

— A peu près.

— Alors, pas d'hésitation. Sitôt la B. X. revenue, vous pousserez la générosité dont vous avez fait preuve jusqu'à ramener votre protégé chez lui. Les Français sont tellement bêtes que celui-ci trouvera cela tout naturel. Nous nous débarrassons ainsi de lui et nous sommes fixés sur son domicile. Qui est avec lui en ce moment ?

— Louisa et son mari.

— Aucun danger alors. Notre bonhomme est dans nos pattes. On va voir comment il s'en tirera. L'essentiel est que la B. X. ne tarde pas.

L'homme chauve jeta un coup d'œil à la pendule et constata qu'il n'était que trois heures.

— Nous avons tout le temps devant nous, mais autant en finir vite.

Sans plus s'occuper de son subordonné, il se remit à son travail, et, pendant près de dix minutes, transcrivit des notes. Enfin, le roulement d'une voiture le tira de son mutisme.

— La B. X., annonça-t-il. Conduisez-la vous-même. Notre homme pourrait s'étonner d'un nouveau chauffeur. Et n'oubliez pas de faire honneur aux lois de la vieille hospitalité germanique.

Il rit bruyamment, tandis que l'agent Kreutzer se levait et disparaissait.

Cinq minutes plus tard, Achille Bastien, qui s'émerveillait de tant d'amabilité, absorbait un dernier verre de bière chaude à la canelle, et, tout en s'excusant du dérangement, prenait place dans la voiture.

Il roulait bientôt sur la grand'route et, la tête lourde des coups reçus, s'installait dans un coin.

Un fait insignifiant l'étonna au bout de quelques minutes, mais, encore sous le coup de sa commotion, il n'y prêta guère attention.

Comme il se sentait le sang aux tempes, il voulut baisser la vitre et s'aperçut que le système ne fonctionnait pas.

— Cassée ! jeta laconiquement son sauveur.

Il n'insista pas, mais remarqua ce qu'il n'avait pas vu auparavant. Les verres étaient teintés et presque opaques.

Fermant les yeux, il se laissa aller, et devait avoir sombré dans le sommeil, quand un virage un peu brusque le tira de sa torpeur.

Instinctivement, il chercha à se retenir, et, dans ce geste, plongea la main entre le coussin et la paroi. Ses doigts frôlèrent quelque chose de mou sur lequel ils se refermèrent. Sans trop penser à rien, il le retira, et sans que son compagnon vit sa manœuvre, le porta à ses yeux.

Instinctivement, les vapeurs qui obscurcissaient son cerveau furent balayées.

Ce qu'il tenait à la main, il venait de le reconnaître pour en avoir, une fois déjà à Paris, découvert un semblable : c'était un mouchoir aux bords bleus et au monogramme bien reconnaissable : un mouchoir ne pouvant appartenir qu'à Doria Lambton, la femme en noir.

Ce fut comme si un phare venait de trouer la nuit. Il songea à la prévenance extraordinaire dont il avait été l'objet ; à cette maison où il avait été conduit ; à cette voiture aux vitres opaques qui refusaient de s'ouvrir, et il comprit qu'il y avait plus qu'il ne l'avait d'abord pensé.

Le petit mouchoir était là pour le lui rappeler.

« Idiot ! songea-t-il. Comme si les bons Samaritains couraient les rues de nos jours ! »

Il tâta sa poche et vit qu'on avait pris soin de lui enlever son revolver. Mais il ne s'arrêta pas à ce détail : il ne se sentait pas en danger.

Réfléchissant vite, il tenta de résoudre ce nouveau problème.

Qui étaient ces gens qui l'avaient attaqué, enlevé et qui, maintenant, allaient, sans aucun doute, chercher à connaître son domicile ? Il ne pouvait y avoir qu'une réponse possible : les complices de la femme en noir. Celle-ci l'avait aperçu dans le train et montant la garde à sa porte. Elle l'avait habilement conduit dans un guet-apens. Elle avait joué le jeu classique. A part elle, qui donc pouvait lui en vouloir dans cette ville où il ne connaissait pas cinq personnes ?

L'auto traversait un faubourg endormi, quand l'homme au volant se tourna vers lui.

— Où est la maison où vous habitez, vous ? demanda-t-il en son français incorrect.

Achille Bastien attendait cette question.

— Ma foi, expliqua-t-il, je crois bien que je ne me souviens plus du numéro ou de la rue. Mais c'était à côté de la Donhof Platz. Si vous voulez me conduire là, je vous indiquerai où c'est.

L'homme au volant approuva de la tête et continua sa route.

Enfin, la Donhof Platz fut en vue, et Achille Bastien s'apprêta à jouer au plus fin.

Descendant de voiture, son compagnon ouvrit la portière et, faisant semblant de lutter avec la vitre bleutée, parvint à l'abaisser.

— Ach ! remarqua-t-il en regrimpant, cela n'a pas été sans peine.

La tête au dehors, Achille Bastien le dirigea. Enfin ils parvinrent à une rue d'apparence assez pauvre, où des maisons, toutes sur le même modèle, s'alignaient d'un bout à l'autre.

— C'est là, déclara le policier français.

L'homme arrêta sa voiture et, sautant au sol, aida Achille Bastien à descendre.

Un instant, ce dernier craignit qu'il ne lui offrît de

monter. Mais apparemment que le bon-samaritanisme de l'homme avait des limites.

— Je suis heureux d'avoir pu rendre service à un Français, déclara-t-il en se rengorgeant. Grande Nation. Ach ! Pourquoi a-t-il fallu la guerre ? Mais aujourd'hui, nous sommes frères. On aime la France.

Achille Bastien assura que les sentiments français étaient absolument réciproques, et, ayant remercié son conducteur, qui promit sa visite pour le lendemain, sonna à la porte et entra sitôt que l'on eut ouvert.

Gagnant l'escalier, il monta rapidement, et, parvenu au troisième, jeta un coup d'œil dans la rue.

L'homme était toujours là, sur le siège de son auto, la tête levée et guettant.

Pensant avec raison qu'il ne connaissait pas la topographie de la maison, Achille Bastien fouilla dans la poche de son pardessus et en tira la lampe électrique dont il avait constaté la présence en cours de route.

S'approchant de la fenêtre, il frappa au carreau et, donnant la lumière, permit à la clarté de découper sa silhouette.

A toute personne le contemplant d'en bas, il devait donner l'illusion de quelqu'un, dans une chambre éclairée, qui fait un signe d'adieu.

L'homme au volant s'y trompa, car, mettant en marche après un coup de klaxon, il disparut enfin au tournant.

Achille Bastien éteignit et attendit plus de dix minutes, avant de se risquer à sortir. Il voulait être sûr qu'il ne s'agissait pas d'un piège. Personne, heureusement, ne vint le déranger. Enfin, il estima avoir assez attendu et, descendant l'escalier sans bruit, regagna la rue. Un quart d'heure plus tard, il était à son domicile, une petite pension de famille qu'il connaissait de longue date et où il n'était que M. Dominique, négociant en huile d'olive et en savon de Marseille. Nul ne le suivit, et ce fut sans

plus de tracas qu'il put enfin se coucher, remettant au lendemain l'étude approfondie de la situation.

Le chauffeur, quant à lui, avait regagné la maison de la banlieue berlinoise d'où il était parti. Il y avait encore de la lumière dans le bureau de l'homme chauve, et ce fut celui-ci qui l'accueillit.

— Alors ? interrogea-t-il.

L'agent Kreutzer rectifia la position.

— 6, Besselstrasse, Herr Doktor.

— Aucun soupçon ?

— Aucun. Comme vous le dites, les Français sont de rudes jobards. J'ai promis d'aller lui rendre visite demain.

— Excellent, Kreutzer. Seulement, il ne se doute pas de quel genre sera votre visite. Vous pouvez aller vous coucher maintenant. Ce sera tout pour cette nuit.

L'agent Kreutzer salua et disparut.

Resté seul, l'homme chauve se remit à son travail et acheva de libeller le billet qu'il écrivait à l'arrivée de son subordonné. Il était court.

« L'agent du Service Secret Muriel Smith est entrée la nuit dernière en rapport avec les agents du contre-espionnage allemand et a eu une entrevue d'une heure avec le chef de ce service. Elle en a reçu un document et de l'argent que l'on trouvera sur elle ou dans ses affaires à l'hôtel. Un ami. »

— Avec ce petit billet adroitement communiqué aux services anglais, prononça-t-il en se frottant les mains, voilà qui nous débarrassera, pour un temps, de l'activité de cette charmante personne. Ce n'est peut-être pas très joli comme éthique, mais qui veut la fin veut les moyens. Sur ce, allons nous coucher. Nous tendrons le piège dès demain.

IV

En dépit de l'attaque dont il avait été victime, le réveil d'Achille Bastien fut gai. Il ne pouvait s'empêcher de songer à la tête que ferait le bon Samaritain en ne trouvant plus la pie au nid. Cela lui causait une douce hilarité.

« Avec tout cela, songea-t-il en se levant, voilà ma filature de la petite dame en noir singulièrement compromise. Elle est sur ses gardes, et ses amis vont tenir l'œil ouvert. Impossible donc de la surveiller, chose pourtant essentielle si je ne veux pas être bredouille.

Sans chercher plus avant, Achille Bastien se mit en devoir de se raser. Une longue expérience lui avait appris que le meilleur moment où travaillait son subconscient était celui où, la face couverte de savon, il laissait courir son star. Ce fut donc en se faisant pleine confiance qu'il commença cette opération.

Il en était à la moitié et attaquait le dessous du cou, quand un besoin nerveux le mit dans l'obligation de tousotter. Son secrétaire aurait été présent, qu'il eût imman-

quablement souri. Mais Achille Bastien ne prêta aucune attention à ce signe prémonitoire.

Il acheva de s'habiller et, s'étant tâté la tête, s'apprêta à sortir. Après l'assaut dont il avait été l'objet la veille, tout autre serait demeuré au lit. Mais Achille Bastien était de cette race dont la dureté des os défie les coups.

Quittant tranquillement sa chambre après un bonjour amical à la brave veuve qui dirigeait la pension, il se retrouva dans la rue. Aucun plan fixe ne le guidait, et pourtant, sans qu'il s'en rendît compte, c'est vers une destination bien déterminée qu'il se mit à marcher.

Se dirigeant vers la Postdamer Platz, il déambula dans un dédale de rues avec une sûreté qui dénotait une connaissance antérieure et, après une marche assez longue, s'arrêta devant la façade d'un café de modeste apparence.

Ce fut seulement en poussant la porte qu'il parut se rendre compte de la possibilité qui l'avait guidé.

— Tiens, remarqua-t-il, juste la boîte où j'ai quelque chance de rencontrer Tony l'Artiste. Voyons un peu s'il est dans ces parages. Ça serait drôle !

Il franchit la porte et fut tout d'abord déçu. La petite salle où somnolait une grosse caissière ne contenait que peu de clients, et aucun d'eux ne répondait à la description de celui dont il avait parlé.

Sa déception pourtant fut de courte durée ; il venait d'apercevoir une porte vitrée où s'étalait un large portrait du maréchal-président Hindenburg, et il se souvenait que, derrière cette porte, était une autre petite salle réservée aux habitués.

S'y dirigeant d'un pas assuré, il l'ouvrit et, tout de suite, retrouva son sourire.

Attablé avec une femme dont il était facile de deviner le métier, était l'homme qu'il cherchait : Tony l'Artiste.

Celui-ci pâlit en l'apercevant, mais déjà le policier était près de lui, la main tendue.

L'homme ne put que la prendre, tandis que, se penchant par-dessus la table, Achille Bastien lui soufflait :

— Ne fais pas l'idiot. Rien à craindre. C'est moi qui ai besoin de toi.

Ceci sembla ne le rassurer qu'à demi. Il se poussa, néanmoins, et laissant Achille Bastien s'asseoir sur la banquette, lui désigna son vis-à-vis.

— Ma femme, Frieda.

Achille Bastien salua avec une galanterie qui dut le faire monter de dix coudées dans le cœur de la jeune personne et, ôtant son chapeau, entra dans le vif sujet.

— Alors, commença-t-il, toujours en liberté ?

La figure de l'homme se durcit, tandis que sa main se glissait vers sa poche. Achille Bastien haussa les épaules.

— Idiot, tu crois que je m'amuserais à venir seul ici, si je mijotais un mauvais coup ? Tu es en pays étranger d'abord, et puis tu sais bien qu'on te fiche la paix.

L'homme retira sa main et la posa sur la table.

— Alors, acheva Achille Bastien, tu ferais mieux de faire venir de la bière. Je crève de soif et l'on a à causer.

L'homme tapa dans ses mains et, peu d'instants après, une chope couronnée de mousse était posée devant le policier.

Il la leva dans la direction de la femme, qui le regardait avec des yeux à la fois inquiets et curieux et, après une large lampée, tapa sur l'épaule de son compatriote.

— Alors ? demanda-t-il. Toujours le même business et pas d'accroc ?

L'homme eut un geste vague qui pouvait être interprété de diverses façons. Dessinateur dénué de scrupules, il avait mis ses talents au service d'une bande de faussaires. Une première affaire lui avait valu trois ans de prison, tandis qu'une seconde lui aurait rapporté un peu plus s'il n'avait jugé prudent de prendre les devants. Cette fois, d'ailleurs, on avait préféré ne pas poursuivre ;

l'affaire concernant une falsification de titres où une trop grande publicité aurait nui à la banque émettrice. Mais on le tenait à l'œil, et il se savait surveillé.

Achille Bastien n'insista pas et remarqua :

— Après tout, c'est ton affaire, hein !

S'accoudant à la table, il donna un tour plus confidentiel à la conversation.

— Seulement, cette fois, mon vieux, c'est toi qui peux me rendre service. Inutile de te dire : à charge de revanche !

L'homme, qui ne professait pas un amour immodéré pour la police, le regarda sans répondre. Achille Bastien tint d'ailleurs à bien situer les positions.

— Naturellement, le patron m'a chargé de m'occuper de toi et de voir ce que tu deviens. Mais, si tu es raisonnable, tout ce que je dirai sera en ta faveur. Compris ?

L'homme approuva et but une gorgée de bière.

— Voilà, précisa Achille Bastien. J'ai à surveiller quelqu'un. Une femme, et, pour des raisons trop longues à t'expliquer, je ne peux pas le faire moi-même. Veux-tu t'en charger ?

Tony l'artiste fit la moue.

— Une femme ? Je n'aime pas beaucoup ça. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Rien dans ton genre. Espionnage.

— Alors ça va, accepta Tony l'Artiste qui pouvait être anarchiste pur sang en France, mais qui se découvrait une fibre nationaliste prononcée à l'étranger. J'avais peur que ce ne fût une voleuse.

— Non, rien de si distingué. Seulement, je t'avertis, ça sera rude. La petite est maligne et ne travaille pas seule. Je me demande même si tu pourras suffire.

L'homme cracha par terre.

— Y a Frieda qui compte pour un coup, tout de même. C'est son métier de se balader.

— Parfait ! Alors le plus tôt tu te mettras à l'œuvre, le mieux ça vaudra. Comme je te l'ai dit : à charge de revanche. En attendant, prends toujours ça. Ce sont des billets français. Mais n'aie aucune crainte, ils sont bons.

Tony l'Artiste, dont la carapace d'hostilité avait complètement fondu, sourit et empocha l'argent.

— Ça va, déclara-t-il. Donnez-moi les tuyaux, et je m'y mets. C'est la première fois que je travaille pour la Rousse, mais ici c'est presque un devoir.

Achille Bastien renchérit et, ayant fait renouveler les consommations, fournit tous les détails susceptibles de guider ses nouveaux agents.

Il achevait une description détaillée de la femme en noir, quand Tony l'Artiste posa une question :

— La police berlinoise est au courant ?

— Affaire strictement confidentielle et sous le couvert du plus strict incognito.

L'homme émit un doute.

— Alors, ils ne seront pas longs à l'apprendre, si ce n'est déjà fait, surtout qu'il s'agit d'une question d'espionnage. Par la police des garnis, ils doivent déjà être fixés. Mais je suppose que ça doit vous être égal ?

Achille Bastien ne répondit pas. Il avait porté sa chope à sa bouche et, le coude appuyé à la table, buvait tout en méditant. Cette remarque de l'ancien faussaire venait de mettre en liberté une idée à laquelle il n'avait prêté aucune attention jusqu'alors. Certains détails de son agression lui revinrent à la mémoire, et un instant il se demanda... mais presque aussitôt il chassa cette idée.

Tout lui prouvait qu'il avait été attaqué par les complices de la femme en noir. Le piège le démontrait, comme aussi le mouchoir de poche. Pourtant, en homme habitué à n'abandonner jamais définitivement une piste, il voulut tenter une petite expérience.

— Tu loges en garni ? demanda-t-il brusquement.

— Pas depuis que je suis en ménage. Nous perchons ensemble maintenant. C'est plus familial. Mais avant, j'en ai goûté pendant un an.

— Ton logeur était un copain ?

— Un vrai. Un Hollandais qui avait eu des embêtements dans son pays.

— Un type sûr ?

— On ne peut plus régulier.

— Assez pour lui demander un service ?

— Ça dépend quel genre.

Achille Bastien se décida à risquer le coup.

— Voilà, si tu lui demandais d'inscrire mon nom sur ses fiches, crois-tu qu'il marcherait ?

— Évidemment. Seulement ce serait le meilleur moyen de tomber sous les yeux de la police.

Achille Bastien sourit.

— C'est peut-être ce que je désire.

Mais, devant le regard d'incompréhension de son interlocuteur, il se hâta d'ajouter :

— Tu vas demander à ton copain de m'inscrire dès ce soir. Naturellement, je n'irai pas, et, si on l'interroge, il répondra que j'ai seulement passé la nuit. Ça te sera facile de lui donner mon signalement.

Tony l'Artiste se gratta la tête. Cela lui semblait louche.

— Mais à quoi bon cette comédie ?

Achille Bastien ne crut pas devoir garder le secret.

— J'aimerais connaître la réaction de la police en apprenant ma présence à Berlin. Voilà tout.

— Ah ! bon ! approuva Tony l'Artiste rassuré. Comme ça, ça va.

Un moment, Achille Bastien fut sur le point de lui suggérer de le prendre comme pensionnaire, mais il songea que ce serait trop demander. D'ailleurs, pour sa brave logeuse, il n'était que M. Dominique, négociant

en huile d'olive et savon de Marseille. Cela lui assurait l'incognito.

Ce fut donc d'un cœur tranquille qu'il acheva sa chope, et qu'après avoir résumé les points principaux il se leva pour partir.

Il convint d'un restaurant où il se rendrait tous les jours et où Tony l'Artiste lui ferait parvenir ses observations. La méthode pour n'éveiller aucun soupçon était simple : chacun d'eux aurait un chapeau similaire, mais celui de Tony recèlerait les messages. Au départ, une confusion aurait lieu, et l'échange serait opéré sans éveiller de soupçons.

— Ce n'est peut-être pas très neuf comme truc, plaisanta Achille Bastien, mais il a une qualité : il a fait ses preuves.

Ne désirant pas se faire remarquer, il héla un taxi et fut bientôt de retour chez lui. Quelle que fût sa hâte d'entrer en action, force lui était de se trouver à pied d'œuvre. Pour l'instant, il ne pouvait qu'attendre.

Il mit à profit cette journée pour envoyer une longue lettre à un de ses collègues de la préfecture. Il le priait d'aviser ses chefs que sa demande de congé avait un but qu'il ne pouvait pas encore dévoiler et terminait en demandant qu'aucune mention de son absence ne fût faite.

Voulant éviter toute réponse, il poussa la précaution jusqu'à ne pas donner son adresse. Ceci fait, en règle avec sa conscience professionnelle, il s'apprêta à suivre le cours des événements.

Les deux premières journées furent creuses. La dame en noir avait seulement été faire un tour dans Friedrichstrasse à la tombée de la nuit. Elle n'avait rencontré personne et n'avait communiqué avec personne.

La troisième journée apporta du nouveau, et surtout la réponse à la question qui intriguait Achille Bastien.

« Besoin de vous voir, urgent », disait le papier trouvé

dans la coiffe du chapeau. Il attendit donc que son indicateur eût fini de déjeuner et, sautant dans un taxi, se fit conduire au petit café. Dix minutes plus tard, Tony l'Artiste l'y rejoignait. Tout de suite, il attaqua le sujet.

— Eh bien ! vous avez soulevé un joli lièvre avec votre idée de vous faire inscrire sur les fiches des garnis.

Achille Bastien joua l'étonnement.

— On a inquiété votre ami ?

— Oui et non. Tout d'abord, on n'a fait aucune attention à votre nom, mais, dans le courant de l'après-midi, on est revenu à l'attaque. On voulait absolument savoir ce que vous étiez devenu, et mon camarade a eu toutes les peines du monde à s'en tirer. Il paraît qu'ils ont installé quelqu'un à demeure chez lui au cas où vous reviendriez.

— Un schupo ?

Tony l'artiste baissa la voix :

— Non, un individu qui parle couramment le français et qu'on rencontre un peu partout. Je ne sais pas si ce que l'on dit est vrai, mais mon copain, qui a vaguement trafiqué pendant la guerre, assure qu'il fait partie des services d'espionnage.

Achille Bastien éclata de rire.

— Voilà que tu vas voir des espions partout maintenant ! Que la police de Berlin soit embêtée de m'avoir manqué, je le conçois. Ça les vexe au point de vue professionnel. Mais de là à faire du roman...

Il rit à nouveau de bon cœur et tapa cordialement sur l'épaule de Tony. Mais qui aurait lu au fond de sa pensée aurait vu que sa gaieté avait une cause toute différente.

Il riait parce qu'il venait de s'apercevoir qu'il avait fait fausse route et que, de ses deux suppositions, la seconde était la bonne.

Ce n'étaient pas les amis de la femme en noir qui

l'avaient attaqué, mais ça n'en était pas moins grave : c'étaient les gens du Service secret allemand.

— Les idiots ! Je parie qu'ils s'imaginent que je suis sur la trace du secret de la dame en noir ! plaisanta-t-il intérieurement. Mais quel peut donc bien être ce secret où Angleterre et Allemagne luttent de ruse et où on craint que la France ne vienne fourrer le nez ?

Tout à coup son rire se cassa net. Il venait de se souvenir que, dans l'auto qui l'avait ramené, il avait fait une découverte : le mouchoir de la dame en noir.

Or, si cette voiture, comme il en avait maintenant la certitude, appartenait au Service allemand, que pouvait y faire une femme qui, de toute évidence, travaillait pour un pays adverse ?

Son changement d'expression fut si brusque que Tony l'Artiste le remarqua. Il craignit d'avoir froissé le policier par ses propos et s'en excusa. Mais, le regard perdu au loin, Achille Bastien continua à réfléchir.

Quel rôle jouait cette femme ? Se livrait-elle à un double jeu ou était-ce lui qui faisait fausse route ?

Pourtant, cette hâte fébrile de la police à vouloir le retrouver avait une signification ? Alors ?

Il n'osa pas choisir, mais, acceptant les deux possibilités décida de demeurer sur ses gardes.

Donnant quelques instructions à Tony l'Artiste pour que son ami le loueur continuât à égarer les recherches de la police, il repartit sans parvenir à écarter de sa pensée le nouveau fait, si lourd de possibilités, qu'il venait de relever.

Comme il passait à proximité du Tiergarten, il songea qu'il serait tout aussi bien en plein air pour réfléchir, et, se laissant tenter par les derniers rayons de la journée, s'assit sur un fauteuil.

Par mesure de prudence, il jeta un coup d'œil autour de lui et remarqua que le banc le plus proche était occupé par un vieux monsieur qui lisait avec attention. Il n'y

prêta qu'un intérêt médiocre et allait reporter ses yeux devant lui, quand, tout à coup, quelque chose dans l'attitude de l'inconnu fixa son attention.

L'homme avait un tic, car, presque sans arrêt, il bougeait la tête de bas en haut.

— Voilà un bonhomme qui a un tic bien désagréable, songea Achille Bastien, et il allait se détourner quand il s'immobilisa.

La façon dont ce vieillard remuait la tête avait éveillé en lui un souvenir : l'image d'un petit vieillard au pardessus râpé et aux grosses lunettes qui aimait la police au point de s'évader de l'hôpital où il était en traitement pour ne pas recevoir sa visite.

— Ah çà ! se demanda Achille Bastien, celui-ci a-t-il aussi des lunettes et se pourrait-il...

Il se leva et, du pas d'un honnête flâneur, se mit en devoir de passer devant l'homme à la tête branlante. Il fut tout de suite fixé. L'homme était, lui aussi, porteur d'une paire de lunettes.

Malgré lui, Achille Bastien ne put s'empêcher de rire silencieusement. Décidément, ses adversaires manquaient d'imagination. A moins que leur système ne fût tellement sûr qu'ils n'éprouvassent aucun besoin d'en changer.

Craignant d'éveiller des soupçons, il ne s'arrêta pas, malgré l'envie qui le tenaillait. Que l'individu fût en train de transmettre un message, la chose était certaine. Il y avait l'exemple du petit vieux de Paris. Mais quel procédé pouvait-il bien employer ?

Ne pouvant percer le mystère à ce bout de la ligne, Achille Bastien pensa à l'autre bout, à celui qui recevait le message. Peut-être là serait-il plus heureux. Continuant donc sa promenade, il s'arrêta à une centaine de mètres et fit volte-face. Tout de suite, une statue bordée d'un massif attira son attention.

Bifurquant à angle droit, il remonta, et par un mouvement tournant, se trouva bientôt du côté opposé.

Apparemment occupée à lire, une femme était assise sur un pliant et semblait prendre des notes au crayon.

De l'endroit où il était placé, Achille Bastien ne pouvait plus apercevoir le vieillard, mais la femme le pouvait. Le policier n'eut pas une seconde de doute. Il savait qu'il avait trouvé.

Instantanément sa décision fut prise : il suivrait la femme. Dans cette ville où il était quasi inconnu, il y avait peu de probabilités qu'elle fût au courant de sa personnalité. Avec quelques précautions et un peu de chance, il mènerait certainement sa tâche à bien. Il n'eut d'ailleurs pas longtemps à attendre.

Le soleil, déjà très bas, venait à peine de disparaître dans un incendie complet du ciel, que la femme se levait. Refermant son livre, elle regarda autour d'elle et, sans prêter attention au promeneur solitaire, partit d'un pas décidé.

A sa tournure et à sa démarche, Achille Bastien jugea qu'elle était Allemande et regretta de ne pas être à Paris. Dans sa ville, il eût tenté de s'emparer du livre. Mais ici la chose était hors de question. Et puis, cela ne l'aurait guère avancé. Le message devait être chiffré. Mieux valait se contenter de connaître le destinataire.

Le plus tranquillement du monde, il continua donc sa promenade, qui coïncidait avec la route de la jeune femme, et cette dernière, sans soupçonner la filature, poursuivit son chemin par les allées discrètes du Tiergarten.

Pourtant, au bout de quelques minutes, le manège d'une auto intrigua Achille Bastien.

Débouchant d'une allée latérale, elle les dépassa en trombe pour les doubler à nouveau quelques minutes plus tard, après un rapide circuit.

Il n'y attacha tout d'abord pas d'importance ; ce de-

vait être quelque automobiliste enragé qui, par les larges routes désertes, se grisait d'un peu de vitesse.

Une troisième rencontre lui fit ouvrir les yeux. La jeune femme venait de s'engager dans Lennestrasse quand il revit la voiture. Elle était arrêtée, cette fois, et ses deux occupants semblaient étudier une carte.

Achille Bastien les observa et se rendit compte d'une chose : leurs regards étaient braqués sur la femme.

— Tiens ! tiens ! songea-t-il, ne serais-je pas seul à m'intéresser au manège de l'aimable enfant ?

Il nota les caractéristiques de la voiture et vit qu'il s'agissait d'une Bentley, marque anglaise assez rare à Berlin. Elle était grise, avec une bordure bleu de roi. Il nota également le numéro : 842-N-8 avec la mention G. B.

— Grande-Bretagne, se dit-il. Est-ce que par hasard... ?

Il n'acheva pas, l'auto venait de repartir.

Il repassait ses soupçons dans sa tête quand tout à coup il sursauta.

Venant en sens inverse, l'auto arrivait à toute vitesse. Elle le dépassa quand un coup d'œil le fit tressaillir. La plaque numérotée portait maintenant un chiffre et une indication berlinoises.

Tout de suite, la vigilance d'Achille Bastien fut alertée. Que signifiait ce manège et contre qui était-il préparé ? Car, s'il pouvait présager quelque ruse contre la jeune femme, Achille Bastien n'oubliait pas qu'il était, lui aussi, suspect.

Prêt à la riposte, il enfila une petite allée sombre et eut tout de suite un pressentiment.

Si l'attaque se déclenchait, ce serait dans les quelque deux cents mètres qui le séparaient de la grande artère qu'il apercevait devant lui.

Il n'eut pas à attendre pour voir à quel point il avait vu juste.

Marchant au ralenti cette fois, l'auto grise venait de reparaître. Comme elle arrivait à la hauteur de la promeneuse, elle s'arrêta et, brusquement, le drame se déroula.

Sautant sur la chaussée, un homme se précipita vers la femme. Lui plaquant la main contre la bouche, il la souleva de terre avant qu'elle ait eu le temps de proférer un cri, et, la seconde d'après, l'avait déposée dans la voiture. La portière claqua et, repartant en trombe, l'auto disparut.

La chose s'était déroulée avec une telle rapidité que, l'eût-il voulu, Achille Bastien n'aurait pas eu le temps d'agir. D'ailleurs, cette pensée ne l'effleura même pas. Un moment, il demeura immobile sur le trottoir, regardant l'extrémité de l'allée par où avait disparu l'auto grise au faux numéro. Il était pensif.

A la fin, il sortit de sa rêverie et, crachant au sol le cigare qu'il mâchonnait, se remit en route.

— Du diable si j'y comprends quelque chose, marmota-t-il. Voilà en tout cas ma piste interrompue et un message qui risque fort de ne jamais arriver à destination. Maintenant, a-t-il été enlevé par la bande qui opère à Paris ou par une autre, ça, c'est le point à élucider. La seule chose certaine, c'est que l'auto était une Bentley et portait les initiales G. B., et que G. B. veut dire Grande-Bretagne, le pays du Service Secret.

XIV

L'homme n'avait pas ôté sa main de la bouche de la jeune femme et la maintenait de son bras demeuré libre.

A demi couchée sur la banquette où elle avait été précipitée, elle regardait l'homme qui la tenait sous sa poigne, et son cœur battait à rompre.

Sur le siège avant, le chauffeur paraissait ne s'intéresser à rien de ce qui se passait derrière lui. Les yeux fixés sur la route, il se préoccupait d'obéir aux agents de la circulation, tout en obtenant la plus grande vitesse possible. Sa dextérité pour se frayer un passage tenait de la magie.

Enfin, après avoir traversé Berlin dans une partie de sa largeur, l'auto s'arrêta devant une petite porte.

Jetant un rapide coup d'œil, l'homme qui tenait la femme constata que le champ était libre et modula un petit sifflement. Comme à un signal, son compagnon sauta à terre et, ouvrant la portière, saisit la femme par un bras. Maintenue par les deux hommes, elle se sentit tirée hors de la voiture et portée vers la petite porte. Cela fut si rapide qu'il lui fut impossible d'opposer la moindre

résistance. L'instant d'après, la porte s'ouvrait pour se refermer après leur passage.

La femme sentit qu'on ne la tenait plus et, s'arrêtant pour porter ses mains à son cœur, regarda les deux hommes. Elle jugea ne les avoir jamais rencontrés.

A la fin, elle se décida à parler.

— Pourquoi m'avoir attaquée? demanda-t-elle. Que signifie cela ? Où m'avez-vous menée ?

Aucune réponse ne vint ; on eût dit qu'elle avait parlé à des statues.

Les poings crispés, elle s'efforça de dompter sa peur en feignant la colère.

— Suis-je une criminelle pour que l'on me traite ainsi, ou est-ce un acte de folie ? Je ne crains rien, et je me plaindrai à qui de droit.

Elle chercha une réaction, une indication sur le visage des deux hommes, mais à nouveau ce fut comme s'ils n'avaient pas entendu. Elle marcha sur eux.

— Je vous ordonne de me laisser partir. Vous m'entendez ? Je vous l'ordonne.

Elle voulut courir vers la porte, mais déjà un des hommes lui avait saisi le poignet.

Alors, à ce contact, toute sa fausse sécurité s'écroula, et ce fut d'une voix hallucinée qu'elle poussa un cri qui ne sortit même pas, car, le prévoyant, l'homme lui avait clos la bouche.

Elle eut l'impression de s'évanouir et se sentit soulevée de terre et emportée.

Comme dans un cauchemar, elle vit défiler les arbres d'un jardin, puis, après une ascension de quelques marches, comprit qu'elle se trouvait à l'intérieur d'une maison.

Ne redoutant plus un esclandre, l'homme lui libéra la bouche.

— Ne me tuez pas ! clama-t-elle d'une voix rauque. Je n'ai rien fait, je suis innocente. Je dirai tout.

Pour toute réponse, elle entendit s'ouvrir une porte, tandis qu'on la déposait brutalement sur le parquet. Une clef tourna et, brusquement, l'obscurité l'entoura. Elle comprit qu'elle était prisonnière, mais son épouvante s'augmentait de ce mystère : de qui ?

La porte refermée, les deux hommes écoutèrent un instant, puis, d'un commun accord, redescendirent.

A la dernière marche, l'un d'eux tendit son étui à son compagnon.

— Cigarette ? dit-il en employant l'argot anglais : « Fag ».

— *Thanks, old man !* répondit l'autre.

Quelques instants, les deux hommes fumèrent comme si ce fût maintenant la seule chose qui comptât. Enfin, le plus âgé rompit le silence :

— Je crois que le « Boss » pourra nous féliciter d'avoir mené rondement l'affaire :

Son compagnon souffla un rond de fumée et attendit qu'il se fût évanoui pour répondre.

— Le fait est que ça a été du beau travail. Pas un à-coup et pas un témoin gênant. A part le petit vieux qui n'a rien dû y comprendre.

— Sans compter que le « Boss » pourra nous féliciter aussi de l'état dans lequel on lui sert son gibier. Au point où elle en est, elle dénoncerait son père.

Il fuma un instant puis reprit :

— Tu le connais, le type qui était avec le « Boss » quand on est parti ?

— Vaguement. Un courrier de cabinet ou quelque chose d'approchant. En tout cas, un des types du Foreign Office qu'on emploie pour les missions de confiance.

— Tu sais son nom ?

— Je l'ai entendu prononcer : Cédric Lacy.

Le plus âgé réfléchit une seconde, puis secoua la tête.

— Connais pas ! Mais puisqu'on a fini, on pourrait peut-être aller dire au « Boss » qu'on est là et que l'oiseau est sous clef.

*
* *

La pièce où les deux hommes pénétrèrent après avoir discrètement frappé était typiquement anglaise.

Vaste, tapissée de bibliothèques dont les intervalles étaient occupés par des gravures de chasse coloriées, elle était dotée à un de ses angles d'un bureau de bois clair surmonté d'un téléphone et encombré de dossiers.

Mais quelque chose attirait surtout l'attention : le feu de charbon — un vrai feu britannique — qui flambait dans la cheminée et autour duquel de profonds fauteuils semblaient inciter à la rêverie.

Un lustre électrique pendait du plafond, mais il était éteint ; la clarté adoucie étant fournie par une lampe à huile qui ne détonnait pas dans ce cadre.

Un homme debout près d'une table versait du whisky dans deux verres, tandis qu'un autre, disparaissant à moitié dans un des fauteuils, suivait d'un œil distrait la danse des flammèches.

Le premier leva la tête vers les nouveaux venus. Ceux-ci saluèrent et s'immobilisèrent.

— *Well* ? interrogea-t-il en fixant plus particulièrement celui qui devait avoir le commandement.

Ce dernier fit un pas en avant.

— Succès complet, capitaine. La dame mijote et ne fera aucune difficulté pour parler.

Celui que l'on venait de doter du titre de capitaine, et qui n'était autre que C-22, approuva d'un sourire.

— Bien joué, Kilner. L'on pourrait alors mettre tout de suite la petite dame sur le gril. Ça ne vaut rien de trop attendre. Va la chercher.

Les deux hommes saluèrent à nouveau et sortirent.

C-22 se tourna vers l'homme qui n'avait pas bougé de son fauteuil.

— Voilà qui va vous renseigner tout de suite et vous permettre de dire au grand chef la rapidité avec laquelle ses ordres ont été exécutés.

Interrompant sa méditation pour prendre le verre qu'il lui tendait, celui à qui s'adressaient ces paroles se redressa. C'était un homme encore jeune, blond, le type même de l'ancien élève des grandes universités. Il avait des yeux bleus où une petite flamme mettait par moments une vigueur qui démentait ce que son allure générale avait de trop confiant. Il était rasé et portait monocle. Pourtant, en dépit de sa jeunesse, il y avait quelque chose en lui qui étonnait : une lassitude un peu triste, quelque chose comme le souvenir d'un désenchantement.

Il but une gorgée et garda son verre à la main.

— Vous avouerai-je, capitaine, que je n'aime qu'à moitié la mission qui m'a été confiée ces jours derniers ?

C-22, qui se reversait une rasade, eut un geste d'indifférence.

— Peuh ! C'est dans le travail de tous les jours. Aux avant-postes de combat, nous devons fermer notre cœur à la sensibilité. Sans cela, où serions-nous ! Il faut ne songer qu'au résultat. D'après ce que vous me dites, le grand chef est très désireux de tirer la chose au clair.

— Très désireux. Il estime qu'il est inadmissible qu'on ait laissé prendre au Syndicat Z une telle puissance et veut, coûte que coûte, arriver à percer son secret. D'autant plus que, par suite de divers recoupements, il semblerait bien que des fuites se produisent. Les démarches du Syndicat Z sont trop calquées sur les nôtres.

C-22 émit une hypothèse :

— La dénonciation dont vous m'avez parlé et qui a motivé votre venue explique peut-être bien des choses.

L'homme assis secoua la tête.

— Le grand chef est sceptique, et c'est pourquoi il m'a ordonné de partir sur-le-champ. La femme que l'on nous a signalée comme jouant un double jeu est, paraît-il, une de nos meilleure agentes, une de celles sur qui on a toujours pu compter. Une trahison de sa part serait inexplicable : un véritable coup de folie.

— Les Français disent : « Cherchez la femme ». Peut-être, dans le cas présent, doit-on retourner le dicton et dire : « Cherchez l'homme » ?

— Le grand chef assure qu'il n'en est rien.

— Ce qui ne l'a pas empêché de vous expédier au reçu même de la dénonciation.

— Parce que le grand chef est d'avis que les nouvelles, même fausses, demandent autant d'attention que les vraies. On fait quelquefois par elles des découvertes intéressantes !

La porte en s'ouvrant empêcha C-22 de répondre. C'était l'agent Kilner qui revenait avec la femme. Celle-ci s'arrêta au milieu de la pièce et jeta un regard autour d'elle. Rassurée sans doute par cette atmosphère familiale, elle sourit faiblement.

Elle était restée debout, regardant alternativement les deux hommes et se demandant lequel des deux tenait son sort entre ses mains. Allant vers elle, C-22 la tira du doute.

— Donnez ! dit-il d'une voix aimable.

La femme le fixa d'un regard étonné, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire.

— Donnez ! répéta-t-il.

Cette fois, la voix s'était faite sèche et coupante, et pour qu'aucune erreur ne fût possible, il ajouta :

— Le petit livre où vous transcrivez de si jolies choses au Tiergarten. Vous savez bien ce que je veux dire ?

La velléité de résistance de la femme fut courte. Elle

leva les yeux sur C-22 et vit la froide décision qui l'animait. A nouveau, elle sentit la peur l'envahir, et ce fut dans une complète déroute de tout son être qu'elle ouvrit son sac et en tira ce qu'on lui demandait.

C-22 prit le livre et, l'ayant feuilleté, le tendit à l'homme du fauteuil en lui désignant quelque chose du doigt : c'étaient au bas des premières pages, notées au crayon, des séries de lettres détachées.

Il se tourna vers son agent et lui donna le livre.

— Ceci tout de suite à Webb. Je ne pense pas qu'il ait la moindre difficulté à en venir à bout. D'après la disposition des groupes, cela m'a tout l'air d'être notre propre chiffre. Seulement, qu'il fasse vite.

L'agent sortit de la pièce et, restée seule avec les deux hommes, la femme eut un geste de désespoir.

— Je ne sais rien, dit-elle brusquement. Pourquoi me gardez-vous ? Pourquoi vous êtes-vous emparés de moi ?

C-22 ne répondit pas, mais, allant à la petite table, versa un verre de whisky, et le tendit à la femme.

Sans un mot, celle-ci le prit et l'avala.

Retrouvant son sourire, C-22 la conduisit à un des fauteuils près du feu et le lui désigna de la main. La femme obéit, et ce ne fut qu'après l'avoir vue confortablement installée que C-22 reprit le cours de la discussion.

— Vous connaissez la personne qui vous a transmis le petit message de tout à l'heure ? demanda-t-il.

La femme secoua la tête, et C-22, qui lui tendait une cigarette, eut un petit sifflement.

— Écoutez, mon petit, dit-il d'une voix brève, vous devez comprendre que nous sommes fixés sur votre compte. Si vous dites la vérité, ça va ! Sinon...

Il sortit son briquet et donna du feu.

— Je n'ai pas menti, protesta la femme. J'ai reçu l'ordre d'aller à un rendez-vous et de noter un message. J'ai obéi, c'est tout.

— Et qui vous avait fait passer cet avis ?

— Le mendiant de l'église catholique de Sainte-Hedwige, derrière l'Opéra.

C-22 prit une note et poursuivit :

— A quelle occasion avez-vous fait connaissance avec cet estimable prolétaire ?

La jeune femme rougit et hésita.

— J'avais un ami qui venait de me quitter. J'étais sans place et désespérée. J'allais me jeter à l'eau. Le mendiant m'a rencontrée près du pont de l'Électeur, comme j'allais en finir. Il m'a remonté le courage et donné quelque argent.

— Curieux capitaliste philanthrope !

— En retour, il m'a demandé de lui rendre certains petits services. Je n'ai pas pu refuser.

— Et c'est à lui seul que vous avez toujours eu affaire ?

— Oui.

La légère hésitation n'échappa pas à C-22.

— Vous mentez ! lança-t-il. Vous en avez vu un autre. Je le sais.

La femme ne répondit pas tout d'abord, mais dut juger que le mensonge était inutile.

— Oui, dit-elle tout bas.

— Un homme ? Une femme ?

— Un homme.

— Comment est-il.

— Assez âgé, chauve et avec un tic : la bouche et l'œil agités d'un mouvement contraire.

— Quel âge ?

— Environ cinquante ans.

— Quelle nationalité ?

— Il parle allemand, mais avec un accent hollandais assez prononcé.

— Dans quelles conditions l'avez-vous rencontré ?

— Un soir que le mendiant m'avait donné rendez-

vous dans un petit café de Moabit. Il est venu et m'a dit qu'il était content de mes services.

— Qui avaient consisté en quoi, exactement ?

— A porter des messages que le mendiant me faisait passer et à noter ceux que me transmettait un homme assez vieux que je ne connais pas.

C-22 approuva.

— Exact dans les grandes lignes, et je vous remercie de votre franchise. C'est hier soir à sept heures que vous avez vu le mendiant pour la dernière fois ? N'est-ce pas ?

— Oui.

— Ne vous étonnez pas de cette précision. C'est grâce à ce détail que vous êtes ici. Et vous n'avez jamais plus revu l'homme au tic et n'êtes jamais allée chez lui ?

— Jamais.

— Avez-vous quelque notion sur son identité ou sur son domicile ?

— Aucune. Je ne l'ai jamais revu.

— Encore une question. A qui deviez-vous faire passer ce billet ?

— Je devais le remettre à la caisse de l'Hôtel Atlas.

— Pour le 424 sans doute ?

— Non, le 626.

— Merci. J'aimerais vous dire que vous êtes libre, mais c'est malheureusement chose impossible.

Le visage de la femme se crispa.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec angoisse.

C-22 joua négligemment avec son monocle et sourit.

— Ceci, ma chère enfant, est notre affaire. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous serez parfaitement bien traitée et n'aurez pas à vous plaindre de votre détention.

Il se dirigea vers la cheminée et appuya sur un bouton. L'agent qui attendait derrière la porte entra.

— Conduisez Madame à la chambre où elle était tout

à l'heure. Car il vous suffira, chère madame, de tourner le bouton électrique pour voir que ce que vous preniez pour une cellule obscure est tout simplement une chambre à coucher. Maintenant, un dernier conseil : inutile de chercher à vous échapper.

Sans un mot, la femme se leva et se dirigea vers la porte. Comme elle l'atteignait, l'agent Kilner fit un pas vers son chef.

— Webb vient de rapporter le document, chef, annonça-t-il.

— Il y est arrivé facilement ?

— En se jouant. C'était bien notre chiffre.

— Qu'est-ce que je vous disais, appuya C-22 en se tournant vers l'homme au fauteuil.

Il prit connaissance du billet et fit la moue.

— Pas très probant, remarqua-t-il, quand Kilner et la femme furent sortis. Jugez-en par vous-même :

« Besoin urgent vous voir. Serai demain soir cabaret du Canard-Sauvage. Au cas offre nouvelle de Z, pouvez l'aviser que sommes prêts à entrer en pourparlers. Se méfier de C -22. »

Il s'arrêta et regarda l'homme du fauteuil.

— A part la dernière phrase, tout le reste nous laisse dans le vague. Il est vrai que, par elle-même, elle en dit long.

L'homme du fauteuil prit le billet et l'étudia.

— Et vous dites que vos agents vous ont affirmé avoir vu notre agente en communication avec le mendiant de l'église catholique de Sainte-Hedwige ?

— Voilà exactement comment les choses se sont passées. Pour des raisons trop longues à vous expliquer, je vous avouerai que, de prime abord, l'agente dont nous parlons et à qui nous pouvons donner son nom, puisqu'elle ne le cache pas, Muriel Smith, m'a semblé douteuse. Je l'ai donc fait surveiller. Or, hier après-midi, elle

a quitté son hôtel. Mes hommes l'ont suivie jusqu'à Sainte-Hedwige et, comme elle en ressortait, l'ont vue mettre quelque chose dans le chapeau du mendiant.

— Ce pouvait être une aumône ?

— C'était un papier plié en quatre, et c'est ce détail qui a alerté mes hommes. Un d'eux a continué la filature et a suivi la femme jusqu'à son hôtel. L'autre a suivi le mendiant, à une gargote de la vieille ville où il prend, paraît-il, ses repas. Il est entré avec lui et a été témoin de son curieux manège. Sous prétexte de tenter les âmes charitables, le bonhomme a laissé son chapeau sur une chaise à l'entrée, et plusieurs personnes y ont déposé leur obole. Entre autres, la jeune femme que vous avez vue tout à l'heure. Seulement celle-ci ne s'est pas bornée à faire la charité. Elle s'est en même temps emparée d'un petit papier qui avait été glissé dans la coiffe.

» On l'a pistée jusque chez elle et, toute la nuit, l'on a monté la garde, avec le résultat que vous connaissez.

— Et vous estimez que Muriel Smith est l'auteur de ce billet ?

— Pas du tout. Bien qu'elle loge au 424 et non au 626, je suis certain qu'il est pour elle. Elle a dû être avisée que l'on voulait lui faire savoir quelque chose, et c'est pourquoi elle a mis en action le mendiant d'abord, puis cette jeune Allemande.

— Qui ni l'un ni l'autre n'appartiennent à vos services ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Et maintenant, que comptez-vous faire ?

C-22 parut s'étonner de cette question.

— Mais, la seule chose logique. Laisser ce billet parvenir à sa destinataire. Il ne nous restera plus alors qu'à aller au rendez-vous, pour être renseigné sur ce que nous voulons savoir. Après ? Ce sont les circonstances qui nous guideront. Tenez-vous à être de la partie ?

L'homme du fauteuil, — Cédric Lacy, comme l'avait

appelé l'agent Kilner, — haussa les épaules avec indifférence.

— Je suppose que je ferais mieux de vous accompagner. On m'a chargé d'élucider un point délicat. Force m'est bien d'obéir quelle que soit ma répugnance. Mais je ne vous cache pas que l'idée d'espionner une femme, et peut-être de la perdre, ne me plaît pas du tout.

C-22, qui était au-dessus — ou au-dessous, comme on voudra — de ces scrupules, eut un sourire ironique.

— Vous oubliez que, dans la lutte que nous menons, les femmes sont nos meilleures alliées et nos pires ennemies. Il serait donc enfantin de faire du sentiment. D'ailleurs, nous ne sommes plus en temps de guerre, et ce qui aurait valu la mort à cette époque vaut à peine une légère punition maintenant.

— Laquelle ? interrogea l'homme du fauteuil.

— Un petit exil, si ce n'est pas trop grave. Sinon, on se contente de signaler la coupable à ses propres amis. Dans ce cas-là, c'est plus sérieux.

L'homme du fauteuil secoua la tête et sourit.

— Vous aurez beau dire, vous ne me convaincrez jamais. J'aime trop la loyauté et la franchise.

« Triple idiot ! » songea en lui-même C-22. Mais, sans rien laisser paraître de son sentiment, il glissa le document dans un tiroir et prit son téléphone.

— Allô ! demanda-t-il. Webb ? Faites partir Clara tout de suite pour l'Hôtel Atlas. Elle donnera le livre au chef de réception et demandera qu'on le monte immédiatement au 626. Merci, je compte sur vous.

Il raccrocha et se retourna vers l'homme du fauteuil.

— Voilà le piège préparé. Il ne nous reste qu'à attendre. Pour cette nuit, je pense qu'il ne se passera plus rien.

Cédric Lacy se leva et s'étira devant la cheminée. Dans son geste, son veston se décroisa, laissant aperce-

voir une curieuse chaîne de montre qui lui barrait la poitrine.

— Un souvenir sans doute ? interrogea C-22 en la désignant.

L'homme du fauteuil hocha la tête.

— Un souvenir en effet, et un regret. C'est une chaîne faite avec une boucle de cheveux, dernier souvenir d'une femme.

— Morte ?

— Si l'on veut ! En tout cas, je ne l'ai jamais revue.

Il tendit la main à C-22.

— Bonsoir, je rentre à l'ambassade. Si quoi que ce soit se produit, avertissez-moi.

— Je n'y manquerai pas.

La porte capitonnée retomba sur lui, et à la petite porte d'entrée il retrouva l'auto qui avait amené la femme. Seulement, maintenant, elle avait repris sa vraie plaque d'identité, et c'est la mention G. B. qu'elle arborait.

* * *

Une heure plus tard, Muriel Smith, qui lisait dans sa chambre un livre sur l'*Hitlérisme*, jeta un coup d'œil sur sa montre et attira son téléphone.

— Allô ! demanda-t-elle, le 626 s'il vous plaît.

Elle attendit quelques secondes, puis reprit :

— C'est vous, Doria ? Rien à signaler ?

Muriel Smith eût-elle pu apercevoir la figure de sa femme de chambre, qu'elle eût été frappée de son trouble.

— Rien ! répondit cette dernière après un temps.

— Curieux. Aucun message ?

— Aucun, et je n'ai pas bougé de la journée.

— Bizarre ! Enfin, nous n'avons qu'à attendre. Bonsoir, Doria.

Muriel Smith raccrocha et se mit à rire silen-

cieusement. Soudain, elle esquissa un petit pas.

— Le pas de guerre de ma très chère Australie ! expliqua-t-elle pour son propre bénéfice. Aucun ne saurait être plus approprié... si ce n'est celui de la vengeance!

Elle alla à sa table et traça quelques lignes sur un bloc-note dont elle déchira la feuille. Ceci fait, elle s'habilla et sortit de l'hôtel.

Une femme faisait les cent pas sur le trottoir en quête de l'homme qui lui assurerait sa nuit. Mais cette femme ne fit aucune attention à la jeune Australienne. Achille Bastien ne lui avait signalé que la femme en noir. C'est elle qu'elle attendait.

Ce fut donc le plus tranquillement du monde que Muriel Smith put arriver à Sainte-Hedwige, où elle tenait sans doute à faire ses dévotions. Elle n'y resta que quelques minutes et, en sortant, remarqua le mendiant qui tenait toujours son chapeau sur ses genoux. Elle ne put résister au désir de lui faire l'aumône, mais un observateur attentif aurait aperçu que, cette fois encore, l'aumône ressemblait terriblement à un billet plié en quatre.

Le soir même, le billet parvenait à son destinataire et était ainsi conçu :

« L'assurance vient de m'être donnée par Doria qu'aucun message ne lui était parvenu. J'ai ainsi la preuve de sa trahison. Il faut aviser sur-le-champ et nous débarrasser d'elle. »

Et cela Muriel Smith pouvait l'avancer avec cette certitude pour une raison bien simple.

C'est elle qui avait fait dicter le message transmis par la jeune Allemande.

Seulement, en condamnant la femme qui avait trahi, il y avait une chose qu'ignorait Muriel Smith :

C'est qu'elle-même avait été dénoncée à l'Intelligence Service et que la menace planait tout aussi dangereusement sur sa tête.

VI

Le cabaret du Canard-Sauvage était une de ces boîtes interlopes comme l'après-guerre en vit fleurir à Berlin. Extérieurement, il présentait l'aspect d'un lieu de rendez-vous réservé à la plèbe. L'intérieur ne semblait guère racheter ces défauts.

Des tables s'alignaient le long d'un boyau qui avait jadis servi de cave et dont le plafond menaçait les têtes. Là, des couples évocateurs des bas-fonds composaient une figuration presque gratuite ; c'est elle qui avait voulu sa vogue momentanée au Canard-Sauvage auprès des snobs pour qui le contact de la pègre semble une forme de volupté nouvelle.

Passé minuit, le cabaret ne désemplissait pas, et rien n'était plus évocateur d'une époque que le contraste entre ces gens en habit et en grandes toilettes, et ces couples que l'on aurait évités soigneusement, les eût-on rencontrés au hasard des rues.

Les gens bien renseignés clignaient de l'œil et affirmaient que tout n'était que mise en scène. La vérité était un peu différente. La clientèle du Canard-Sauvage

se composait bien en effet de gens du milieu sur qui la police gardait l'œil, mais beaucoup étaient à la solde de cette même police, et le Canard-Sauvage servait en quelque sorte de centre d'information.

Ce soir-là, la séance, qui ne variait guère d'une nuit à l'autre, se déroulait. Il y avait eu des danses et des chansons. Maintenant, les deux accordéonistes et la pianiste s'occupaient à créer l'atmosphère.

La caissière trônait à son comptoir, semblant émerger de l'atmosphère enfumée. A ses côtés, Oscar, le patron, veillait au remplacement des consommations et supputait la recette.

Aucun nouveau client n'était entré depuis quelque temps, quand le bruit de la porte et le courant d'air froid de la rue firent tourner la tête à Oscar.

Une femme était sur le seuil, hésitant à descendre les deux marches. Enfin, elle se décida et se dirigea vers une des rares tables demeurées libres.

Elle était à peine assise qu'un soupeur qu'elle ne connaissait pas vint à elle.

— Manifestez votre plaisir de me rencontrer, lui glissa-t-il en lui tendant la main.

La femme, dont l'esprit était aux aguets, obéit, et ce fut avec un sourire heureux qu'elle l'invita à s'asseoir.

L'homme, qui était en habit et qui parlait anglais, appela le garçon pour commander du champagne.

Ceci fait, il ne fut plus qu'à sa compagne, et ce fut en lui tenant les mains qu'il poursuivit la conversation.

Nul dans le Canard-Sauvage n'avait fait attention à cet incident, si ce n'est à une table où deux hommes en veston buvaient du vin du Rhin avec une jeune femme aux allures équivoques.

L'un des deux poussa le genou de l'autre.

— Doria ! murmura-t-il tout bas.

La jeune femme qui était avec eux n'entendit pas le

nom, mais, ayant jeté un regard vers la nouvelle venue, prouva à ses compagnons par un imperceptible sourire qu'elle avait compris.

Les musiciens d'ailleurs, après un court arrêt, venaient d'attaquer un tango, et, une fois de plus, les danseurs se pressaient sur la minuscule piste.

Obéissant à la suggestion de l'inconnu, Doria s'était levée et, étroitement serrée par son cavalier, suivait le rythme de la musique.

A leur table les deux hommes n'avaient pas bougé, mais leur compagne, acceptant les offres d'un habitué de l'établissement, s'était jointe à la cohue.

— Que peut-il lui dire ? glissa le premier des deux hommes, qui n'était autre que Cédric Lacy. Sans doute va-t-il choisir ce moment pour lui parler.

C-22 secoua la tête.

— Trop de bruit et trop d'oreilles à l'écoute ! Si l'homme est du Service allemand, il connaît la boîte et se méfiera. C'est autre chose qu'il nous faut guetter.

Les deux hommes remplirent leur verre et s'absorbèrent dans la contemplation de la scène. A dire vrai, une seule personne captait leur attention : la danseuse en noir. Doria.

Pâmée dans les bras de son cavalier, elle semblait uniquement goûter la griserie de la danse. Elle avait fermé les yeux, mais un observateur attentif aurait vu que sous sa couche de fard elle était pâle.

Tout à coup, la compagne des deux hommes qui, chose curieuse, semblait s'attacher à ses pas, l'entendit murmurer :

— Que voulez-vous de moi ? Parlez !

Son cavalier ne répondit pas tout de suite. Au contraire, il sourit et, profitant d'un espace libre, s'évada du coin où il piétinait.

— Plus tard, lança-t-il dans un souffle. N'ayez l'air de rien.

La danse finit, et c'est en se tenant par la main qu'ils regagnèrent leur table.

— Veillons ! glissa laconiquement la jeune femme aux allures équivoques en rejoignant ses compagnons.

Plusieurs danses se succédèrent sans que rien vînt changer la situation. Enfin l'événement attendu se précisa.

Il y avait au Canard-Sauvage une tzigane, diseuse de bonne aventure. Allant de table en table, elle proposait ses bons offices, et, afin de garder le secret, répondait par écrit aux demandes écrites qu'on lui posait.

Elle avait fait ses offres à droite et à gauche et était arrivée à la table de la femme en noir.

— Voici l'occasion de savoir si vous m'aimerez un jour ! déclara à très haute voix son compagnon. Je vais interroger le sort là-dessus.

Il rit très haut et, fouillant dans la poche de son habit, en tira une enveloppe longue et mince.

— Voilà qui va convenir à merveille, expliqua-t-il; rédigeons avec soin notre consultation.

Penché sur la table, il se mit à écrire, tandis que la musique recommençait.

Tout à coup, un clin d'œil de l'homme en habit alerta la dame en noir.

— Arrachez-moi l'enveloppe, lui glissa-t-il. Fâchez-vous après l'avoir lue, et refusez de me la rendre.

Elle suivit de point en point ses instructions, et, après une explosion de colère comique, glissa l'enveloppe litigieuse dans son sein.

— Le seul endroit où vous êtes certaine que je n'irai pas la chercher, déclara galamment l'homme en habit, en appelant la tzigane pour lui demander une feuille de papier où recommencer son questionnaire.

Aucun détail de la scène n'avait échappé aux deux hommes, et l'un d'eux tira un cigare de son étui et, se

renversant en arrière, aspira les premières bouffées.

Comme à un signal, un jeune homme qui était au bar, où il jouait au poker-dice, sauta au bas de son tabouret, et, se dirigeant vers la table de la dame en noir, s'inclina en souriant.

— Cette danse pour moi ? demanda-t-il avec politesse.

Elle le regarda, étonnée de cette démarche, et secoua doucement la tête.

Il ne se tint pas pour battu.

— Puisque Monsieur n'en profite pas. Serez-vous aussi sauvage que le Canard ?

L'homme, qui avait froncé les sourcils, sourit. Sans doute craignit-il qu'un refus ne fût remarqué ou que l'insistance de l'inconnu devînt par trop vive, car ce fut lui-même qui incita la dame en noir à accepter.

Celle-ci se leva et, entraînée par l'inconnu, se mit à valser.

La tenant étroitement enlacée, le jeune homme l'eut bientôt dirigée vers l'autre bout de la salle.

Sans en avoir l'air, et tout en affectant d'écrire, l'homme en habit ne la perdait pas de vue ; mais rien absolument dans l'allure du jeune danseur ne sembla lui devoir inspirer la moindre crainte.

Pourtant, à un moment, le couple fut bousculé, et la femme en noir, sentant que l'on marchait sur sa robe, se retourna dans un mouvement de colère.

Elle ne vit que la jeune femme à l'allure équivoque qui plaisantait avec son danseur, et qui s'excusa sur-le-champ.

Elle devait d'ailleurs être intime avec le jeune inconnu, car celui-ci, faisant un pas de côté, profita de l'incident pour lui tendre un mouchoir qu'elle avait, paraît-il, oublié au bar.

Elle le prit, en s'accusant d'être toujours aussi écervelée et, sur un nouvel éclat de rire, continua sa ronde.

Quelque chose dans sa toilette dut soudain clocher, car,

quittant son danseur, elle se précipita au vestiaire et en ressortit au bout d'une minute à peine. Cette fois, ce fut elle qui chercha le jeune homme inconnu.

— Mais il n'est pas à moi ! déclara-t-elle en rendant le mouchoir.

L'autre le prit et, accentuant sa pression contre sa danseuse, continua la fadaise qu'il lui débitait.

Enfin la musique s'arrêta et, avec un soupir de regret, le jeune homme inconnu reconduisit la dame en noir à sa table et s'inclina cérémonieusement.

Son compagnon, qui fumait un cigare, ne lui prêta aucune attention et le congédia d'un salut très sec.

Haussant les épaules devant cet accueil, il se dirigea vers le bar où la jeune femme au mouchoir était déjà installée et mangeait un sandwich en faisant des grimaces dans la glace.

Quelqu'un avait aussi les yeux fixés sur cette glace et l'observait attentivement : C-22. Car ces grimaces lui disaient ce qu'il voulait savoir : que la ruse avait réussi.

Un moment il bavarda à bâtons rompus avec son compagnon, puis, tirant sa montre, fit une remarque sur l'heure tardive et appela le garçon.

Cédric Lacy, qui n'avait rien perçu du manège, s'étonna de ce départ, mais n'en témoigna rien.

Les deux hommes étaient déjà dans la rue quand le jeune inconnu, qui plaisantait toujours au bar, se retourna et poussa une exclamation : un des deux hommes avait oublié son écharpe blanche sur la banquette.

Sautant au bas de son tabouret, il s'en empara, et, gravissant les deux marches, courut après eux.

— Votre écharpe ! expliqua-t-il à haute voix.

Comme il la tendait à C-22, il ajouta en sourdine :

— Aucune difficulté pour les papiers, Sir. Prenez garde de ne pas les laisser tomber. Ils sont roulés dans votre cache-col.

— O. K. répondit joyeusement C-22.

Le jeune homme était déjà reparti, relevant le col de son smoking, car l'air froid était piquant, et pressé de regagner la bonne atmosphère chaude du Canard-Sauvage.

Comme il y arrivait, il heurta un nouveau venu qui descendait d'un taxi. Il n'y prêta aucune attention et, poussant la porte, entra dans l'établissement.

A son tour, le nouveau venu, un homme d'un certain âge, assez corpulent et en costume de ville, poussa la porte et demeura immobile sur le seuil.

Quelques têtes, saisies par l'air froid, se retournèrent, mais ne s'attardèrent pas. Seule, une femme poussa un petit cri angoissé, vite réprimé, tandis que sa main agrippait le bras de son compagnon.

L'homme qui venait d'entrer était Achille Bastien, et son regard froid fixait la femme en noir, Doria.

Lentement, il descendit les marches et se dirigea vers le fond de la salle.

La femme crut qu'il marchait sur elle et, d'un geste instinctif, se recula vers l'homme à ses côtés. A son tour, il comprit que quelque chose d'insolite se passait et se souleva, prêt à la riposte. Mais, indifférent à ce geste, Achille Bastien continua sa route sans s'arrêter.

Il passa près de la table et, en avisant une dans la rangée d'en face, se disposa à s'y asseoir.

Dans son mouvement pour gagner la banquette, force lui fut de tourner le dos.

— Qui est-ce ? jeta l'homme en habit.

Il devina, plus qu'il n'entendit la réponse :

— Bastien, de Paris.

Il fronça les sourcils, mais celui dont la présence venait de lui être révélée, s'étant retourné, se versa un verre de champagne et le but d'un trait.

Achille Bastien s'assit, commanda de la bière au garçon et se cala contre la cloison. Maintenant, c'était la

femme en noir seule qu'il fixait et, sous ce regard, la malheureuse sentait la panique la gagner.

Pourquoi Achille Bastien était-il là ?

Elle revoyait leur dernière rencontre à Paris, lorsque Muriel Smith l'avait tirée de ses griffes, et une seule raison lui paraissait logique.

Il était là parce que la Sûreté française était à sa poursuite. D'accord avec la police berlinoise, il l'avait suivie jusqu'au Canard Sauvage et, tout à l'heure, un schupo allait entrer et lui mettre la main au collet.

A cette pensée, elle crispa ses poings de désespoir. Non pas que la crainte d'une arrestation lui fît peur. Elle avait passé ce stage. Mais elle songeait au papier qu'elle portait dans son corsage et à ce que lui avait dit l'homme qui peu de jours auparavant l'avait eue en son pouvoir.

Qu'elle n'accomplît pas ce qu'on lui ordonnait dans le papier qu'on venait de lui glisser et quelles représailles ne devait-elle pas craindre ?

Elle tourna des yeux suppliants vers son compagnon et vit qu'il était en train de vérifier l'addition. Il paya et, se levant, déclara à haute voix :

— Une dernière danse, n'est-ce pas, très aimée ? Mais cette fois avec moi.

Elle hésita une seconde, mais, devant l'insistance souriante de son vis-à-vis, se leva pour obéir.

Elle s'aperçut dans la glace et fut effrayée de sa pâleur.

Elle arrangea ses cheveux et, profitant de cet instant, son compagnon s'approcha du bar. Instinctivement Achille Bastien eut l'impression que quelque chose allait se passer.

Il regarda l'homme et le vit échanger quelques mots avec le barman. Il le vit lever le bras pour désigner une bouteille du doigt... et tout s'éteignit.

Mais ce geste ne prit pas Achille Bastien par surprise. Au moment précis où il se déclenchait, il avait eu l'intuition de ce qui allait se passer. Il avait, en effet, aperçu le tableau du compteur électrique à portée de la main de l'homme et avait compris.

Il y eut quelques petits cris amusés, mêlés à des rires. Une porte s'ouvrit puis se referma sans bruit.

A sa place, la femme en noir n'avait pas bougé. Une main s'était posée sur la sienne, et, après un premier sursaut, elle s'était ressaisie. Un homme seul pouvait ainsi la rassurer : son compagnon de soirée.

Elle attendit la fin de cette panne, tout en se demandant, à part elle, pourquoi il ne profitait pas de cette obscurité pour fuir et la sauver.

Enfin le patron, qui n'avait cessé de parler à tue-tête et de recommander le calme, redonna la lumière, mais, cette fois, la femme en noir dut se faire violence pour ne pas crier. Son compagnon avait disparu et l'homme qui la tenait par le bras n'était autre que l'homme qui la poursuivait pour la livrer à la justice : Achille Bastien.

Sous sa main, le policier sentit le tremblement du corps de la femme. Sa figure s'était décomposée.

Il la poussa légèrement, et elle retomba assise sur la banquette, où il se mit à ses côtés.

Il n'avait toujours pas dit un mot, et ce fut elle qui, retrouvant un peu de courage, lui adressa la parole :

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Puis, s'exaspérant de son sourire, elle lança :

— Mais arrêtez-moi, allez, et finissons-en.

A sa grande surprise, il secoua la tête.

— Non ? prononça-t-elle sourdement.

Cette fois, Achille Bastien rompit son mutisme.

— Non.

— Pourquoi me poursuivre alors ?

Achille Bastien vida à moitié le verre que le garçon avait posé devant lui, et, semblant parler pour lui-même, remarqua :

— Peut-être parce que je n'aime pas beaucoup que l'on se fiche de moi. Peut-être aussi pour bavarder. Une petite conversation pourrait être si utile entre nous deux !

Il avait dit cette dernière phrase en la regardant fixement, et, à nouveau, elle lut la froide résolution qui l'animait. De toute sa phrase elle n'avait retenu qu'une chose : il ne venait pas pour l'arrêter. C'est donc que la police de Berlin n'était pas alertée ? Qu'elle pût déjouer sa surveillance, et c'était le salut. Une fois hors de sa portée, elle savait maintenant à qui s'adresser utilement.

Elle réfléchit une seconde et entrevit une possibilité de fuite. Au vestiaire, elle avait remarqué une porte de service qui donnait sur la rue et par où entraient les musiciens. Qu'elle pût y parvenir, et elle disparaissait, tandis que le naïf policier l'attendait sous l'orme.

Elle décida de jouer le tout pour le tout et se tourna vers Achille Bastien :

— Une conversation ? reprit-elle. Il m'est bien difficile de vous la refuser maintenant. Je vous avouerai humblement que vous m'avez fait peur. J'ai craint que vous ne vinssiez m'arrêter.

Achille Bastien haussa les épaules.

— Vous oubliez que nous sommes à Berlin, où je ne suis rien. Tout ce que je désire, c'est éclaircir certains points plus intéressants.

La femme en noir eut un sourire énigmatique.

— Je suppose que votre feinte douceur cache quelque chose. Mais je me soumets de bonne grâce.

Elle se leva à moitié, le cœur battant, et continua :

— Je vais me remettre un peu de rouge au vestiaire. Commandez à souper en attendant.

Elle guetta la réponse d'Achille Bastien et eut l'im-

pression que son cœur s'arrêtait de battre. Mais les mots qui lui parvinrent la firent presque défaillir de joie.

— Entendu ! accepta le policier. En ajoutant, tellement il donnait dans le panneau : que voulez-vous manger ?

Elle dit la première chose qui lui passa par la tête, tant était grande sa hâte de s'éloigner.

— Parfait ! acquiesca Achille Bastien.

Elle lui adressa un petit sourire et, glissant entre les deux tables, se dirigea vers le vestiaire.

Achille Bastien s'était adossé à la cloison et avait fermé les yeux.

Tout à coup, il fut secoué d'un accès d'hilarité qui plissa sa grosse figure. Mais, chose curieuse, au garçon qu'il appela pour régler son addition, il se garda bien de commander le petit souper suggéré par Doria. Au contraire, ayant payé, et sans plus attendre sa volage compagne, il se dirigea vers la sortie.

Il avait toujours son air satisfait et souriait comme si tout dans la nature eût répondu à ses expectations.

— Et cette charmante petite dame qui s'imagine m'avoir roulé ! monologua-t-il en arrivant à l'air libre.

Il boutonna son manteau et, allumant un cigare, se dirigea vers le bout de la rue. Il l'atteignait, quand un homme déboucha de dessous une porte cochère.

— La femme est sortie il y a environ cinq minutes, indiqua-t-il, et Frieda est à ses trousses.

— Parfait, approuva Achille Bastien. L'embêtant, c'est que vous n'ayez pas suivi un certain bonhomme qui se trouvait avec elle. Enfin, comme vous ne pouviez pas vous en douter... de quel côté a-t-elle filé ?

Tony l'Artiste lui indiqua une rue qui débouchait à quelque cent mètres plus loin et, sur l'invitation du policier, se mit en route à ses côtés.

Il faisait une nuit très froide, mais un clair de lune

intense dispensait à ce quartier populeux ce que l'éclairage parcimonieux laissait à désirer.

Tout à coup, une exclamation de Tony l'Artiste fit relever la tête à Achille Bastien. Il regarda devant lui et comprit la surprise de son compagnon.

Adossée à un réverbère, une femme était immobile : Doria.

Achille Bastien ne put retenir un haut-le-corps. L'instant d'après, il s'élançait au pas de course, et, en quelques enjambées, était auprès d'elle. Celle-ci, d'ailleurs, apercevant qui lui amenait le destin, avait porté ses mains à ses yeux et tentait de fuir.

Elle n'alla pas loin, la main du policier venait de l'immobiliser.

— Alors, ma petite, commença-t-il, c'est comme ça que tu...

Il n'acheva pas. Quelque chose dans la physionomie de la femme venait de le frapper : elle était cadavérique.

— Mais que se passe-t-il ? interrogea-t-il en abaissant ses poignets et en la regardant dans les yeux.

Dans ce geste, quelque chose échappa aux doigts de la femme et tomba au sol.

Elle poussa un cri et tenta de le faire rouler dans une bouche d'égout, mais Achille Bastien, du pied, put l'en empêcher à temps.

Serrant ses poignets à la faire crier, il se baissa et ramassa l'objet. C'était une feuille de papier sur laquelle quelques mots étaient tracés au crayon bleu. Ils étaient en anglais et disaient : « Tout se paye, avis aux traîtres. Muriel. »

Achille Bastien releva la tête et rencontra le regard angoissé de la femme.

— Ils ont volé le vrai ! balbutia-t-elle dans un besoin de crier sa peur. Ce sont les autres qui ont mis celui-là à sa place. Dieu ! Dieu ! que vais-je devenir !

Une corne d'auto retentit dans le lointain, et cela suffit à déclencher une crise de nerfs.

— Ne les laissez pas venir, cria-t-elle. Ils veulent m'emmener et, quand je serai en leur pouvoir, ils me tueront. Sauvez-moi ! Sauvez-moi !

La détermination d'Achille Bastien fut prise sur-le-champ. Quelque chose se déroulait qu'il ne pouvait expliquer, mais qui mettait la femme à sa merci.

Dans l'état de terreur où elle se trouvait, elle viderait son cœur à l'homme qui lui apparaîtrait comme le sauveur.

Il se tourna vers Tony l'Artiste, qui parlait à voix basse, quelques mètres plus loin, avec Frieda.

— Une auto, vite !

Sans un mot, l'homme s'élança et revint avec la voiture demandée.

— Montez, commanda Achille Bastien. Ici vous êtes exposée à tous les coups, et « ils » peuvent arriver d'un moment à l'autre.

La femme ne fit aucune résistance, toute sa volonté annihilée par la crainte qui l'obsédait.

L'instant d'après, le taxi démarrait, emportant le policier et celle qui, une fois, lui avait si singulièrement faussé compagnie.

Mais, cette fois, les rôles étaient renversés. C'était Achille Bastien qui faisait figure de sauveur, et c'est à lui que la femme se confiait.

« Du diable si je m'attendais à ce développement ! » songea-t-il en jetant un regard par la portière sur une fille des rues qui passait et qui s'arrêta brusquement pour suivre l'auto du regard.

Mais Achille Bastien n'y prêta pas attention. Tout son intérêt était maintenant concentré sur la femme à ses côtés, qui, pliée en deux, sur elle-même, sanglotait et répétait : « J'ai peur ! j'ai peur !... »

VII

La fille des rues regarda filer l'auto, et ce n'est que lorsqu'elle eut disparu qu'elle se retourna, une expression de surprise sur le visage.

— Doria ! murmura-t-elle avec stupéfaction.

Tout de suite la pensée de l'étrange compagnon avec qui elle se trouvait accapara son attention. Car, si elle avait nettement reconnu Doria, il ne pouvait y avoir de doute non plus sur l'homme qui était avec elle. C'était Bastien de la Sûreté française.

— Mais que fait-il ici et comment sont-ils ensemble ? se demanda-t-elle en sentant croître son ahurissement.

Brusquement les conséquences de cette rencontre se dressèrent devant la fille des rues, qui n'était autre que Muriel Smith.

Si Achille Bastien, agent de la Sûreté de Paris, était avec Doria, c'est que quelque événement inattendu s'était produit. Un événement qui avait renversé toute la combinaison savamment édifiée par ses soins !

Ou bien Doria venait d'être arrêtée, ce qui semblait

peu probable, puisque Bastien était sans pouvoir dans une ville étrangère, ou alors, mandaté par son gouvernement, il était, lui aussi, sur la piste du Syndicat Z, et c'était pour s'assurer un otage que, contre tout droit, il s'était emparé de la femme en qui il devinait un chaînon.

Muriel Smith, qui avait repris sa marche en accentuant son air de lassitude, ne put s'empêcher de rire. En dépit des circonstances, quelque chose semblait l'amuser. Mais cet instant de gaîté fut court.

Elle se demanda si son projet n'était pas irrémédiablement compromis et fut sur le point de retourner sur ses pas. Une seconde pensée la fit changer d'avis.

Continuant donc son chemin, sous un des déguisements qu'elle affectionnait, elle fut bientôt à la hauteur du Canard-Sauvage et, poussant la porte, pénétra dans le repaire.

La clientèle élégante avait presque entièrement disparu, et il n'y avait plus que les habitués du matin, gens plutôt louches qui ne firent aucune attention à elle.

Sans hâte, d'une voix traînarde, elle commanda une tasse de café et, en attendant, regarda autour d'elle. Tout à coup, le sourire qui avait quitté ses lèvres reparut.

Un petit détail, incompréhensible pour tout autre, venait de la frapper : à la tige de fer forgé d'une des lampes posées sur une table près de la sienne, quelqu'un avait tressé une paille. Et ce signal convenu voulait dire que tout s'était déroulé comme il avait été réglé.

Muriel Smith savait que Doria était tombée dans le piège qu'elle-même lui avait tendu. Elle était venue au rendez-vous, censément donné par le Service secret allemand. Si un doute avait pu subsister sur son double jeu, Muriel Smith était fixée maintenant.

Son sourire s'accentua en se durcissant. C'est qu'une pensée venait de l'effleurer : celle du châtiment réservé à tout être ayant trahi.

Pour l'instant, par un concours de circonstances qu'elle ne s'expliquait pas encore, Doria était libre. Mais il n'en serait pas toujours ainsi.

Fataliste comme tous ceux qui mènent leur lutte en marge de la société, Muriel Smith haussa les épaules et s'amusa à dénouer la petite paille révélatrice.

Quelque chose pourtant la préoccupait. Pourquoi l'homme qu'elle avait chargé de délivrer le message était-il parti en abandonnant Doria ? Et, celle-ci étant au pouvoir d'Achille Bastien, n'était-il pas à craindre que ce ne fût ce dernier qui tentât de profiter des indications qui y étaient contenues ?

Malgré elle, Muriel Smith ne put s'empêcher de rire tout haut, et cet accès d'hilarité fit tourner quelques têtes.

Mais la curiosité ne fut ni gênante ni de longue durée. Tant de femmes venaient, après une nuit de travail et de détresse, s'abattre autour de ces tables et demander un peu d'oubli à l'alcool, que l'on ne faisait guère attention à un éclat de rire nerveux !

Muriel Smith réprima sa gaîté intempestive et, tout en buvant son café, suivit sa pensée. Se pourrait-il vraiment qu'Achille Bastien, en possession des papiers donnés à Doria, tentât d'en profiter ?

— S'il est agent du gouvernement, et s'il est après le secret du Syndicat Z, songea-t-elle, la chose ne fait aucun doute. Il ne voudra pas laisser passer pareille occasion. Dans ce cas...

Elle n'acheva pas, mais une clarté froide passa dans ses prunelles.

— Tant pis pour lui ! prononça-t-elle enfin. Ça lui apprendra à se mêler de ce qui le regarde.

Voulant en avoir le cœur net, elle se leva et se dirigea vers le vestiaire.

Décrochant rapidement le téléphone, elle demanda une communication et, ne l'obtenant pas tout de suite,

manifesta son impatience. Enfin une voix retentit au bout du fil.

— Allô, interrogea-t-elle, L'Aigle-Double ?

C'était un cabaret dans le genre de celui où elle se trouvait, mais situé dans un autre quartier.

On lui répondit par l'affirmative et elle continua :

— Une Chrysler bleue a stationné devant votre porte pendant une partie de la nuit ? Pouvez-vous me dire si le chauffeur est encore là ?

Comme elle l'espérait, la réponse fut négative.

A cette annonce, ses yeux se fermèrent presque, laissant seulement apercevoir une mince bande de prunelle. Au bout du fil, la voix continua :

— Je puis d'ailleurs vous renseigner en connaissance de cause. C'est à moi qu'on s'est adressé pour avoir le chauffeur.

— Et que vous a-t-on dit exactement ?

— Quelque chose d'assez curieux pour le retenir. On m'a prié d'aviser le chauffeur de la Chrysler qu'il y avait un client pour l'Irak.

Cette fois les paupières de Muriel Smith se fermèrent complètement. On avait employé la phrase du message.

— Merci, dit-elle en raccrochant.

Elle demeura un instant debout, hésitant sur ce qu'elle allait faire, n'arrivant pas à se décider.

S'il ne s'était agi que de Doria, celle qui l'avait trahie et qui allait payer le prix de son crime, elle serait tranquillement retournée à l'Atlas, et, après avoir quitté son déguisement, se serait endormie d'un sommeil sans remords. Mais c'était un autre qui était en cause et, malgré tout, cela la troublait un peu. Non pas qu'elle éprouvât la moindre pitié pour lui. Il s'était de lui-même jeté dans le piège après avoir cherché à lui nuire. Il était seul responsable de ce qui allait arriver.

Brusquement sa décision fut prise : elle irait. Non pas

pour empêcher quoi que ce soit, mais pour être fixée.

Rentrant dans la salle, elle avala d'un trait le reste de sa tasse et, pour décourager toute velléité de galanterie, jeta au garçon d'une voix éraillée.

— Si Guillaume-le-Renard vient tout à l'heure, dites-lui que sa femme n'a pu rester, mais qu'il m'attende.

— Guillaume-le-Renard ? répéta le garçon qui ne voyait aucun client de ce nom.

— Vous le reconnaîtrez facilement. Il a des yeux bigles et il lui manque une oreille.

Glissant une pièce au garçon, elle traversa le long boyau et franchit bientôt le seuil. Enfilant la rue, elle ne s'arrêta qu'à quelque cinq cents mètres de l'endroit où elle avait rencontré Achille Bastien et Doria.

S'adossant à un réverbère, elle sortit un sifflet de sa poche et, par trois fois, modula une note.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une petite auto apparut et stoppa devant elle. Sans un mot, elle monta et la voiture repartit.

Ce ne fut qu'aux environs du pont Schillings qu'elle frappa enfin à la vitre. Sans se retourner, le chauffeur décrocha le tube acoustique et le porta à son oreille.

— A la maison brune, ordonna-t-elle.

Le chauffeur inclina la tête et modifia la direction.

Maintenant, adossée contre les coussins, Muriel Smith rêvait. Elle savait qu'avec l'avance de la Chrysler et malgré les précautions de son chauffeur pour brouiller la piste, elle n'arriverait pas la première au rendez-vous et ne pourrait entrer. Mais elle savait aussi, ce que d'autres ignoraient, qu'il lui serait loisible d'apercevoir celui qui, tête baissée, allait se jeter dans le piège.

Elle songea à son entrevue avec Achille Bastien à Paris. Ce jour-là, le gros homme ne lui avait pas fait une impression désagréable, et elle s'était même prise à regretter d'être obligée de lui mentir. Mais pourquoi

était-il venu à Berlin et s'était-il jeté dans cette intrigue où il n'avait rien à faire ? Elle se revit bavardant avec lui et lui parlant de la Déclaration des Droits de l'homme et de la signification des lances au pays des Bhingis.

Brusquement elle haussa les épaules, tandis que ses traits se durcissaient à nouveau.

Où irait-elle, grands dieux, si elle se mettait à faire du sentiment ? N'était-ce pas sa force d'avoir toujours su barricader son cœur à toute pitié ?

— Ils me l'ont tué, murmura-t-elle soudain, et je n'ai qu'une fidélité à avoir : tenir le serment que je me suis fait le jour où je me suis promis d'arriver par le mal, comme d'autres arrivent par l'amour.

Elle serra nerveusement les poings et se redressa. Par la vitre baissée, elle entrevit les maisons qui fuyaient dans la nuit. Bientôt, on arriverait aux abords de Neue Weissensee, et la petite maison brune dresserait sa silhouette.

— Tant pis pour lui ! chantonna-t-elle. Mais que Doria ne s'imagine pas m'avoir échappé. Il faudra maintenant qu'elle paye pour elle et pour lui.

L'on était en pleine campagne, mais une agglomération apparaissait dans le lointain. On l'eut bientôt atteinte et, quittant la route, la voiture s'engagea dans un dédale qui l'amena sur une place où se dressait une église. Comme elle la traversait, l'horloge égrena ses coups. Il était trois heures.

Enfin, au bout d'une rue, la voiture s'arrêta.

Coincée entre deux immeubles qui l'écrasaient de leurs trois étages, la petite maison brune était là.

Muriel Smith jeta un coup d'œil et n'aperçut rien. La rue était déserte, et la Chrysler avait dû aller se garer quelques rues plus haut.

Toujours sans un mot, elle descendit et attendit que la voiture eût disparu au tournant.

Alors seulement, se dirigeant vers l'un des immeubles qui encadraient la petite maison brune, et tirant une clef de la poche de son manteau, elle ouvrit la porte.

Sans se laisser arrêter par l'obscurité du couloir, elle referma et ouvrit une nouvelle porte.

Cette fois, elle toucha du doigt un bouton électrique près de l'entrée et donna la lumière.

Elle était dans une petite pièce que l'on aurait prise pour la salle à manger d'un ménage bourgeois. L'appartement devait être inhabité, car l'atmosphère était humide et froide. La cheminée était vide, et la pendule que l'on apercevait accrochée au mur, avec ses personnages en bois, était arrêtée.

Muriel Smith ramena son écharpe autour de son cou et se frotta les mains. Allant à la cloison à l'autre bout de la pièce, elle tendit l'oreille et écouta.

Elle n'entendit rien et fut étonnée. Était-elle arrivée si tard que ce qu'elle avait préparé avait déjà eu lieu ?

Elle écouta plus attentivement et sourit. Elle venait de percevoir le froissement d'un papier suivi d'une toux masculine. Quelqu'un était dans la pièce d'à côté qui devait compulser un document. Quelqu'un qui aurait dû être Doria et qui était Achille Bastien. La petite clarté cruelle avait reparu dans ses yeux, et ce fut en se mordillant la lèvre qu'elle traversa la pièce sur la pointe des pieds et releva le contact électrique.

A nouveau l'obscurité régna autour d'elle.

Revenant silencieusement elle colla son oreille à la cloison et écouta. Elle jugea qu'il lui fallait aller vite. Aussi, étendant la main vers un portrait qui représentait un homme d'une quarantaine d'année en Feldgrau, elle le fit pivoter sur lui-même révélant, une plaque d'acier de la dimension d'une vitre.

Étouffant ses moindres mouvements, elle pressa sur un angle de la plaque et attendit. Il n'y eut aucun déclic,

mais, glissant sans bruit, la plaque disparut dans une rainure, laissant apercevoir une surface boisée qu'elle avait cachée jusqu'alors.

Par prudence, Muriel Smith attendit quelques secondes sans bouger.

Rassurée par le silence où l'on n'entendait que le froissement des feuilles de papier, elle se haussa sur la pointe des pieds.

Là où avait été la plaque, deux rayons jaunâtres filtraient, traversant toute la pièce de leur pinceau. C'est vers ces trous que Muriel Smith se haussa. Elle savait qu'ils correspondaient aux yeux d'un portrait à l'huile situé dans la pièce d'à côté et peint sur un panneau de bois. Par eux, elle pourrait voir tout ce qui se passait, et cela sans courir le moindre risque de surprise.

Retenant sa respiration, elle regarda. Dans la pièce qu'éclairait une lampe électrique, un homme était assis, en train de compulser un dossier. Une chose étonna tout de suite Muriel Smith et lui fit froncer les sourcils.

L'homme qu'elle avait devant elle n'avait pas la silhouette d'Achille Bastien. Alors que ce dernier était épais, petit et tassé, celui-ci était grand, mince et élancé. La chevelure non plus n'était pas la même. Que pouvait signifier ce mystère ?

L'homme lisait toujours, et Muriel Smith songeait qu'à moins d'un mouvement involontaire il lui serait impossible de deviner son identité, quand ce qu'elle appelait de toute sa curiosité se produisit.

En tournant une page, celle-ci se détacha et, glissant sur les genoux de l'inconnu, tomba derrière sa chaise.

Il se tourna pour la ramasser et, dans ce geste, montra sa face à Muriel Smith.

Quelque chose la prit à la gorge et étouffa le cri d'horreur qui faillit lui échapper : celui qu'elle avait devant elle était l'unique homme qu'elle avait aimé : Cédric

Lacy, pour qui elle était devenue ce qu'elle était.

Elle sentit son sang se figer dans ses veines et s'accrocha au cadre pour ne pas tomber.

C'était Cédric Lacy qui était là. Cédric Lacy qu'elle avait condamné à la chose abominable qui l'attendait.

Elle aspira goulûment une gorgée d'air, comme si son cœur s'était arrêté de battre, et sentit ses mâchoires claquer l'une contre l'autre. Il lui semblait que tout son être était annihilé et qu'elle n'aurait plus la force de réagir.

Pourtant, dans un effort farouche, elle se cabra. Que s'était-il passé ? Pourquoi Cédric Lacy était-il là ? Pourquoi était-ce lui et non Bastien ?

Elle ne s'obstina pas à chercher la solution, mais, crispant ses poings, sentit un sanglot lui monter à la gorge. Un être était menacé par sa faute, et c'était Cédric Lacy !

Tout à coup, il lui sembla entendre un bruit, et sa terreur fut portée à son comble. Elle vit qu'elle s'était trompée, mais cette alerte agit sur elle comme le coup de fouet salutaire.

Coûte que coûte elle sauverait Cédric Lacy. Elle savait qu'il n'y avait aucun moyen d'entrer dans la maison, *maintenant que celui que l'on attendait était arrivé*. Et elle savait qu'elle ne pouvait ni s'interposer ni donner contre-ordre. C'est autrement qu'elle devait agir.

Maintenant que sa décision était prise, elle avait retrouvé son sang-froid et cette lucidité qui ne l'abandonnaient jamais à l'heure du danger. Un plan se présenta dont tous les détails se précisèrent. Elle vit qu'il était réalisable et, sans perdre une seconde, se mit à l'œuvre.

Sa première idée avait été d'alerter l'homme qui se trouvait de l'autre côté de la cloison et de se faire connaître. Mais, avec un triste sourire, elle se demanda si, en la reconnaissant et en voyant en elle une espionne, il ne refuserait pas de la croire. L'heure n'était plus où elle pouvait tenter de le convaincre.

Retrouvant le sourire énigmatique qui, si souvent, flottait sur ses lèvres, elle plongea la main dans la poche de son manteau et en tira son sac. L'ouvrant, elle en sortit une petite boule de verre semblable à celles dont, par deux fois déjà, elle avait fait usage, mais teintée en bleue, celle-ci, pour la distinguer des autres.

Retournant à la cloison, elle jeta un regard par les trous pour calculer la distance et, insérant la petite boule bleutée dans l'un d'eux, la projeta d'un coup sec.

Elle tomba aux pieds de l'homme et le fit sursauter. Il y eut un petit bruit de verre brisé, tandis que, poussant une exclamation, l'homme se levait.

Portant sa main à sa gorge comme s'il étouffait, il se renversa en arrière et, s'écroulant sur la chaise qui tomba au sol, fut projeté par terre.

Une seconde, il fit effort pour se lever, puis, se tournant sur le côté, ne bougea plus.

Muriel Smith n'avait pas attendu cet instant.

Sitôt la petite boule lancée, elle s'était emparée d'une chaise et, la faisant tournoyer, l'avait abattue contre le panneau. Il y eut un craquement, mais rien ne bougea.

Redoublant d'effort, elle projeta à nouveau la chaise, se blessant aux mains sans paraître y faire attention.

A la fin, sous un effort plus violent, le panneau s'effondra, entraînant des briques dans sa chute. Le passage était libre entre les deux maisons. Muriel Smith allait pouvoir sauver l'homme qu'elle aimait.

Traînant la table, elle y monta d'un bond et, s'accrochant aux aspérités, réussit à se frayer un chemin. Se laissant retomber, elle demeura un instant étourdie. Une légère odeur d'amande amère flottait encore, mais le poison avait déjà perdu sa nocivité. Elle n'éprouva qu'un léger vertige, et, rassemblant ses esprits, se mit en devoir d'accomplir ce qu'elle avait projeté.

Elle ignorait depuis combien de temps Cédric Lacy

était là. D'une minute à l'autre, le danger pouvait surgir, et rien alors ne pourrait plus les sauver... ni elle ni lui.

L'homme qu'avait rencontré Doria au premier rendez-vous n'avait pas exagéré en évoquant la cruauté des châtiments en vogue en Irak.

Ses tempes battant à lui faire mal sous l'effet combiné du narcotique et de l'angoisse, elle souleva le corps de Cédric Lacy et le traîna jusqu'au pied du mur.

Muriel Smith était athlétique et les dernières années de sa vie s'étaient passées à courir les dangers des « ranchers » de l'Australie du Sud ; mais on eût dit aujourd'hui que ses forces étaient décuplées.

Sans effort, elle souleva le corps jusqu'à la hauteur du trou et, s'arc-boutant, attira la table afin de s'y hisser.

Son intention était de le soutenir dans sa descente dans la pièce, mais ce qu'elle redoutait et guettait avec angoisse se produisit à cet instant précis.

Une clef tourna dans la serrure, tandis qu'un grognement sourd se faisait entendre. Un homme était à la porte et allait entrer.

Alors, ne pensant plus à sa propre sécurité, elle abandonna le corps qui tomba lourdement de l'autre côté de la cloison. Elle entendit le choc et sourit. Car, maintenant, elle savait Cédric Lacy hors de tout danger.

Mais, au même instant, un cri s'étrangla dans sa gorge. Elle venait de se souvenir qu'elle ne pouvait plus fuir et que c'était sur elle qu'allait s'abattre la pénalité qu'elle avait ordonnée.

Et, se laissant glisser de la table, Muriel Smith, droite et livide, attendit que la main de la Fatalité s'abattît sur elle.

VIII

La porte s'ouvrit, révélant celui qui venait d'entrer. C'était un homme de petite stature à la barbe blanche et aux épais sourcils pâles qui se dressaient en broussailles au-dessus de ses yeux. Il avait une lueur mauvaise dans le regard et un sourire qui lui tordait la bouche. Il portait une blouse blanche d'infirmier et semblait respirer avec difficulté, tant son souffle était bruyant.

Il regarda les débris qui jonchaient le sol sans paraître en comprendre le sens et fixa Muriel Smith de son regard glauque. Tout à coup, il éclata de rire, et les deux mains tendues, marcha vers elle. Muriel Smith frissonna et fit un pas pour l'éviter.

Dans sa précipitation, il n'aperçut pas la chaise renversée et, butant contre elle, manqua de tomber.

Dans son geste de préservation, un fait avait sauté aux yeux de Muriel Smith : la porte était restée ouverte.

Qu'elle pût l'atteindre, et c'était peut-être la fuite possible, le salut assuré. Tout son sang-froid revenu, elle calcula le moyen de réussir.

Avec un grognement de colère, l'homme s'était redressé, marchait à nouveau sur elle.

Elle l'attendit de pied ferme, droite contre la muraille, et n'ayant de retraite que sur le côté.

L'homme marchait lentement. La flamme de ses yeux était plus intense encore, et il avait toujours ce sourire de l'être certain de sa victoire.

On eût dit un chat jouant avec une souris, et la blancheur des cheveux jointe à ses sourcils en broussaille ajoutait à l'illusion. Comme il allait la saisir à l'épaule, elle eut une brusque détente. Se baissant, elle ramassa une brique et lui en porta un coup en plein visage.

Aveuglé, il poussa un cri de colère et, portant ses mains à sa figure, recula.

La seconde d'après, Muriel Smith s'était jetée vers la porte et l'avait repoussée derrière elle. Sous le choc, la clef tomba par terre, mais le couloir était obscur; et elle ne voulut pas perdre de temps à la chercher.

Déjà revenu de sa surprise, d'ailleurs, l'homme s'était élancé à sa poursuite.

Elle comprit que tout retard serait fatal, aussi dévala-t-elle le long du corridor. Un instant, elle avait pensé se diriger vers l'entrée, mais elle réfléchit que cette porte était barricadée. Un escalier s'offrit devant elle et, voyant là l'unique chance, elle s'y dirigea et le gravit en courant.

Les fenêtres des chambres devaient donner sur la rue. Elle aurait le temps d'en ouvrir une et d'appeler au secours. Au besoin, elle pourrait toujours sauter.

Derrière elle, elle entendit la respiration rauque et de plus en plus haletante de son poursuivant.

Comme une flèche, elle enfonça la première porte qu'elle trouva et, traversant la pièce, fut à la fenêtre.

Brusquement, elle sentit son courage lui manquer : donnant au dehors l'impression d'un volet, un épais panneau de bois était scellé dans la maçonnerie.

L'homme était déjà dans la chambre, poussant des grognements de satisfaction, certain maintenant que sa proie ne pourrait plus lui échapper.

Elle ne lutta plus, et, fermant les yeux, la bouche entr'ouverte dans un geste d'horreur, elle attendit.

Soudain, une main s'abattit sur son épaule, tandis qu'un bras l'immobilisait. Mais elle n'eut aucune réaction. Elle savait qu'elle était perdue et que rien ne pourrait la sauver. Elle était aux mains de Johan-le-Fou, l'homme qu'elle-même avait choisi pour exécuter ses sentences.

Une main desserra son étreinte et tâtonna contre le mur. Au même instant, une ampoule s'alluma, révélant des murs peints au ripolin blanc et une table d'opération sur laquelle un chien maintenu par quatre cordelettes avait été disséqué quelques heures auparavant.

Elle était dans la salle d'expériences de l'homme qui, après avoir été un grand savant, n'était plus qu'un fou. Elle-même allait servir de victime.

L'homme lui serra le bras et ricana :

— Ah ! Ah ! lança-t-il. On croyait que l'on pouvait fuir ! Mais qui donc s'est jamais évadé des griffes de Johan ? On voit bien que c'est la première fois que tu viens ici.

Il la secoua avec force, et Muriel Smith ne répondit rien. Elle réfléchissait.

Quand elle avait organisé sa vie double et s'était entourée de concours ignorés absolument des gens du Service Secret pour qui elle travaillait, elle avait compris qu'à défaut d'un sentiment plus haut la peur seule pourrait lui assurer la fidélité de certains de ses auxiliaires.

Il lui répugnait d'agir par elle-même, aussi avait-elle laissé carte blanche à l'homme en qui elle avait une confiance absolue. C'est lui qui, par hasard, avait été mis sur la trace du Dr Johan Schnaff, qui, après avoir étonné les universités par ses recherches audacieuses, était

devenu fou et avait vu son ardeur scientifique remplacée par une monomanie vivisectionniste.

Un moment sa famille l'avait fait interner, mais sa folie, qui ne se manifestait qu'autour des tables d'opérations, n'étant pas de celles qui menacent la sécurité publique, il avait été rendu à la liberté et confié aux soins d'un infirmier. C'est avec ce dernier que s'était abouché l'homme chargé par Muriel Smith de trouver un exécuteur de ses sentences.

Cet infirmier, véritable brute de la Prusse orientale, n'avait fait aucune difficulté pour entrer dans le jeu de ceux qui offraient de le payer largement.

Il accepta les propositions de mettre la folie du docteur au service d'une justice privée et catéchisa celui-ci dans l'attente de la chose prévue.

Il y avait plus d'un an que tout avait été ainsi arrangé, et pas une fois encore la justice de Muriel Smith n'avait eu à frapper.

Et voilà que, pour la première fois où elle y faisait appel, le sort se retournait contre elle, et c'était elle qui allait en être la victime !

L'homme ricana doucement et attira Muriel Smith. Une telle détresse née de son impuissance absolue s'était abattue sur elle qu'elle n'opposa aucune résistance.

Tout en continuant à ricaner et à dévorer la jeune fille de ses yeux hallucinés, l'homme s'était approché d'un petit meuble et en avait tiré un scalpel d'acier.

Bien qu'elle fît appel à tout son courage, un frisson parcourut Muriel Smith à cette vue. Mais l'homme parut n'y point faire attention.

Il l'avait poussée vers la table d'opération et, la maintenant contre le bord, parlait avec une étrange surexcitation.

— Ah ! Ah ! Ce serait si bon de t'étendre là et de te disséquer vivante ! Il y a tant de choses à apprendre,

que leurs narcotiques imbéciles nous empêchent de deviner. La souffrance ? Qu'est donc la souffrance d'un être comparée au Salut de l'humanité entière. Ah ! inciser ce corps et mettre à nu ses viscères et son cœur palpitant !

Son exaltation, en prononçant ces dernières paroles, fut telle qu'une sueur froide inonda le front de Muriel Smith. Elle eut la peur atroce que, poussé par sa folie, il ne passât à l'exécution de ses menaces.

— Non ! Non ! râla-t-elle, cédant à la panique de tout son être et tentant de se dégager.

Mais, comme s'il eût craint de la perdre, il se hâta de la rassurer.

— N'aie donc pas peur ! Je sais bien que, si je faisais cela, il ne m'en donnerait jamais d'autre. Alors, je suis ses instructions, car j'espère... j'espère toujours. Le doigt ! Le doigt seulement ! Le doigt comme là-bas, dans ce pays où ils savent punir. Ah ! Ah !

Il avait attiré à lui son scalpel et immobilisé la main de Muriel Smith sur la table.

Serrant les dents et fermant les yeux, elle se raidit contre la douleur.

— Je suis leur chef ! songea-t-elle, et je dois donner l'exemple.

Pourtant, un cri déchirant lui échappa la seconde d'après.

Par trois fois, elle le poussa ce cri de bête blessée, puis, se redressant dans un suprême effort, se laissa aller contre la table où elle retomba évanouie.

Par terre, quelque chose de rouge venait de tomber : la première phalange de son petit doigt.

La punition. Comme là-bas en Irak.

***

L'air frais de la nuit la fit revenir à elle. Elle ne comprit pas tout d'abord où elle se trouvait, mais un brusque

lancinement à sa main gauche la rappela à la réalité.

Elle était adossée dans le renfoncement de deux maisons, et la rue sombre et déserte s'étendait devant elle. Elle ferma les yeux tant sa main la faisait souffrir, mais, ayant jeté un regard à son doigt, elle vit qu'un pansement lui avait été fait.

Elle entendit sonner l'horloge de l'église. Il était quatre heures. Bientôt, les premiers maraîchers passeraient se rendant aux marchés. Il lui était impossible de rester là si elle ne voulait pas être découverte et surtout éviter les questions indiscrètes.

Avec effort, elle se mit debout et demeura immobile. Elle eut l'impression qu'elle allait tomber. Pourtant l'air froid lui fouettant le visage galvanisa son énergie.

Prenant son sifflet dans sa poche, elle en tira trois coups et, après quelques minutes d'attente, qui lui parurent interminables, entendit enfin le bruit du moteur.

Bientôt, la voiture s'arrêtait devant elle et elle y montait sans échanger un mot avec le chauffeur. Celui-ci, qui connaissait sa consigne, savait où il devait la mener.

Elle se réjouit que l'homme n'eût rien eu à lui dire. Sa pâleur et son tremblement n'auraient pu que trahir ce qui venait de se passer.

A toute allure, l'auto fila par les rues désertes, et, après un long moment de repos, où elle glissa même au sommeil, Muriel Smith tira un flacon d'une des poches et but avidement. Cela lui rendit quelques couleurs, tandis qu'elle sentait une vie nouvelle couler dans son corps. Malgré elle, elle songea à la scène qui venait de se dérouler et frissonna. Mais elle écarta cette vision pour songer à l'homme qu'elle avait sauvé.

Où était-il ? Sans doute, sitôt passé l'effet du narcotique, avait-il réussi à fuir. Il n'avait eu qu'à sortir de la pièce et de là dans la rue.

A moins pourtant qu'il n'eût été alerté par le trou dans

la muraille ? Mais elle écarta cette possibilité, car, dans ce cas, il serait revenu.

Muriel Smith ferma les yeux, et un nom lui monta aux lèvres : Cédric Lacy !

Quand elle les rouvrit, de grosses larmes coulaient le long de ses joues délayant le fard dont elles étaient enduites. Elle s'aperçut dans la petite glace de la voiture et sourit faiblement.

L'on approchait du centre de Berlin, et bientôt l'on arriverait à l'Atlas. Tirant son mouchoir et l'humectant à la bouteille à laquelle elle avait bu, elle eut tôt fait de débarrasser son visage de la couche de fard qui lui donnait son aspect de fille des rues. Mais sa pâleur et ses traits tirés lui montrèrent qu'elle ne pouvait rester ainsi, et, avec soin, elle procéda à sa toilette.

Elle avait fini depuis quelques minutes à peine, quand la voiture s'arrêta. Elle était devant l'hôtel.

Prenant un manteau de soirée sur la banquette, elle le jeta sur ses épaules et descendit.

Elle avait craint ses premiers pas, mais elle s'aperçut que l'effet de l'alcool la soutenait encore. Le concierge de nuit qui somnolait fit, d'ailleurs, à peine attention à elle, et le liftier, la connaissant, la déposa à son étage sans qu'elle ait eu besoin de lui adresser la parole.

Elle suivit le long corridor et allait ouvrir sa porte quand son oreille exercée lui décela un léger bruit.

Elle fut sur le point de s'arrêter, mais, habituée à braver le danger, elle ouvrit et se tint droite sur le seuil.

A nouveau son cœur, après un instant d'arrêt, se mit à battre follement : près du tiroir de la coiffeuse qu'il venait d'ouvrir, un homme était debout : Cédric Lacy.

IX

Ce fut Cédric Lacy qui rompit le silence :

— Thaisa ! murmura-t-il d'une voix sourde.

Il s'était redressé et avait fait un pas dans sa direction.

Très calme en apparence, Muriel Smith avait refermé.

— Thaisa ! reprit-il, incapable de croire encore à la réalité de la chose. Ainsi, Muriel Smith, la femme de l'Intelligence Service, l'espionne, c'est vous ?

Il y avait sur sa figure une expression d'horreur qui, plus que la douleur physique, déchira tout l'être de Muriel Smith.

Lentement, elle abaissa la tête.

— C'est vous ! dit-il à nouveau. Et la jeune fille que j'ai laissée il y a cinq ans, je la retrouve aujourd'hui...

Devant l'insulte du ton, Muriel Smith se cabra :

— Que vous avez laissée ? Dites plutôt que vous avez abandonnée. Je vous ai crié ma détresse à cette époque-là. Et j'ai fait appel à votre amour. Tout ce que vous avez su me répondre, c'est que le devoir, votre devoir, devait passer avant tout. Alors je vous ai jeté mon défi, et je vous ai crié que, puisque vous ne vouliez pas m'aider

à arriver par le bien, j'arriverais quand même, mais par le mal. Regardez votre œuvre. Soyez-en fier [1].

Elle avait marché vers lui et s'était arrêtée à ses côtés.

Comme si ses paroles eussent touché la fibre secrète de son cœur et réveillé un passé qu'il croyait à jamais aboli, il s'était laissé tomber sur une chaise et, la tête entre ses deux mains, se souvenait.

Thaisa ! Thaisa Strafford ! Il revoyait la jeune fille, riche, heureuse, adulée, qu'il avait aimée. Et puis, il se rappelait les tragédies qui brusquement étaient survenues : les deux meurtres inexplicables accomplis à la même heure et suivis de l'assassinat du beau-père de Thaisa ; l'arrestation de cette dernière, à laquelle il avait dû lui-même procéder, victime de son poste à Scotland Yard ; l'émotion de l'opinion publique. Il revivait en pensée ces jours d'angoisse où il avait cru celle qu'il adorait vouée au bourreau et se souvenait de sa stupeur à l'annonce de son évasion. Petit à petit s'évoquaient avec une netteté photographique les détails de cette nuit où, étant allé enquêter à la maison où reposait le cadavre de la mère de Thaisa, il avait vu Thaisa lui apparaître et lui proposer de fuir. Pourquoi le devoir avait-il été plus fort que l'amour ? Thaisa ne lui avait-elle pas expliqué sa conduite et montré que ses crimes n'étaient que le paiement d'une ancienne dette de sang ? Mais, soldat sous les armes, il avait refusé de déserter. Et maintenant, le résultat de sa conduite était là. Ah ! non ! Aucun souvenir de cette nuit ne s'était effacé. Il entendait encore la voix un peu assourdie de Thaisa lui dire : « Je lance mon gant au destin, mais un jour, c'est à vous que je le lancerai. » Et le jour était venu où le sort les mettait face à face. Mais dans quelle condition ! Lui, appartenant à ce Service Secret dont

1. Voir *Cinq heures 42*, roman policier du même auteur.

elle n'était qu'un rouage. Elle, suspecte de trahison et peut-être coupable.

Il releva la tête et vit les yeux profonds de celle qu'il avait connue sous son vrai nom de Thaisa fixés sur lui. Il fut effrayé de la pâleur de ce visage aux pommettes rougies par la fièvre, et, ne se souvenant que des jours passés, tendit la main.

Elle ne la prit pas et, découragé, il la laissa retomber.

— Thaisa ! Thaisa ! murmura-t-il avec détresse.

Les traits de la jeune fille se durcirent.

— Thaisa est morte, déclara-t-elle. Elle a été tuée par l'homme qui n'a pas voulu fuir avec elle. Il n'y a plus que Muriel Smith, l'espionne que vous êtes venu espionner sans doute. Dans ce cas, qu'attendez-vous pour faire votre métier ?

Il y avait une telle amertume dans ces mots qu'il n'aperçut pas leur intention blessante. Il se leva et lui prit la main.

— Dites-moi que ce n'est pas vrai ! Thaisa ! Muriel Smith ne peut pas être si différente...

Elle éclata d'un rire nerveux et se libéra.

— Muriel Smith ! Mais penchez-vous donc sur le passé de Muriel Smith si vous l'osez. Un jour, Muriel Smith, qui s'appelait alors Thaisa, a fait appel à vous. Vous l'avez repoussée. Voyez votre œuvre. Aujourd'hui, il n'y a plus que l'espionne chargée de poursuivre une négociation et que l'on accuse ! Vous avez trouvé quelque chose dans mes papiers, m'incriminant ?

Cette fois l'ironie était trop flagrante pour ne pas être remarquée. Il se contenta de secouer la tête.

— Rien, Thaisa. Cela me répugnait assez de cambrioler et d'espionner une femme.

— Vous l'avez pourtant fait !

Il haussa les épaules.

— Le devoir, Thaisa. Et puis, un événement si

étrange... J'ai été attaqué tout à l'heure, d'une manière que je ne m'explique pas encore. Et cela au moment où je lisais un dossier concernant l'affaire du Syndicat Z.

Muriel Smith s'était reculée de deux pas et regardait Cédric Lacy, un sourire bizarre sur les lèvres.

— Et vous avez pu vous évader ?

— Oui ! Mais là aussi, d'une façon mystérieuse. Je me suis trouvé dans une pièce inconnue dont un mur était démoli à sa partie supérieure. Près de moi, il y avait un sac à main avec des papiers au nom de celle que je devais surveiller : Muriel Smith. C'est ce qui m'a décidé à venir ici. Pouvez-vous m'expliquer comment ce sac était près de moi ?

Elle s'était redressée à la mention de son sac oublié, et la question ne la prit pas par surprise.

— Parce qu'on me l'avait volé, Cédric.

— Qui ?

— La femme à qui vous avez pris ce soir un document que vous avez cru émaner du Service allemand et qui était tout simplement de moi.

La figure de Cédric Lacy exprima l'ahurissement.

— De vous, Thaisa ?

Elle rit doucement de sa surprise.

— De moi, Cédric. Vous oubliez qu'il y a cinq ans déjà une bande, celle qui avait connu mon père, était autour de moi et m'avait aidée à venger un crime. Muriel Smith n'a fait que regrouper ses anciens amis. Ce sont eux qui m'ont permis de mener à bien toutes les missions dont j'ai été chargée.

— Le grand chef le sait ?

— Il le soupçonne. Mais cela sert ses intérêts.

— Pourquoi alors ce faux message à cette femme ?

— Je l'avais tirée de prison, Cédric, pour qu'elle me serve. Or, elle est entrée en rapport avec le Service allemand. C'est pour la punir que je lui ai tendu ce piège.

— Mais ce dossier dont j'ai pris connaissance et qui révèle le secret que veut vendre le Syndicat Z ?

— Piège encore, Cédric. J'ai désiré qu'avant sa punition la femme en prît connaissance pour le rapporter à nos ennemis.

— Mais il s'agit d'un secret important et qui intéresse la sécurité entière des concessions pétrolifères de l'Irak. Il montre comment, par un procédé mystérieux, les nappes souterraines peuvent être contaminées et rendues explosibles. Qu'un agent ennemi mette ce procédé en pratique ?

Muriel Smith secoua la tête.

— Non, Cédric. Bluff que tout cela ! Seulement, je ne tiens pas à ce que les Allemands le sachent. Il faut qu'ils le croient réalisable et que ce soient eux qui achètent le secret inexistant du Syndicat Z.

— Mais pourquoi ? s'étonna Cédric Lacy.

— Mettez pas dilettantisme, et peut-être pour avoir ma revanche d'autres affaires où j'ai eu le dessous !

Cédric Lacy ne vit pas le sourire qui accompagna ces paroles.

— Comment pouvez-vous savoir que ce n'est pas vous que l'on a jouée et que ce que vous dites est exact?

Elle eut un geste d'indifférence.

— Bah ! Il y a tant de moyens pour une femme d'arracher la vérité à un homme.

Il bondit, brusquement blême.

— Thaisa !

Elle le fixa de ses yeux durcis et soutint son regard. Pourtant, malgré elle, elle ferma les paupières. L'effort avait été trop rude, et ce fut en titubant qu'elle alla à sa coiffeuse et en sortit une bouteille de whisky, dont elle se versa un verre plein.

— Thaisa ! murmura-t-il tristement en se méprenant encore.

Les pommettes en feu, elle se versa un autre verre et l'avala. Elle sentait que, si elle ne s'étourdissait pas, elle serait incapable de continuer le rôle qu'elle s'imposait. Tout à l'heure, c'est la Thaisa qu'elle avait toujours été qui reprendrait le dessus. Et cela, elle ne le voulait pas.

— Êtes-vous fixé, maintenant ? interrogea-t-elle en revenant à lui.

Il inclina la tête et se détourna. Il y avait si longtemps qu'il l'attendait cette minute. Et maintenant Thaisa était là ! Comment la retrouvait-il !

Sous l'action de l'alcool qui augmentait sa fièvre, Thaisa était allée à son armoire. Elle l'ouvrit et, prenant un trousseau de clefs, le jeta à Cédric Lacy.

— Fouillez ! lui dit-elle amèrement.

Il ne broncha pas et le laissa tomber sur le tapis. Un instant, ils demeurèrent à s'affronter. Enfin il se baissa et, ramassant les clefs, les lui rendit.

— Non, Thaisa. Je vous crois. Il y a en effet eu une dénonciation. Mais elle devait venir du côté allemand. On aura cherché à vous perdre pour couvrir votre femme de chambre.

Elle haussa les épaules comme si la chose lui eût été indifférente.

— Peut-être ! Ce sont jeux courants dans le service.

Il réfléchit une seconde et remarqua.

— Vous n'avez aucune nouvelle de cette femme ?

— Aucune.

— Il serait pourtant bon qu'elle pût communiquer au Service allemand les faux renseignements dont par mégarde j'ai pris connaissance.

La voix de Muriel Smith fut cinglante :

— Rassurez-vous, elle les communiquera. A moins qu'il ne lui soit arrivé malheur, ce qui est possible.

— Mais qui donc a bien pu me porter secours ?

— Qui sait ? répondit Muriel Smith d'une voix blanche.

Depuis un moment, la douleur de son doigt s'était réveillée, et, malgré elle, elle dévoila la main qu'elle tenait cachée sous son écharpe. Cédric Lacy l'aperçut.

— Vous êtes blessée, Thaisa ?

Elle le repoussa de sa main valide.

— Non, rien qui vaille la peine d'en parler. Un doigt pris dans une porte... un soir que j'avais trop bu.

A nouveau, il la regarda avec une grande tristesse.

— Thaisa ! Thaisa ! pourquoi en être là ?

— Ah ! pourquoi ! répéta-t-elle en allant à sa coiffeuse et en se versant encore un verre.

Jamais elle n'avait bu comme cela, mais elle avait besoin de se soutenir et surtout de s'étourdir.

Elle but d'un trait la liqueur qui lui brûla la gorge et reposa son verre si maladroitement qu'il se brisa. Cédric Lacy avait pris son chapeau.

— Je vais partir, Thaisa. Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

Elle ferma les yeux sans répondre. Il lui tendit la main, mais elle ne bougea pas.

Maintenant qu'il parlait de partir, une détresse immense s'emparait d'elle. Elle aurait voulu jeter le masque et se révéler telle qu'elle était. Mais un sursaut d'orgueil l'en empêcha. Lorsqu'ils s'étaient quittés, il y a cinq ans, elle s'était juré qu'il lui reviendrait et lui demanderait pardon de ses doutes. Mais loin de là, il doutait plus que jamais et, pas une fois, l'idée ne l'avait effleuré que rien ne différenciait Muriel de Thaisa. Ah ! comme elle aurait voulu lui crier que Muriel était aussi pure que l'avait été Thaisa et qu'elle s'était gardée pour l'homme que cette dernière avait aimé. Mais il la soupçonnait, et cela elle ne le voulait pas. Son orgueil se révoltait.

Elle rouvrit les yeux. Il n'avait pas bougé et lui tendait la main. Elle la prit.

— Adieu, Cédric, murmura-t-elle.

De sentir sa main dans la sienne, elle en éprouva une véritable défaillance et tituba.

— Thaisa ! cria-t-il en passant son bras autour de son épaule. Mais, la seconde d'après, il recula : c'est le whisky qui devait être cause de ce malaise.

Debout devant elle, il demeura immobile. Il n'arrivait pas à la quitter. Il chercha le mot, la phrase, qui aurait fait cesser cette tension, mais ne trouva rien. A la fin, il se rappela sa mission.

— Thaisa, dès ce soir, mon rapport partira, vous exonérant complètement. Dois-je parler du passé ?

— Le grand chef est au courant. Ne lui cachez rien. Cela paraîtrait suspect.

— Dois-je lui dire aussi ce que vous m'avez avoué concernant le Syndicat Z et votre intention de duper le Service allemand ?

— Tout, Cédric. Je n'ai rien à cacher.

Il comprit qu'il ne pouvait plus retarder son départ et, à nouveau, tendit la main.

— Adieu, Thaisa.

Elle secoua la tête.

— Pas Thaisa. Thaisa est morte. Adieu, Muriel.

Il serra la main qu'il tenait presque à lui faire mal.

— Non, quand même, quand même, adieu, Thaisa.

Il tourna sur les talons et sortit précipitamment. Il avait peur, s'il restait une seconde de plus, qu'incapable de résister au souvenir il ne prît la femme indigne dans ses bras.

Livide, Muriel Smith écouta décroître le bruit des pas. Elle avait porté sa main à sa bouche et se mordait la chair. Le déclic de l'ascenseur retentit : Cédric Lacy était descendu.

Alors tout l'amour contenu dans son cœur éclata. Se jetant contre la porte, elle la martela de son poing. Elle aurait voulu ouvrir, courir après l'homme qu'elle

avait sciemment trompé et lui crier la vérité. Mais pourquoi n'avait-il pas compris que tout n'était que mensonge et qu'il n'y avait qu'un cœur : le cœur innocent et fidèle de Thaisa Strafford ?

De gros sanglots lui montèrent à la gorge. Elle pleura. A la fin, elle reprit un peu le contrôle d'elle-même et s'arracha à cette porte. Allait-elle le laisser partir ainsi ? Tout à l'heure, il allait sortir de l'hôtel, et elle pourrait le voir une seconde encore. Son cœur garderait cette image.

Rapidement, elle traversa la pièce, mais, en passant devant le lit, elle aperçut ses gants sur le couvre-pied. Et, brusquement, un souvenir se précisa.

Le jour de sa fuite à Gravesend, à bord du bateau qui allait l'emmener en Hollande, elle avait aperçu Cédric Lacy qui la croyait morte et la pleurait. Soudain, jeté par une femme dont il n'avait pas pu voir le visage, un gant s'était abattu à ses pieds. Pourquoi ce même geste ne lui dirait-il pas qu'en dépit des apparences la vraie Thaisa vivait toujours.

Elle courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Le matin était venu, un matin blême de février, mais rares étaient les passants. A peine, de-ci de-là, un employé allant à son travail et se hâtant.

Elle vit celui qu'elle guettait descendre les marches et, après un instant d'hésitation, suivre le trottoir. Elle calcula la distance et laissa tomber son gant.

Il flotta un instant, puis, piquant vers le sol, tomba à deux pas à peine de Cédric Lacy.

Celui-ci s'était arrêté, hésitant à le ramasser ; mais, dans une véritable rafale, le souvenir de jadis lui revint.

Il se baissa et, prenant le gant, leva les yeux. Mais ce fut en vain qu'il chercha Muriel Smith.

Alors une étrange sensation envahit son cœur, et, le gant crispé dans sa main, il se souvint qu'un gant avait

été une promesse et un message. Qui sait si celui-ci...

Il hésita une seconde, puis ne douta plus.

Fou qu'il avait été de douter de cette femme ! N'aurait-il pas dû avoir foi et lorsqu'elle s'accusait — peut-être pour l'éprouver — la prendre dans ses bras ? Était-il possible que la Thaisa qu'il avait connue fût morte ?

Il porta le gant à sa bouche et l'embrassa.

S'il n'avait écouté que son cœur, il serait retourné à l'hôtel ; mais il recula devant cette audace. Pourtant, il ne voulut pas partir ainsi.

Entrant dans un café, il demanda le téléphone et fut bientôt en communication avec l'Atlas.

— La chambre de Mlle Muriel Smith, expliqua-t-il, le 424.

Il attendit, et soudain reçut un choc. La téléphoniste venait de lui annoncer qu'on ne répondait pas.

— C'est impossible, discuta-t-il, je sors de chez elle. Resonnez, je vous prie.

A nouveau il attendit en rongeant son frein. Mais, une fois encore, il fut déçu.

— On ne répond pas, affirma la téléphoniste. Je sonne sans arrêt et l'appareil n'est pas décroché.

Sans une parole, Cédric Lacy sortit.

Il contempla un instant l'Atlas qui dressait sa silhouette sur sa gauche, puis, tournant les talons, s'éloigna.

Il ne savait pas que, si Muriel Smith n'avait pas répondu à son appel, il y avait à cela, hélas ! une raison.

Vaincue par la douleur et la détresse, elle venait de s'évanouir et, tombant à la renverse, s'était écroulée sur le tapis de sa chambre.

X

— Alors ? interrogea rageusement l'homme chauve

L'agent qui venait d'entrer claqua les talons et eut un geste d'impuissance.

L'homme chauve tapa du poing et se mit à arpenter son bureau. Il était rouge-brique, et le bourrelet de son cou émergeait en un pli adipeux couleur lie de vin. Devant sa colère, son subordonné garda le silence.

A la fin, envoyant un coup de pied dans une chaise, l'homme chauve éclata :

— Alors, c'est à quoi ont abouti les recherches ? Aucun résultat ? Et cela se passe dans Berlin, où tout est à notre disposition ? C'est effarant.

Il marcha vers son subordonné.

— La femme en noir ? Doria ?

— Disparue. On suit sa trace jusqu'au Canard-Sauvage. Mais là on la perd de vue.

— Nos hommes étaient alertés pourtant ?

— Deux d'entre eux. Ils ont été surpris par les événements.

— Vraiment !

— Ils s'attendaient à voir la femme en noir sortir avec l'homme du rendez-vous, et l'homme est parti seul. Ils n'ont pas voulu le manquer, et l'un d'eux l'a pris en filature. Malheureusement, l'homme a disparu dans une maison à double issue.

— Et Doria ?

— Mon camarade a été victime d'une agression de la part d'un rôdeur. Il a été à moitié assommé et n'est revenu à lui qu'une demi-heure plus tard.

— Quand l'oiseau était envolé ? Et l'on n'a aucune notion sur ce qui a pu lui arriver ?

L'homme retrouva un peu de sérénité et modifia son attitude.

— Si, chef, mais vague, malheureusement. J'ai fait une enquête serrée au Canard-Sauvage, et voici ce que j'ai pu apprendre. Un des musiciens qui était de repos se rappelle très bien avoir vu sortir la femme en noir. Elle est partie par l'entrée des artistes et a remonté l'avenue jusqu'à un bec de gaz. Là, elle s'est arrêtée pour prendre connaissance d'un papier...

— Les instructions qu'on venait de lui remettre, sans doute ?

— Et elle a été rejointe par un homme qui, lui aussi, sortait du Canard-Sauvage.

— Vous avez son signalement ?

— Malheureusement non. Le musicien fumait en respirant un peu d'air frais ; il n'a fait aucune attention à celui qu'il a pris pour un client ordinaire.

— Ensuite ?

— Le musicien se souvient qu'un taxi est venu et que l'homme et la femme sont partis ensemble.

Le grand chef, qui avait repris sa marche, fit halte.

— Un taxi ! Mais alors !

Le subordonné sourit.

— C'est ce que j'ai pensé, chef. J'ai immédiatement fait passer une note ordonnant à tout chauffeur ayant chargé une femme et un homme vers les trois heures aux alentours du Canard-Sauvage de se faire connaître au Bureau central.

Le grand chef exprima sa satisfaction par un sourire.

— Bravo ! Ralph. Ceci va nous faire peut-être retrouver la piste.

Il fronça les sourcils et concentra sa pensée.

— Ce que je ne comprends pas, c'est l'attitude de la femme. A-t-elle essayé de nous jouer ?

Son subordonné secoua la tête.

— J'en doute. Elle ne nous aurait pas avertis du rendez-vous. Et puis, vous la tenez trop bien par la terreur.

Le grand chef rit bruyamment.

— Oui, oui, pas mal imaginé ! Car inutile de te dire, n'est-ce pas, que l'amant de la belle n'a jamais quitté sa prison, où il est encore pour quelques années. Mais l'ombre de la menace suffit.

Il alla à son bureau quand son subordonné fit un pas.

— Il y a aussi autre chose, chef, que j'ai appris par le rapport de l'agent chargé de la surveillance de l'Atlas.

— Ah ! Quoi donc ?

— Hier, ou plutôt ce matin à quatre heures, un homme s'est introduit dans la chambre de Muriel Smith.

— Parfait. Un agent du Service secret anglais ?

— Sans aucun doute. Le résultat de notre dénonciation. Seulement, dix minutes plus tard, quelqu'un le rejoint.

— Un autre agent ?

— Non, Muriel Smith elle-même.

Le grand chef tapota son buvard.

— Fâcheux. Elle sera peut-être parvenue à se disculper. On avait remis à Doria les papiers qu'elle devait glisser dans le tiroir ?

— Oui, chef. Mais on ignore si elle avait fait le nécessaire.

— Avec cela que l'on ne sait pas où elle se trouve. Ils sont restés longtemps ensemble ?

— Près de vingt minutes. L'inconnu est reparti seul et a demandé la communication trois minutes plus tard. Il s'est même fâché parce que la standardiste ne la lui obtenait pas.

— On l'a suivi jusque chez lui ?

— Non, chef. Notre agent avait ordre de ne pas quitter son poste.

— Il faudra s'arranger pour le retrouver. Si vraiment notre dénonciation a réussi, les événements vont se précipiter du côté de Muriel Smith. C'est elle que nous ne devons pas perdre de vue.

L'agent Ralph eut un sourire mielleux.

— On pourrait s'arranger pour avoir le cœur net et la tenir sous la main.

— Comment cela ?

— En perquisitionnant chez elle et en l'arrêtant pour la disparition inexplicable de sa femme de chambre !

L'homme chauve se frotta les mains.

— Tu te surpasses, Ralph. Je vais faire le nécessaire.

Il trempait sa plume dans l'encrier quand le téléphone retentit.

— Allô, demanda-t-il tout en continuant à écrire.

Un nouveau sourire épanouit sa face de bull-dogue.

— Le Bureau Central ? Oui. Moi-même. Parfait. Amenez-le-moi, je l'attends.

Il raccrocha et regarda son subordonné.

— Le voilà le petit renseignement qui va nous remettre sur la piste, Ralph. Le chauffeur qui a chargé Doria et l'inconnu sera ici dans vingt minutes.

Il termina la note qu'il avait commencée et la tendit à son agent.

— Ceci à son destinataire, Ralph, et que l'on fasse le nécessaire ce matin même.

Ralph sortit, et, sa mission accomplie, revint trouver son chef. Celui-ci, n'avait plus sa teinte rouge-brique et fumait un cigare. Il garda quelques instants le silence, puis, les yeux au plafond, déclara :

— En somme, Ralph, le rôle d'un chef est avant tout de réparer les gaffes de ses subordonnés. Vois, comme tout s'arrange !

Ralph, qui dépouillait le courrier à une petite table, se garda bien d'émettre un avis contraire, et plus un mot ne fut échangé au cours du quart d'heure qui suivit.

Tout à coup, une sonnerie retentit annonçant un visiteur.

— Faites monter, ordonna l'homme chauve après avoir pris le tube acoustique.

Comme il s'y attendait, ce n'était autre que le chauffeur dont il espérait la venue. Celui-ci était un homme d'une cinquantaine d'années, d'apparence rude et honnête, et il était accompagné d'un agent de police.

L'homme chauve lui fit signe d'avancer, et, le fixant froidement pour le convaincre de l'inutilité de tout mensonge, commença son interrogatoire.

— Votre nom ?

— Walter Lindren, ancien combattant.

— Parfait. Vous avez chargé hier, à trois heures du matin, dans les parages du Canard-Sauvage, un homme et une femme ?

— Exact, monsieur.

— Où se sont-ils fait conduire ?

— Jusqu'à la Donhof Platz. Là ils sont descendus et sont partis à pied.

L'homme chauve réprima un mouvement de contrariété. Une fois de plus, la piste était coupée.

— Vous n'avez pas vu la direction qu'ils ont prise ?

L'homme s'excusa d'un mouvement d'épaules.

— Ma foi, j'étais pressé de rentrer ; j'ai fait demi-tour sans me soucier de rien.

— Naturellement, naturellement ! Vous reconnaîtriez pourtant ces gens si vous les rencontriez ?

— Pour ça oui. J'ai eu tout le temps de les voir quand ils sont montés et descendus.

— Dans ce cas, je vais mettre votre mémoire à l'épreuve.

L'homme chauve se leva, et allant à un classeur américain, en tira un dossier.

— Tenez, dit-il, voici une série de personnes qui, toutes, présentent un intérêt. Voulez-vous voir si parmi elles vous retrouvez la femme d'hier soir ?

Posant sa casquette sur une chaise, l'homme obéit sans un mot. Ce qu'il avait devant lui était la galerie de toutes les femmes des Services étrangers dont l'identité avait pu être percée par le Service allemand. Parmi elles, pour donner le change, on avait mêlé quelques célébrités de la scène et du cinéma.

L'homme fit défiler la collection sous ses doigts. Tout à coup, il tressaillit. Il tenait une photo que l'on avait dû coller la veille, tant elle semblait de fraîche date.

— Voilà, dit-il en la tendant à l'homme chauve.

Celui-ci la prit et sourit. C'était le portrait de la femme en noir, Doria.

— Passons aux hommes, déclara-t-il, et voyons si vous serez aussi heureux.

Mais, en dépit de son premier succès, c'est en vain que le chauffeur vit défiler la galerie des agents des diverses capitales. Aucun ne lui rappela son client.

L'homme chauve était désorienté. Un pareil résultat semblait inexplicable. A moins qu'il fallût admettre que le compagnon de Doria n'avait rien à voir avec les milieux de l'espionnage international !

— Comment était-il, exactement, votre bonhomme, interrogea-t-il à bout de photos.

— Petit, plutôt épais et lourd. Et puis, parlant l'allemand avec un accent étranger.

— Mais, dites-moi, chef, intervint l'agent Ralph, est-ce que par hasard...

Il s'était levé et avait chuchoté quelques mots à l'oreille de l'homme chauve.

Celui-ci frappa sur la table comme un homme qui se demande comment pareille supposition ne lui est pas encore venue.

— Quelle idée ! s'exclama-t-il.

Il retourna à son bureau et sortit d'un tiroir un journal illustré.

— Est-ce que par hasard vous reconnaissez votre homme là dedans ? dit-il au chauffeur.

Celui-ci n'eut pas longtemps à feuilleter.

— Le voilà, déclara-t-il en montrant du doigt une photo qui s'étalait au milieu d'une page d'un magazine consacré aux affaires policières.

— Bastien ! tonna l'homme chauve. Et on l'a laissé filer une fois de plus.

Sa figure était redevenue rouge-brique, et le bourrelet de graisse avait repris sa belle teinte violacée.

— Bastien ! Bastien ! Et il est avec Doria et...

Il s'arrêta, car la signification de cette rencontre lui apparaissait avec toutes ses conséquences. Il étouffa.

— Ach ! D'abord, reconduisez cet homme, ordonna-t-il. Si, si, je suis très content de vous, et l'on paiera votre dérangement. Mais qu'on me laisse, j'ai à travailler.

Escorté de son policier, le chauffeur salua et sortit. Les deux hommes ne furent pas plutôt dehors que l'homme chauve éclata :

— Bastien avec Doria ! Vous comprenez ce que cela veut dire ! Cette garce nous a joués et est de connivence

avec ce cochon de Français. Mais si elle croit m'échapper...

Il était déjà à son téléphone prêt à lancer des ordres. Ralph crut pouvoir élever une objection.

— Mais comment cette femme du Service anglais travaillerait-elle avec un Français ?

L'homme chauve balaya cette objection.

— Comme si ces renards ne marchaient pas la main dans la main quand il s'agit de battre l'Allemagne. L'accord entre ces deux crève les yeux. Doria nous a roulés, et Bastien doit rire sous cape. Seulement, ils ne tiennent pas encore le prix. Plus que jamais maintenant, nous devons connaître le secret du Syndicat Z. Avant, on pouvait avoir des doutes sur sa valeur. Nous sommes fixés maintenant. L'Angleterre et la France ne mobiliseraient pas leurs agents pour une chimère. Et remarquez l'astuce de Paris : pour mieux nous aveugler, c'est Bastien qu'ils envoient... en simple promeneur. Heureusement que j'ai vu clair.

Il reprit le récepteur qu'il avait lâché pour mieux exprimer sa pensée et dicta ses ordres. Ils étaient brefs : on devait se mettre immédiatement en campagne à la recherche de Bastien et de la femme en noir. Aucun répit ne devait être pris. Bastien et Doria devaient être en son pouvoir avant vingt-quatre heures.

Pour ne rien laisser au hasard, il donna également ses consignes aux gares et aux centres d'aviation.

— S'ils restent à Berlin, remarqua-t-il, c'est que la négociation n'est pas encore terminée ; mais, s'ils veulent partir, c'est qu'ils ont réussi.

Il serra les poings et ajouta, le regard cruel :

— Veuille pour eux qu'ils n'aient pas réussi !

Enfin, ses ordres donnés, il respira plus librement. Il était impossible que, devant ces forces coalisées, deux individus, ne jouissant d'aucun concours officiel, pussent

tenir tête. Leur capture n'était qu'une question de jours.

L'homme chauve repassa dans son esprit les initiatives qu'il avait prises et songeait qu'il n'avait laissé aucun trou, quand on frappa à sa porte. C'était l'agent qu'il avait dépêché à l'Atlas avec l'ordre de perquisitionner et au besoin d'arrêter Muriel Smith.

Alors ? interrogea-t-il, réjoui à l'idée de voir dans son bureau la femme qui devait en savoir long.

L'agent salua et claqua des talons.

— Échec complet, chef. Miss Muriel Smith a quitté l'Atlas ce matin après avoir tout réglé, et l'on ignore ce qu'elle est devenue.

L'homme chauve s'était dressé la rage sur le visage.

— Mais la surveillance qui ne devait pas cesser une minute ?

— Notre agent, que j'ai vu au poste de police, a été prévenu par un schupo d'avoir à se rendre d'urgence chez le commissaire.

— Quel schupo ?

— On ne l'a pas retrouvé. Il devait s'agir d'un complice.

L'homme chauve éclata et, pendant quelques minutes, se laissa aller à une débauche de jurons. A la fin, il se calma.

— Vous avez visité la chambre au moins ?

— Oui, chef. Elle était vide sauf...

— Sauf quoi ?

— Sauf pour ça.

Il tira un petit paquet de sa poche et le tendit à l'homme chauve.

Celui-ci le prit et, ayant lu ce qu'il y avait écrit dessus, le rejeta sur son bureau avec un nouveau juron.

C'était le petit paquet de documents remis à Doria avec ordre de le glisser dans les affaires de Muriel Smith et qu'aurait découvert Cédric Lacy s'il n'avait refusé l'offre de celle-ci.

Muriel Smith l'avait trouvé en préparant sa valise et avait tracé ces simples mots sur l'enveloppe : « Au Service Secret allemand avec tous les compliments de Muriel Smith et l'espoir qu'ils auront un peu plus de chance une autre fois. »

— La garce ! gronda l'homme chauve. C'est tout ?

— A peu près, chef. A part la feuille de buvard qui avait servi à sécher l'encre et qui était sur le lit avec le papier. Je l'ai prise à tout hasard.

— Faites voir ?

L'homme chauve prit la feuille et l'examina. Un des côtés avait en effet servi à sécher l'adresse, et il allait la reposer quand il remarqua autre chose : le verso présentait aussi trace d'écriture.

Allant à la glace qui surmontait la cheminée, l'homme chauve lut ce que lui envoya l'image par réflexion.

Tout d'abord, il ne voulut pas croire à une pareille chance. Mais, soudain, un juron joyeux lui échappa.

« Allez Krausnickstrasse 34 immédiatement, disait le message, et obtenez communication dossier relatif secret Syndicat Z. Ordres donnés. Employez le mot de passe : Unser Kaiser. »

L'homme chauve se retourna les yeux brillants en agitant la feuille.

— Hourrah ! Le plus beau coup que tu aies réussi, Kramer. Grâce à toi, le secret du Syndicat Z n'échappera pas à l'Allemagne. A toi l'honneur d'accomplir la démarche.

Et lisant à l'agent Kramer le texte du message que le sort venait de lui livrer, il le laissa partir et se jeta dans un fauteuil pour savourer son triomphe prochain.

Il aurait peut-être été moins satisfait s'il avait pu écouter quelques heures auparavant une bribe de la conversation de Muriel Smith à Cédric Lacy.

« Il serait bon pourtant, avait dit celui-ci, que l'on com-

munique au Service allemand les renseignements destinés à le leurrer. »

A quoi Muriel Smith avait répondu :

« Rassurez-vous, ils le seront. »

Muriel Smith avait tenu parole.

XI

Les jours qui suivirent amenèrent à l'homme chauve une égale proportion de contentements et de contrariétés.

Tout d'abord, il put entrer en possession du fameux dossier qu'avait compulsé Cédric Lacy. Il le découvrit sur la table d'un logement inhabité, où le dirigea une concierge au simple énoncé du mot de passe. Mais ce fut en vain qu'il tenta de tirer le moindre renseignement de cette dernière. L'appartement était à louer, et elle avait reçu le matin même la visite d'un inconnu qui, contre cent marks, lui avait demandé ce service. Elle avait été trop heureuse de l'aubaine inespérée.

L'homme chauve ne chercha pas à en savoir plus long. Il était en possession du dossier, cela lui suffisait.

Tout de suite il fut frappé par l'importance du secret. D'autant plus que le jour même un géologue lui confirmait le fait : l'identité de la nappe pétrolifère de la Perse et de l'Irak. L'une n'étant que la continuation de l'autre.

La menace d'une contamination devenait donc une possibilité avec toutes les conséquences que cela entraînait.

Sur-le-champ, il rédigea un rapport qui, transmis en haut lieu, provoqua l'émotion que l'on conçoit. Certains experts l'approuvèrent, tandis que d'autres demeurèrent sceptiques. Mais, contre ceux-là, il y eut un argument-massue : les intrigues de l'Angleterre et de la France et le fait que la France, pour mieux duper l'Allemagne, s'était servie d'un homme devant écarter tout soupçon.

Un conseil fut tenu, et, le soir même, la décision était prise de traiter avec le Syndicat Z.

— Et si pourtant ce secret n'est qu'un leurre ? observa un amiral dont on vantait la perspicacité.

On lui répondit que la grandeur de l'Allemagne, en Orient, valait bien que l'on courût un risque.

Autorisé à traiter, la seconde démarche de l'homme chauve fut donc d'entrer en rapport avec l'insaisissable représentant du Syndicat Z. Et c'est là, plus que jamais, où il se prit à regretter la disparition de la femme en noir.

Le premier jour, il s'était imaginé que la chance allait tourner. Il dut vite s'avouer qu'il n'en était rien. La femme en noir restait introuvable, et il en était de même d'Achille Bastien et de Muriel Smith.

« Ou bien mes oiseaux, songea l'homme chauve, ont réussi à filer avant la fermeture des frontières, ce qui est dans les choses possibles, ou alors ils sont réfugiés chez des particuliers, et force m'est d'attendre qu'ils mettent le nez dehors. En tout cas, ils ont certainement des complices, et ce sont eux que je dois guetter.

Il avait beaucoup espéré du billet dont le buvard lui avait révélé la teneur. Quelqu'un l'avait certainement reçu. Mais, bien qu'il eût entouré la maison d'un véritable réseau, nul ne vint se prendre au piège. Ce qui ne laissa pas de l'étonner, mais ce qu'il expliqua en songeant que sa propre démarche avait dû être éventée.

Il commençait à désespérer quand quelque chose vint enfin le rasséréner un peu.

C'était un télégramme de Paris signé Z et ainsi libellé :

« Possibilité négociation toujours ouvertes. Sommes disposés à traiter achat tapis 25.000 livres. Avons offre autre client. Se hâter. Z. »

L'énormité du prix le fit sursauter, mais un coup de téléphone à son chef suprême lui apporta la réponse. Elle était laconique et consistait en un mot : traitez.

Sur-le-champ, il rédigea sa réponse. Elle était adressée à un certain M. Blaiseau, troisième droite, articles du Levant en gros, son agent à Paris.

Ce télégramme aurait d'ailleurs trompé la censure la plus vigilante :

« Avons offre tapis d'Orient superbe, vingt-cinq mètres sur dix et dix. Vous mettre en rapport immédiat avec vendeur et traiter compte Musée National. »

Au reçu de cette dépêche, le brave M. Blaiseau se mettait en campagne. Son rôle était d'ailleurs facilité par une dépêche venant de Paris qui lui indiquait le moyen d'entrer en contact. Il n'avait qu'à prendre son apéritif au jour indiqué dans un petit bar de la place de la République et à acheter le tapis que lui offrirait un bicot pour la somme de douze francs cinquante. Il aurait ainsi les données pour mener à bien la négociation.

Tout en se frottant les mains, l'homme chauve n'avait pas été sans faire une remarque. L'affaire commencée à Paris retournait à son point de départ. Bastien, la femme en noir et Muriel Smith en avaient-ils eu vent et était-ce pour cela qu'ils étaient disparus ? En tout cas, cela prouvait qu'il fallait se hâter, et ce sont les instructions que reçut, par un nouveau télégramme, ce brave M. Blaiseau, troisième droite, articles du Levant en gros.

Par la même occasion, l'homme chauve se livra à une petite enquête à la poste de Berlin. Il fut récompensé de ses efforts, car, après avoir compulsé plusieurs milliers

de télégrammes, il en découvrit un dont le libellé ne laissait aucun doute : « Vente tapis en bonne voie. Préférable traiter Michel. Faire offre adresse convenue. »

« Michel » dans ce cas ne pouvait signifier que l'Allemagne. La preuve était faite que le négociateur du Syndicat Z avait lancé son ordre de Berlin et s'y trouvait peut-être encore.

Ceci redonna aux recherches une activité nouvelle.

Jusqu'à ce jour, l'homme chauve n'avait opéré aucune perquisition à la demeure du vieux prêteur sur gages, se contentant d'y établir une souricière. Cette fois, il résolut de pousser les choses à fond et fit procéder à une descente de police. Rien ne fut laissé en place, mais la maison ne révéla pas son secret.

Le vieux petit juif assura, en évoquant Jéhovah qu'il n'était au courant de rien et que la porte d'acier était antérieure à son entrée en possession. Un jour, un étranger lui avait offert une somme tentante pour se servir de son local ; il avait accepté. Mais, depuis l'arrestation de la femme en noir, il ne l'avait plus revu et ne savait rien.

Le fait pouvait être exact ; l'homme chauve, en tout cas, s'en contenta.

Une chose pourtant le hantait : la trahison de Doria. Si elle était toujours à Berlin, il était immoral qu'elle ne payât pas le prix de son acte. Il ne pouvait l'admettre et se torturait pour trouver le moyen d'avoir sa revanche.

Enfin, il crut avoir trouvé : exploiter la crainte où elle vivait de la venue de celui qu'elle avait trahi.

Encore à Berlin, il était probable qu'elle se faisait lire les journaux afin de se tenir au courant. Ce fut donc avec l'assurance de ne pas donner un coup d'épée dans l'eau qu'il fit insérer à la cinquième page des grands journaux l'annonce ci-contre : « Doria. Attention. Celui qui était en Angleterre est ici pour tenir sa promesse. Il ignore ton adresse. Ne sors sous aucun prétexte. »

En même temps, il faisait donner l'ordre par la brigade des garnis, à tous les loueurs, de signaler les locataires qui seraient demeurés plus de quarante-huit heures sans sortir de chez eux. Le prétexte invoqué était une raison sanitaire, et la ruse obtint un complet succès.

Quatre jours ne s'étaient pas écoulés, — occupés à vérifier une avalanche de dénonciations et de déclarations, — qu'il était avisé qu'une logeuse, avec de nombreuses réticences, avait déclaré qu'une de ses locataires était dans le cas visé.

D'après les renseignements fournis, il avait été aisé de voir que l'arrivée de cette locataire avait coïncidé avec la disparition de Doria.

Ce que la femme ajouta, quand l'homme chauve l'eut devant lui, concernant l'homme qui l'accompagnait, ne fit que confirmer cette impression. Mais elle parut ignorer le nom de Bastien, ne le connaissant que sous celui de M. Dominique, de Marseille, négociant en huiles et savons.

Elle ne fit d'ailleurs aucune difficulté pour reconnaître son portrait et expliqua le silence qu'elle avait gardé jusqu'alors par le fait que ce M. Dominique lui avait été recommandé par son fils, maître d'hôtel à Paris, et qu'elle le traitait non en client, mais en ami.

Il n'y avait pas à revenir sur le passé, aussi l'homme chauve s'en tint-il à un sévère avertissement.

Un instant, il avait espéré avoir également mis la main sur Achille Bastien, alias Dominique. Il lui fallut déchanter.

M. Dominique, continua la logeuse, avait quitté Berlin le matin même de l'arrivée de la femme, — donc avant que la surveillance des gares fût ordonnée, — et elle ignorait tout de sa destination, comme aussi de son retour.

L'homme chauve songea qu'il aurait certainement plus de chance en interrogeant Doria, et ce fut avec une joie mauvaise qu'il prépara l'expédition.

Ne voulant courir aucun risque, il décida que l'arrestation aurait lieu sur-le-champ.

A six heures et demie, un coup léger était frappé à la porte de la locataire casanière et, sur sa réponse, un policier pénétrait dans sa chambre. La femme en noir était à nouveau au pouvoir de ceux pour qui elle avait trahi.

Une demi-heure plus tard, elle était introduite dans une petite pièce sommairement meublée aux volets tirés et tressaillait en voyant celui qui vint l'y rejoindre. Elle avait devant elle l'homme chauve.

Il la regarda sans dire un mot, puis, allant à une table, s'assit et déclara d'une voix coupante :

— A nous deux maintenant.

Elle pâlit devant la menace, mais se redressa pour se défendre. Il lui coupa la parole du geste.

— Je vous avais chargée d'une mission, continua-t-il. Pouvez-vous me dire pourquoi vous n'avez pas tenu parole et avez manqué au rendez-vous ?

Elle commença à lui raconter sa rencontre avec le policier français, mais il ricana.

— Parfait ! Et c'est cet homme qui vous cherche pour vous arrêter qui vous donne asile chez lui ?

Elle évoqua sa crainte de retourner chez Muriel Smith. Il balaya cette objection :

— Ne saviez-vous pas où vous adresser ? D'ailleurs, comment expliquez-vous que vous soyez demeurée chez cet homme après son départ ?

Doria ne répondit rien, et il continua :

— Quand vous a-t-il quittée, au fait ?

— L'après-midi même de notre rencontre.

— Pour aller où ?

— Je ne sais pas.

Il bondit sur elle et la secoua par les épaules.

— Vous mentez. Vous savez qu'il est parti pour Paris achever une négociation qu'il n'a pas pu mener à bien

ici. Et, si vous êtes restée, c'est pour demeurer en liaison avec l'homme chez qui je vous ai fait arrêter.

Doria voulut protester, mais ce fut en vain. L'homme chauve était déchaîné, et sa colère montée à un tel point qu'il était cramoisi. Il tenta de plaider le faux.

— Il vous a écrit. Ne le niez pas. Je le sais. J'ai les textes.

— Ce n'est pas vrai ! clama Doria perdant la tête et prête à pleurer.

Il lui arracha son sac.

— Donnez-moi ça. Je sais que les lettres y sont.

Il l'ouvrit et jetant son contenu sur la table, l'inventoria. Il ne trouva rien, et cela ne fit qu'accroître sa rage.

— Madame Bethman, hurla-t-il.

Une imposante matrone au masque rigide et aux traits homasses pénétra dans la pièce.

— Fouillez cette femme !

La matrone s'approcha de Doria, qui eut un instinctif mouvement de recul, mais qui ne put l'empêcher de lui saisir le poignet. Elle cria de douleur tant les doigts de fer la meurtrirent.

— Fouillez-la tout de suite, ici même, s'exaspéra l'homme chauve.

Sans un mot, la matrone procéda à sa sinistre opération, tandis que Doria, rouge de honte, se soumettait, sans force.

A la fin, la femme l'abandonna. Elle n'avait rien trouvé, si ce n'est une enveloppe épinglée à son corsage.

L'homme chauve la prit et eut un petit ricanement : elle contenait mille francs en billets français, et une adresse. Il s'approcha de Doria et agita les billets.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? Cet argent français ?

Doria comprit que la moindre hésitation autoriserait tous les doutes.

Elle résolut donc de dire la vérité.

— J'étais partie sans argent. C'est une somme

qu'Achille Bastien m'a remise pour regagner l'Angleterre.

— Comme petit cadeau ? demanda l'homme chauve. Ces Français sont admirables de chevalerie. Et l'adresse jointe aux billets, c'est quoi ?

— Là où je peux lui écrire, au cas où je me trouverais en difficulté.

— Admirable ! Tout ça parce qu'il voit une femme dans la peine et ne veut pas la voir pleurer. Ach ! ce n'est pas un Allemand qui aurait agi ainsi.

Il rit bruyamment, puis soudain, retrouvant son air mauvais, fit un pas en avant et par deux fois abattit sa main sur la joue de Doria.

— Traîtresse ! clama-t-il.

Sous la rudesse des coups, Doria, dans un cri, s'était effondrée sur la table. L'homme chauve l'empoigna et la releva d'une secousse brusque.

— Tu as cru nous jouer, mais tu t'es trompée. Tu sais ce que je t'avais dit ? Ce n'est pas moi qui te punirai, mais un autre. Il est à Berlin, et tout à l'heure, grâce à moi, il sera ici. Je te livre à lui.

Doria s'était libérée de l'étreinte et, livide, regardait l'homme qui le menaçait. Elle savait que celui dont il parlait ne ferait pas grâce. A la fin, elle éclata :

— Non, non, je n'ai pas trahi. Ce n'est pas vrai. Je ferai tout ce que vous voudrez. Mais pas ça, par pitié !

Elle saisit la main de l'homme chauve et se jeta à ses pieds. Il la repoussa et elle s'effondra contre la muraille.

— Trop tard, dit-il sèchement. Puis, se tournant vers la matrone qui avait assisté impassible à toute cette scène, il ajouta : Venez, madame Bethmann.

Comprenant qu'elle ne parviendrait pas à toucher ce cœur de roc, Doria ne s'était pas relevée. Les yeux hagards, elle avait pris sa tête à deux mains et sanglotait. Comme il parvenait à la porte, l'homme chauve s'arrêta.

— Je vais te laisser seule ici, déclara-t-il. C'est ici

qu'il va venir. Seulement, inutile de tenter de fuir. La porte est cadenassée : quant à la fenêtre, elle a beau n'être qu'à cinquante centimètres du sol, tu peux l'ouvrir si tu veux, il y a une grille.

Et, tournant les talons, il sortit, tandis que Doria entendait avec une terreur qui la glaça tourner la clef et tomber un verrou.

Doria n'avait pas bougé, mais brusquement quelque chose vint la tirer de son immobilité : la lumière s'éteignit.

D'un bond, elle fut sur ses pieds, le cœur battant à rompre. Elle entendit des pas décroître, puis cesser. Elle était seule.

Avançant la main, sans espérance d'ailleurs, elle abaissa la poignée et vit que l'homme chauve n'avait pas menti : elle était prisonnière. Sans quitter la porte, l'oreille aux aguets, elle réfléchit sur sa situation.

Elle était seule et sans armes. Que pourrait-elle faire tout à l'heure quand celui dont on lui annonçait la venue serait là. Elle chercha à se souvenir d'un trait de son caractère qui lui permît d'espérer. Mais elle ne vit rien.

— Je me jetterai à ses pieds, songea-t-elle. Il ne pourra pourtant pas m'assassiner ainsi.

Mais cet espoir insensé s'enfuit la seconde d'après : il lui semblait avoir entendu marcher.

— Il va me tuer ! Me tuer ! répéta-t-elle dans un véritable cauchemar. Il l'a juré. Il le fera.

Et, dans sa pensée, s'évoquèrent les manières dont l'homme tiendrait son serment.

Elle revit ses mains d'étrangleur, et elle frissonna en portant ses doigts à son cou. Oui, c'était cela, il n'emploierait ni le couteau ni le revolver. Il l'étranglerait. Et elle se vit râlant, râlant et étouffant. Tout à coup, elle se révolta.

— Mais je ne veux pas ! Je ne veux pas ! hurla-t-elle. Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi ! Laissez-moi sortir ! Pitié !

Collée contre la porte, elle martela le bois de ses poings. Son exaltation tomba aussi brusquement qu'elle était née. Insensée de s'imaginer que l'on viendrait à son secours ! Quoi qu'elle fît, elle était perdue.

Elle s'écarta de la porte en titubant et chercha la chaise où elle se laissa tomber. Combien de temps durerait son supplice ? Combien de minutes encore, d'heures peut-être, avant que prenne fin cette abominable attente ?

Soudain, il lui sembla percevoir un bruit de pas. Elle écouta, crut s'être trompée, mais son illusion ne fut qu'un éclair. L'on marchait dans le corridor.

D'un bond, elle s'élança et colla son oreille contre le panneau. Peut-être n'était-ce pas lui et allait-on dépasser le but. Elle écouta avec plus d'anxiété et sentit son cœur s'arrêter : une main venait de se poser sur la poignée.

Elle l'entendit s'abaisser, tandis qu'une voix prononçait tout bas des mots qu'elle ne put saisir. La seconde d'après, la clef grinça dans la serrure.

Elle ne tourna pas tout de suite et, à nouveau, la voix manifesta sa colère.

Chancelante, elle s'écarta de la porte et recula lentement vers la cloison opposée.

Elle gardait les yeux fixés sur cette porte qui allait s'ouvrir, l'aveuglant de la clarté du corridor et lui permettant d'apercevoir l'homme qui venait pour la tuer.

Il refermerait derrière lui et dans la nuit profonde...

Ah ! non, non, tout, mais pas ça !

Reculant toujours, elle heurta quelque chose et faillit crier. Elle s'aperçut qu'elle était contre la fenêtre et ce que l'homme chauve lui avait dit lui revint à l'esprit.

Elle songea qu'au dehors il y aurait la clarté du ciel et, dans sa terreur de cette obscurité, elle ouvrit la fenêtre

et tira les volets. L'homme chauve n'avait pas menti, une grille était là.

Elle aspira l'air frais, et cédant au besoin de crisper ses mains, se cramponna aux barreaux et les secoua.

Elle crut avoir rêvé : les barreaux avaient tremblé.

Alors, mettant toute sa force, dans une poussée suprême, elle les rejeta au dehors et faillit crier de triomphe : les barreaux venaient de libérer la fenêtre.

Elle ne réfléchit pas plus avant. La porte, enfin ouverte, tournait lentement sur ses gonds. Elle entendit comme dans un rêve la voix de l'homme chauve prononcer : « La fenêtre n'est qu'à quelque cinquante centimètres du sol, mais tu peux l'ouvrir si tu veux, il y a une grille. »

En se tournant, elle aperçut la clarté qui filtrait dans l'entre-bâillement. L'homme était là. Quelques secondes encore et il serait trop tard. Alors elle ne calcula plus.

Enjambant la barre d'appui, elle sauta, s'apprêtant à rencontrer le sol. Mais, au lieu de cela, elle sentit sa chute continuer et poussa un cri déchirant qui troua la nuit.

Dans la pièce, la porte un instant ouverte, venait de se refermer. Personne n'était entré.

... Dix minutes plus tard, un homme qui fumait une cigarette sortit dans la petite cour pour prendre le frais et heurta du pied une masse informe.

Appelant un camarade, il éclaira ce qu'il avait devant lui et hocha la tête.

— Tiens, la petite dame en noir que nous avons arrêtée cette après-midi, qui a jugé bon de se suicider, remarqua-t-il. Drôle d'idée que de sauter d'un cinquième! Enfin, elle n'a pas dû souffrir, c'est une consolation. Allons prévenir le chef.

Mais l'homme chauve, qui jouait aux cartes avec deux amis, devait un peu s'attendre à cette nouvelle, car, sans interrompre son jeu, il se contenta de remarquer :

— Et il y a encore des gens qui diront que le Service secret allemand se débarrasse de ceux qui les gênent ! Vous voyez bien que c'est inutile. D'eux-mêmes, les coupables se font justice. Ach ! La conscience est une belle chose. A vous de jouer, Kraft.

XII

Il y avait un quart d'heure que le rapide d'Amsterdam était en gare quand un homme descendit du wagon-restaurant. Il portait l'uniforme des employés des wagons-lits et avait une sacoche de receveur à son côté.

Un autre homme portant le même uniforme était avec lui, et tous deux devisaient des divers incidents du voyage.

Pendant quelques minutes, ils firent les cent pas sur le quai, puis, s'étant rendu compte que personne ne les observait, le plus jeune jeta à son compagnon :

— Voilà le moment d'y aller.

Un autre express arrivait en effet, attirant l'attention des employés et porteurs.

Sans se presser, les deux hommes traversèrent les voies et, après un détour, arrivèrent à une sortie réservée aux employés. Un homme en casquette montait la garde, en lisant son journal.

S'approchant de lui, le plus jeune lui glissa quelques mots à l'oreille et, sur un geste approbateur, continua :

— Voilà mon camarade qui fait la ligne pour la pre-

mière fois. Il ne connaît pas les environs et voudrait faire un tour. Il y a moyen de le laisser passer ?

L'homme à casquette devait être habitué à ces entorses au règlement, car ce fut sans difficultés qu'il accorda la permission, tout en souriant aimablement au néophyte.

Le plus jeune remercia, tandis que son compagnon, pour ne pas être en reste, lui glissait quelques cigares dans la main.

Sur un signe amical, les deux hommes sortirent et eurent bientôt la gare derrière eux.

Au premier carrefour, le plus jeune s'arrêta.

— Je vous laisse, déclara-t-il. Mon absence pourrait être remarquée. Au revoir et à bientôt à Paris.

— Merci, répondit l'autre en lui tendant la sacoche. Je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu.

Il le regarda s'éloigner et, reprenant son chemin, disparut dans une petite rue. Achille Bastien était de nouveau à Berlin.

Son premier soin fut d'endosser son pardessus afin de masquer l'uniforme qui risquait de le faire remarquer.

— Et maintenant, songea-t-il, tâchons de voir nos gens et de savoir ce que l'on a fait pendant mon absence.

Il réfléchit qu'il serait plus en sécurité en taxi qu'en se promenant au grand jour, aussi, gagnant une voie plus fréquentée, trouva-t-il bientôt ce qu'il désirait.

Un quart d'heure plus tard, il était au petit café où il avait installé son quartier général et avait la satisfaction de trouver l'homme qu'il désirait voir.

— Enfin ! s'exclama Tony l'Artiste en l'apercevant, je commençais à croire que vous ne reviendriez jamais. Vous m'aviez annoncé une absence de deux jours !

Achille Bastien serra les mains tendues et, prenant place près du couple, s'excusa du retard.

— Impossible de revenir plus tôt. J'ai été entraîné sur

une piste. Et puis il a fallu attendre pour assurer mon retour. Et ici, quoi de neuf ?

La figure de Tony l'Artiste se rembrunit.

— Vous n'avez pas lu les journaux ?

— Pas encore, pourquoi ?

Tony l'Artiste ne répondit pas, mais, tirant le *Berliner Tagblatt* de sa poche, le lui passa en soulignant un entrefilet du doigt.

Achille Bastien le prit et lut.

A son tour, il resta silencieux.

C'était l'entrefilet en trois lignes où l'on rendait compte du « suicide » de la femme en noir, Doria.

— Suicide ! remarqua-t-il enfin. Voilà un suicide qui pourrait peut-être s'appeler « exécution ». Mais qui accuser ?

Il réfléchit une minute aux confidences que lui avait faites la femme en noir et hésita à se prononcer. Muriel Smith ou le Service secret allemand ? Malgré lui, il lui répugnait d'associer Muriel Smith — Mme Corentin — à une telle action. Ce fut donc avec satisfaction qu'il apprit de Tony l'Artiste l'enquête qui avait amené l'arrestation de Doria. Cela fixait les responsabilités. Cette mort était due au seul Service allemand.

« Avec tout ça, songea-t-il, voici l'honnête M. Dominique brûlé. Impossible maintenant de remettre les pieds dans ma pension de famille. »

Laissant ce problème à plus tard, il s'occupa de se restaurer, car, en dépit de sa longue station dans le wagon-restaurant, il n'avait rien pris de la matinée. Ce ne fut donc qu'après avoir expédié son café au lait qu'il continua son interrogatoire.

Le sort de Doria était, hélas ! réglé, mais il y avait une autre personne qui l'intéressait maintenant à un plus haut degré, et c'est d'elle qu'il s'enquit.

Les dépêches qu'il avait reçues de Paris lui avaient

appris que cette dernière n'avait pas reparu à son domicile. C'est donc qu'elle était encore à Berlin.

D'autre part, il avait eu vent, par son ami des wagons-lits, — un garçon qui appartenait à la Sûreté à titre d'indicateur, — qu'une surveillance très sévère s'exerçait sur toutes les gares. Une telle consigne ne pouvait s'expliquer que par des circonstances exceptionnelles, et, en l'occurrence, une de ces circonstances devait avoir un nom et s'appeler : Muriel Smith.

Il demanda donc à Tony l'Artiste, à qui il avait donné la consigne de surveiller l'Atlas sitôt que Doria lui eut révélé le véritable rôle de la jeune fille, ce qu'il avait remarqué et ne s'étonna pas d'apprendre sa fuite. Cette prudence élémentaire s'imposait. Mais où était-elle et comment allait-il pouvoir la retrouver ?

Il songea que Berlin était grand et que, privé d'auxiliaires officiels, c'était s'atteler à une tâche presque impossible. Et puis, quel besoin avait-il de se mêler à cette affaire où il n'avait absolument rien à voir ?

Mais, s'il se fit cette objection, ce fut pour la réfuter triomphalement : il y avait un mystère qu'il s'était juré d'éclaircir. Son simple honneur de policier était en jeu.

Il s'absorba dans ces réflexions, que respectèrent Tony l'Artiste et sa blonde compagne, et petit à petit permit au sourire de reparaître sur sa bonne grosse figure. Il entrevoyait une clarté.

Quelques minutes encore, il s'enferma dans son mutisme. Son plan de campagne se précisait. Cela pouvait réussir comme aussi ne rien donner. Il n'avait qu'un atout dans sa manche que lui avait livré la pauvre Doria. Il allait s'en servir.

Il sortit de sa méditation en tapant un grand coup sur la table.

— Encore un café pour moi et de la bière pour mes amis ! lança-t-il au garçon.

Celui-ci exécuta la commande, et, après un coup de torchon à la table, regagna la salle du devant.

— Voilà, déclara Achille Bastien qui attendait ce moment pour préciser ses batteries, dès aujourd'hui nous établissons une surveillance de tous les instants au 17 de la Hollmannstrasse.

— Hollmanstrasse ? Pourquoi ?

— Un tuyau à moi.

— Pas commode !

— Pourquoi ? s'étonna à son tour Achille Bastien.

— Trop peu de monde dans cette rue. La moindre personne suspecte sera repérée.

Achille Bastien réfléchit une seconde.

— Il y a des pensions dans cette rue ?

— Deux ou trois, si j'ai bonne mémoire.

— Alors, c'est simple, loue une chambre.

— Comme ça, ça va. Et qui faudra-t-il surveiller ?

Craignant, malgré tout, les oreilles indiscrètes, Achille Bastien se pencha vers Tony l'Artiste.

Celui-ci se contenta de hocher la tête. A la fin, Achille Bastien se redressa.

— Compris ? interrogea-t-il.

— Compris. Et où devrai-je vous transmettre mes rapports ?

Achille Bastien demeura perplexe. Il n'avait plus de domicile, et il était certain qu'en garni sa présence serait immédiatement signalée. L'on n'avait certes rien contre lui et l'on ne pourrait le retenir ; mais il n'aurait plus ses coudées franches et ne pourrait plus agir.

Ce fut Tony l'Artiste qui trouva le joint.

— Il y aurait peut-être un moyen... commença-t-il en regardant tour à tour le policier et Frieda.

Achille Bastien comprit sa mimique.

— Que je m'installe chez toi ? Ma foi... à condition, bien entendu, que ça ne dérange en rien Madame.

— Elle ! s'exclama Tony l'Artiste comme si pareille idée était dans les impossibilités catégoriques.

— Alors ça va, conclut Achille Bastien en octroyant un sourire à la femme blonde qu'une phrase de son ami venait de mettre au courant.

Tony l'Artiste se leva.

— Si vous voulez qu'on parte tout de suite ! On sera mieux à l'abri du danger chez moi qu'ici.

— Entendu, acquiesça Achille Bastien.

L'homme fila à la recherche d'un taxi, et le policier se replongea dans ses réflexions.

— C'est un coup de dés que je joue, murmura-t-il. Il y a dix chances contre une ! Seulement, il y en a tout de même une pour moi. Et c'est déjà quelque chose !

Mais, ayant entendu l'appel de Tony, il s'inclina pour laisser passer Frieda et sortit à son tour.

— Tiens, dit-il à son nouveau logeur, voilà dix marks. Tu te feras arrêter en cours de route chez un fleuriste et tu prendras quelques roses. C'est pour Madame.

* *

Deux jours s'écoulèrent vides d'événements, mais, au cours du troisième, les choses, pour employer une expression chère à Bastien, commencèrent à bourdonner.

Il était quatre heures de l'après-midi quand la blonde Frieda, qui n'était pas rentrée déjeuner, s'amena en coup de vent, porteuse d'un message.

Il était bref, mais n'en réjouit pas moins le cœur du policier.

« Le mendiant de Sainte-Hedwige vient de venir et n'est pas encore ressorti. Tenez-vous prêt. »

— Premier pion poussé sur l'échiquier, se murmura Achille Bastien. Voyons quelle va être la marche du jeu.

Il gratifia Frieda d'un sourire qui serait venu à bout

du cœur le plus réfractaire et, pour être prêt à toute éventualité, passa dans le réduit qui lui servait de chambre.

Il ne s'était pas rasé depuis son retour à Berlin, et sa barbe, qui n'était ni longue ni courte, lui donnait un aspect minable qui contrastait étrangement avec son air habituel. En tout cas, cela le transformait suffisamment pour donner le change à première vue.

Tout en se préparant, il se prit à songer à Doria, et cela avec un sentiment où il entrait de la pitié et une véritable gratitude.

Car enfin, s'il était à même de reprendre la lutte, c'était bien aux indications qu'elle lui avait fournies qu'il le devait. Sans elle, aurait-il connu exactement le rôle joué par le mendiant et l'adresse de l'homme à lunettes qui se chargeait de la transmission des messages? Le sort avait voulu, malheureusement, qu'il ne pût poursuivre plus avant ses éclaircissements. Doria était à bout de forces, et il avait eu pitié d'elle. Maintenant, hélas ! il était trop tard.

Il songea à la force qu'il aurait eue s'il avait été fixé sur le mode même de transmission des messages. Mais, devant l'impossibilité de résoudre ce problème, il décida qu'il parviendrait malgré tout à s'en passer.

Ne sachant pas quand il pourrait dîner, il profita du répit pour se préparer un casse-croûte, et il finissait une tranche de fromage de Munster assaisonnée de graines de cumin quand un coup de sonnette retentit à la porte.

Frieda étant partie sitôt son message délivré, il alla ouvrir et se trouva face à face avec un gamin dépenaillé.

— Ceci pour vous tout de suite, déclara le gosse. Et le monsieur a dit que vous me donniez 50 pfennigs.

Achille Bastien donna la pièce réclamée, et, sitôt la porte refermée, prit connaissance du message.

« L'autre vient de sortir, disait-il ; je le prends en piste et laisse Frieda. »

— Le chevalier qui va faire une petite balade ! chantonna Achille Bastien qui tenait à sa comparaison échiquière. Maintenant est-ce le chevalier ou la tour ? A moi de le découvrir.

Il enroula son cache-nez autour de son cou et, descendant l'escalier, partit à la rencontre de sa blonde auxiliaire. Il n'avait fait que la moitié du chemin quand il l'aperçut venant dans sa direction.

— Tony doit nous téléphoner au petit café dès qu'il sera fixé sur la destination du bonhomme, lui annonça-t-elle. J'allais vous prévenir.

— *All right !* acquiesca Achille Bastien en hélant un taxi. Autant être à pied d'œuvre tout de suite.

Ils furent vite rendus, mais près de vingt minutes s'écoulèrent avant que le garçon vînt prévenir Frieda que quelqu'un la demandait à l'appareil.

Elle revint presque aussitôt l'œil brillant.

— Partons vite. Tony nous attend et m'a dit de venir avec vous. Comme c'est passionnant !

Achille Bastien jugea qu'elle n'avait pas tout à fait tort, mais n'approuva ni n'infirma cette remarque. Reprenant le taxi il donna au chauffeur le nom de la rue que lui glissa Frieda, et sentant, lui aussi, grandir son impatience, rongea son frein tant que dura la course.

Enfin, la voiture s'arrêta et, d'un coup d'œil, Achille Bastien inspecta les alentours.

La rue était déserte et l'on n'apercevait personne. Il se demanda s'il n'avait pas commis une erreur et allait interroger Frieda quand il sursauta.

Ayant tranquillement soulevé la plaque d'une bouche d'égout, l'ancien faussaire, tout comme s'il eût été un employé de la voirie, avait pénétré à mi-corps dans la cavité et semblait travailler à quelque œuvre profonde.

Malgré lui, Achille Bastien ne put s'empêcher de sourire de cette rouerie bien parisienne, mais il se demandait

comment il allait communiquer avec son homme quand celui-ci résolut le problème.

S'avançant au milieu de la chaussée, il s'approcha du chauffeur et l'avisa que la route allait être barrée.

Docilement l'autre fit demi-tour. Mais, comme le taxi passait, Tony l'Artiste se pencha à la portière et jeta :

— Le bonhomme est dans une des maisons. Garez la voiture et avec Frieda surveillez les extrémités de la rue. Dès qu'il sortira, nous le prendrons en chasse.

Achille Bastien suivit ces indications et, dix minutes plus tard, avait la satisfaction de voir apparaître l'homme aux lunettes, qu'une fois déjà il avait aperçu dictant un message au Tiergarten.

Les renseignements fournis par Doria s'avéraient exacts.

Lui laissant prendre du champ, il attendit d'être rejoint par Tony l'Artiste, sur quoi, regagnant le taxi, il donna l'ordre au chauffeur de suivre l'homme qu'il lui désigna. Ils n'avaient pas pu prendre Frieda demeurée à l'autre bout de la rue, mais, pour le succès de leur chasse, il était impossible d'attendre.

La filature commença.

Ignorant la surveillance dont il était l'objet, l'homme allait d'un pas égal. Il devait avoir dans les soixante ans et, n'eussent été les larges lunettes qui lui chaussaient le nez, eût passé inaperçu. Il était un peu voûté et donnait l'impression d'un professeur en retraite.

Gagnant le centre de la ville, il continua sa promenade, hésitant chaque fois qu'il fallait traverser. Enfin, il arriva dans Wilhelmstrasse et, s'arrêtant devant un magasin dont la façade ornée d'une croix rouge exhibait une réduction de voiture-ambulance, entra.

— Que diable va-t-il faire là dedans ? se demanda Achille Bastien. Muriel Smith serait-elle malade, ou quelqu'un de la bande ?

Devant l'impossibilité d'entrer à sa suite, il se borna à attendre la sortie du petit vieux, qui reparut au bout de quelques instants, accompagné d'un employé qui le salua respectueusement.

— Oh! oh ! remarqua Achille Bastien, notre homme doit être un client de marque. Voyez comme on le traite.

La chasse recommença, rendue aisée par le nombre des voitures qui encombraient les voies. Avec une telle affluence, il était impossible que le petit vieux remarquât la sollicitude dont il était l'objet, tandis qu'à l'allure où il marchait il n'y avait aucune crainte de le perdre.

D'ailleurs, il allait avec une sécurité qui prouvait sa parfaite assurance.

Achille Bastien se demandait où il allait les mener quand il fut renseigné.

Il venait d'apercevoir devant lui la gare de Schlesischer, par laquelle il était arrivé de Paris quelques jours auparavant.

Tout de suite une crainte l'assaillit : le petit vieux allait-il partir et leur fausser compagnie ?

Jouant le tout pour le tout, il chargea Tony l'Artiste de le suivre, mais celui-ci revint vite avec une nouvelle rassurance : le petit vieux était tout bonnement entré au bureau des locations.

Ceci fit dresser l'oreille à Achille Bastien. Quelqu'un était donc sur le point de partir ?

Et tout de suite s'évoqua dans son esprit l'image de Muriel Smith cherchant un moyen de fuir. Seulement, si ce qu'avait dit Tony l'Artiste était vrai, comment comptait-elle s'y prendre pour déjouer la surveillance ?

Il avait posé sa tête sur sa main et, tout en réfléchissant. regardait machinalement devant lui, quand il tressaillit,

Là-bas, une imposante Mercédès venait de virer à la sortie de la gare, et les rayons du soleil frappant le pare-brise avaient provoqué un violent éclat lumineux.

Il cligna des yeux en maugréant et allait reprendre sa pose, quand il se redressa en s'appliquant un coup de poing sur la cuisse. En même temps, il émettait un juron et se mettait à rire d'un rire qui secoua tout son être.

Ahuri, Tony l'Artiste le regarda, cherchant en vain la cause de cette inexplicable hilarité.

Achille Bastien riait toujours.

— Ah ! les salauds ! les salauds ! répétait-il sans fin, ils m'ont eu. Mais, cette fois, je les tiens. C'était idiot, enfantin, mais encore fallait-il le trouver ! Ah ! les salauds ! les salauds !

Tony l'Artiste crut pouvoir interroger :

— Quoi donc ? Que se passe-t-il ?

— Que le chevalier a peut-être bien manœuvré, mais que, sans le vouloir, il vient de se laisser chiper sa tour. Mon petit Tony, je ne donne pas deux heures pour que la reine soit échec et mat.

Tony l'Artiste n'insista pas, n'ayant pas compris un mot de ce que venait de lui dire le policier. La sortie du petit vieillard amena, d'ailleurs, une diversion.

— Les pions bougent ! lança Achille Bastien. Sur quel point de l'échiquier va-t-on nous conduire maintenant ?

Il avait baissé le store et, par le côté, suivait sa victime du regard. On aurait dit un chien à l'affût.

Toujours aussi calme, le vieillard s'était remis en route. Il y avait un quart d'heure qu'il marchait quand il s'arrêta pour acheter un journal.

— Ah ! ponctua Achille Bastien. Ça m'aurait étonné. Le journal est en effet de rigueur.

Depuis un moment, il contemplait le ciel avec anxiété et semblait s'inquiéter. Tout à coup, le soleil, déjà bas sur l'horizon, disparut derrière une maison, et Achille Bastien ne put retenir un mouvement nerveux. La seconde d'après, il se traitait d'idiot. Avait-il donc oublié

qu'à Paris le premier message avait été transmis de nuit ?

Il songea que, depuis qu'il marchait, le vieillard ne devait pas être loin du but, et, posant la main sur la poignée, se tint prêt à toute éventualité.

Le vieillard venait de quitter une artère assez populeuse et était maintenant vers le milieu d'une rue où le trafic était beaucoup moins intense. Achille Bastien le vit déplier son journal et, ayant constaté qu'il faisait trop sombre, le mettre dans sa poche et faire les cent pas.

— Que peut-il attendre ? hasarda Tony l'Artiste.

Achille Bastien ne répondit rien. Il était fixé.

Tout à coup, un pas retentit au bout de la rue. C'était l'allumeur de réverbères qui faisait sa tournée.

— Attention ! lança Bastien en libérant la portière.

Un à un, les becs de gaz s'allumèrent, et, comme s'il n'eût attendu que cette clarté pour se plonger dans les joies de la politique, le vieillard s'adossa à la muraille d'une maison et tira son journal.

Achille Bastien était déjà sur le trottoir. Courant vers le bout de la rue, il décrivit un arc de cercle, et, par une rue perpendiculaire, revint à celle qu'il avait quittée. Il était maintenant à dix mètres à peine du vieillard et l'avait devant lui sur le trottoir opposé.

Un long moment, le vieillard resta plongé dans son journal comme s'il eût voulu s'en imprégner. Puis, après un pas en arrière, il commença ses bizarres hochements de tête, coupés d'arrêts qui, par deux fois, avaient si fortement intrigué Achille Bastien.

Seulement, cette fois, Achille Bastien n'était plus perplexe. Son carnet à la main, il attendait prêt à noter la lettre qu'il savait pouvoir déchiffrer.

Devant lui, le vieillard poursuivait son manège, et, chaque fois qu'il relevait la tête, la clarté du bec de gaz se reflétait dans le verre des lunettes. Par moment, cela ne durait que l'espace d'un éclair, tandis qu'à d'autres cela

durait plus longtemps, et Achille Bastien savait que, dans un cas, il s'agissait d'une brève et, dans l'autre, d'une longue.

La bande que dirigeait — de très haut et de très loin — Muriel Smith avait simplement adopté le télégraphe optique en le modifiant pour les besoins de sa cause.

Achille Bastien, qui n'ignorait rien du système morse, notait toujours. Un instant il avait craint que le message ne fût chiffré. Mais il constata qu'il n'en était rien. Ce qu'avait à dire le vieillard était sans doute trop urgent.

A la fin, l'homme aux lunettes ôta son chapeau et s'épongea la tête. Il devait s'agir d'un signal pour annoncer la fin du message, car, pliant son journal, il le remit dans sa poche et, au bout d'un instant, poursuivit son chemin.

De l'endroit où il était placé, Achille Bastien n'avait pas pu apercevoir la fenêtre où quelqu'un devait veiller. Il s'en félicita, car, peut-être eût-il couru risque d'être aperçu. Mais il n'y avait aucun doute : celui ou celle à qui était destiné le message ne pouvait habiter que dans la maison face à laquelle le vieillard s'était arrêté.

Achille Bastien lut ce qu'il avait écrit sur son carnet et manifesta son contentement. Se dirigeant vers la voiture, il ouvrit la portière et se laissa tomber avec un soupir de satisfaction sur les coussins.

— Alors ? questionna anxieusement Tony l'Artiste.

Achille Bastien lui tendit le carnet.

Une série de lettres couvrait la page, formant une phrase que Tony l'Artiste parvint à déchiffrer à la lueur des réverbères.

« Wagon retenu, disait-elle, ambulance viendra demain soir, huit heures. Route libre. »

Tony l'Artiste relut la phrase et reporta ses yeux sur Achille Bastien. Celui-ci avait repris son air indifférent.

— Mais comment avez-vous pu...? commença Tony.

Achille Bastien lui coupa la parole.

— Télégraphe optique. Dans lunettes. Jeu d'enfant.

— Ah ! non de D...! s'exclama le brave faussaire au comble de l'émerveillement.

— C'est exactement ce que je me suis dit, répartit Achille Bastien. Seulement, heureusement pour moi, je me le suis dit avant toi. Il y a une demi-heure. En recevant mon inspiration... en plein dans l'œil.

XIII

— Et maintenant, déclara Achille Bastien en s'éveillant, il s'agit d'ouvrir l'œil et le bon. Il est 7 heures et demie, le rapide pour Paris part à 21 h. 13. Il faut qu'à 21 h. 13 Achille Bastien, de la Sûreté française, soit en route pour la frontière. Tâchons d'être à la hauteur.

Tout en s'habillant, il chercha à élaborer un plan, mais y renonça vite.

Établir un plan aurait, en effet, supposé une connaissance, même imparfaite, des intentions de l'ennemi. Et Achille Bastien ne savait rien.

— Bah ! monologua-t-il, le mieux est d'attendre les événements et d'agir en conséquence. Je joue une partie d'échecs où je représente les blancs. Laissons aux noirs le soin de faire les premiers pas. Il n'y a qu'une chose d'essentielle : c'est que ce soit les blancs qui gagnent.

Il déjeuna solidement et occupa le reste du temps à mettre en ordre ses papiers et à régler ses comptes avec Tony l'Artiste.

Le brave garçon, à qui il avait valu une fois deux ans de prison, lui avait rendu un de ces services que l'on n'oublie pas. Ce fut donc avec l'intention formelle de tenir sa parole qu'il lui promit d'intercéder pour lui et d'arranger son retour.

— Ce que vous seriez chic ! lui assura avec conviction Tony. Revoir Paname et dire pour toujours adieu à la Sprée ! Naturellement j'emmènerai Frieda.

Achille Bastien songea que le trottoir parisien était bien encombré, mais, en homme galant, il n'en dit rien.

Le soir vint, enfin, et, à sept heures, tous deux gagnaient la rue où, la veille, avait eu lieu la transmission du message. Frieda y était déjà depuis le matin, en cas de changement imprévisible, à l'abri d'un café discret, et c'est là où les deux hommes la rejoignirent.

— Rien encore ! annonça-t-elle en les voyant entrer.

Ses compagnons s'installèrent à ses côtés, et, après quelques paroles banales, laissèrent le silence s'établir. On eût dit que chacun, à l'approche de la fin, tenait à s'isoler avec ses pensées.

Tout à coup, Achille Bastien, qui était tout près de la vitre, poussa le genou de Tony.

Au bout de la rue, une voiture d'ambulance venait de déboucher. Elle arriva, glissant silencieusement, et s'arrêta devant la maison.

Achille Bastien s'était levé et, par l'espace laissé entre deux rideaux, regardait de tout ses yeux.

Il vit deux infirmiers descendre une civière et pénétrer dans l'immeuble. Près d'un quart d'heure s'écoula avant qu'ils ne reparussent, mais, cette fois, une femme à cheveux blancs était étendue sur la civière, ayant près d'elle un homme qui lui tenait le pouls.

Par la porte entr'ouverte, Achille Bastien entendit quelques bribes de phrases. L'homme recommandait aux porteurs de faire grande attention, tandis que ceux-ci l'as-

suraient qu'il pouvait être tranquille en le gratifiant du titre de Herr Doktor.

Enfin, la vieille femme malade fut hissée dans la voiture. Elle n'avait pas dit une parole, mais, par moments, une plainte étouffée lui avait échappé.

A son tour, le Doktor monta, et, un des infirmiers ayant grimpé à côté du chauffeur, la voiture partit.

Achille Bastien n'avait pas bronché. Un léger sourire avait paru sur ses lèvres, puis il s'était mis à siffloter.

Tony l'Artiste le regarda avec étonnement.

— Mais ils filent ! déclara-t-il. On ne les prend pas en chasse ?

Achille Bastien secoua la tête.

— Inutile. On sait où ils vont. Mais cours, tout de même, chercher une voiture. On n'a pas trop de temps à perdre.

Tony l'Artiste obéit et, deux minutes plus tard, le policier et ses aides montaient à leur tour en auto.

Achille Bastien indiqua au chauffeur la gare où la veille il avait suivi le vieil homme, en accompagnant sa phrase d'une promesse de pourboire si ça gazait un peu.

L'auto démarra à toute vitesse et n'avait pas fait quinze cents mètres qu'elle croisait l'ambulance, arrêtée devant une pharmacie.

— Ah ! Ah ! remarqua Achille Bastien, la pauvre malade qui se trouve mal ! Quel dommage que je ne sois pas là pour la remonter avec quelques bonnes paroles !

Il ignora le regard interrogateur de Tony et, retrouvant sa gaieté, se remit à siffloter.

La gare de Schlesischer apparut enfin, et, sur l'ordre d'Achille Bastien, le chauffeur alla se garer derrière une rangée de voitures. Quelques instants s'écoulèrent et, environ dix minutes plus tard, la voiture-ambulance faisait son apparition.

— A nous deux, maintenant, lança Achille Bastien à

Tony. Mais, pour l'amour du ciel, pas une faute, ou on est fichu. Tu vas descendre et prendre un ticket de quai. Tout ce que tu as à faire pour l'instant, c'est de repérer le compartiment où l'on montera la pauvre malade. Prends Frieda avec toi, elle pourra t'être utile.

Le couple descendit, et Achille Bastien le vit pénétrer dans la gare. Pour lui, il attendait la minute qu'il s'était fixée.

Il savait que la surveillance devait être tout aussi sévère et que, s'il entrait prendre un billet, il serait immédiatement reconnu. Aussi était-il décidé à tourner la difficulté. Le plan qui s'était refusé à lui était là maintenant, et il le voyait aussi nettement que s'il l'eût étudié à fond. Il ne demandait que beaucoup de sang-froid et un peu de chance, et Achille Bastien avait l'un et espérait bien pouvoir compter sur l'autre.

Il donna aux porteurs le temps de disparaître dans la gare avec leur malade, puis, ouvrant la portière, sauta au sol et tendit son pardessus au chauffeur.

— Gardez ça pour moi, pendant que je vais chercher mes amis, dit-il.

Rassuré par le gage, le chauffeur ne fit aucune difficulté pour le laisser partir. Le costume de son client, d'ailleurs, lui inspira confiance: Achille Bastien avait, en effet, remis sa veste de contrôleur des wagons-lits.

S'éloignant rapidement, il arriva au tourniquet d'admission sur le quai et, s'arrêtant, se livra à une véritable mimique. Il semblait chercher quelqu'un et s'affoler de ne pas le voir. A la fin, n'y tenant plus, il s'adressa au préposé du poinçonnement des billets.

— Vous n'avez pas vu un médecin et une malade sur une civière ? demanda-t-il. Je les ai dans mon service, et la Compagnie m'avait chargé de leur faciliter les choses.

L'employé leva les bras au ciel et lui assura qu'il arri-

vait un peu tard, attendu que ses clients avaient passé depuis belle lurette.

Ceci parut consterner le contrôleur des wagons-lits.

— Eh bien ! me voilà frais, se lamenta-t-il, je n'ai qu'à me grouiller alors.

Et, se précipitant devant le guichet, il bouscula l'employé, qui le laissa faire, le croyant de service, et eut bientôt disparu.

Il était dans la place, et les agents qui étaient aux guichets pouvaient l'attendre en toute tranquillité.

Courant toujours comme un homme qui cherche à rattraper le temps perdu, il arriva sur le quai où stationnait le rapide à destination de Paris, et les premières personnes qu'il aperçut furent les deux porteurs qui s'en revenaient en balançant leur civière vide. Il les laissa passer et allait s'avancer quand il découvrit Tony l'Artiste.

Celui-ci l'avait aperçu et venait à sa rencontre. Il battit donc en retraite et, masqué derrière un train de marchandises, obtint le renseignement désiré.

— Voiture 3, cabine 6, lui lança Tony l'Artiste. Mais vite, le départ a lieu dans sept minutes.

Achille Bastien ne se perdit dans aucune explication. Son cerveau travaillait à toute révolution, et le plan lui apparaissait maintenant aussi éclatant que simple.

Tirant son calepin de sa poche, il prit la feuille où, la veille au soir, il avait noté le message et, traçant quelques mots au verso, la tendit à Tony.

— Ceci immédiatement au Doktor. Tu lui diras que cela vient de t'être remis par un petit homme, vieux, qui a à lui parler. Et tu ajouteras que je t'ai prié de me le conduire.

— Mais s'il n'accepte pas !

— Il acceptera. Songe que le vieillard seul est supposé connaître le message dont tu as le brouillon. Seulement fais attention à bien suivre mes instructions : en revenant,

tu t'arrêteras à l'endroit précis que je te désigne. Là où tu vois cette feuille de papier. Et tu laisseras le Doktor marcher à l'extérieur du trottoir, près du rail. Compris ?

— Compris.

Tony l'Artiste partit, et il n'eut pas plutôt disparu qu'Achille Bastien entra en action. Jetant les yeux autour de lui, il se rendit compte que nul ne l'observait. Un wagon de marchandises était derrière lui. Il fit manœuvrer la glissière et, s'élançant d'un bond, referma en laissant un espace entre les deux panneaux. Ceci fait, il attendit.

Pendant ce temps, Tony l'Artiste, le nez au vent, était monté dans le compartiment qu'il avait repéré peu d'instants auparavant. Il aperçut le Herr Doktor dans le corridor, et, jouant à merveille le simple d'esprit, lui tendit son papier en s'acquittant de son message.

Celui-ci fronça d'abord les sourcils d'un air soupçonneux, mais se rasséréna en voyant le papier. Un seul homme connaissait le message. Celui qui l'avait émis.

— Où est-il ? demanda-t-il d'un ton dégagé.

Tony l'Artiste s'offrit à le conduire, et, descendant du wagon, les deux hommes se dirigèrent vers la queue du train. Ils la contournèrent et longeaient le train de marchandises, quand Tony l'Artiste, qui avait laissé le côté droit du trottoir au Doktor, s'arrêta.

Surpris, le Doktor allait l'interroger, mais il n'en eut pas le temps. Une main venait de le saisir par le cou, tandis qu'une autre lui fermait la bouche. Il se sentit happé et soulevé de terre. La seconde d'après, il disparaissait dans le wagon de marchandises et recevait un coup sur le crâne.

— Saute ! Vite ! hurla Achille Bastien.

Tony l'Artiste ne se le fit pas dire deux fois.

— Saisis-moi ce bougre-là et, s'il fait mine de remuer une patte, assomme-le. N'aie pas peur qu'il se plaigne

ou nous rejoigne aux deux autres gares, il sait trop bien ce que ça lui coûterait. Pour moi, je file. Adieu, vieux, et à Paris. Ah ! son portefeuille, au cas où il aurait les billets !

Il saisit ce qu'il cherchait et, sautant à contre-voie sur le ballast, ouvrit une portière et se hissa dans le rapide.

Il était temps. Quelques secondes après, le train glissant doucement, commençait sa longue randonnée.

Accoudé à une vitre, le cœur battant maintenant que l'effort était passé, Achille Bastien regarda défiler les maisons. Certes, la frontière était encore loin, mais il savait qu'il pouvait être tranquille. Même si le portefeuille était vide, un quart d'heure ne se passerait pas avant qu'il eût un billet et une couchette par-dessus le marché.

Il contempla encore quelques instants le paysage, tandis que le train continuant sa route vers la gare de Friedrichstrasse, augmentait sa vitesse et sifflait éperdûment.

Enfin, il se redressa et, ôtant sa veste de contrôleur, apparut avec son veston ordinaire.

Il suivit le corridor et parvint à la troisième voiture et à la cabine 6. Un moment, il se tint debout devant la porte, puis frappa.

Une voix féminine qui n'avait rien de très malade lui répondit :

— C'est vous, Bob ?

Il prit son accent le plus officiel et riposta que ce n'était que le contrôleur venant poinçonner les billets.

Il entendit le verrou tourner et vit la porte s'entrebâiller. Mais déjà, la poussant brusquement, il l'avait ouverte et était entré.

La femme malade était devant lui, debout par un véritable miracle. Elle poussa un petit cri en l'apercevant, mais Achille Bastien n'y prit pas garde.

Très posément, comme s'il eût été dans sa propre cabine, il referma la porte et remit le verrou.

Alors seulement fit-il un pas vers la vieille dame malade et s'inclina-t-il en souriant.

— Enchanté de vous rencontrer, mademoiselle Muriel Smith, déclara-t-il.

Elle le regarda fixement et remarqua d'un ton glacial :

— Je crois que vous vous trompez, monsieur. Il n'y a pas...

Il ne la laissa pas achever.

— Ma faute, en effet, mademoiselle, ce n'est pas Mlle Muriel Smith que j'aurais dû dire, c'est...

— C'est ?

— Miss Thaisa Strafford.

Sous le fard, il devina la pâleur qui envahit les joues de la jeune fille ; mais, avançant d'un pas, il lui prit la main, et c'est d'une voix tout autre qu'il ajouta :

— Je crois que nous avons le temps de faire un brin de conversation, miss Thaisa Strafford. Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Et, sans un mot, Muriel Smith s'assit. Mais elle était toujours pâle et ne le quittait pas des yeux.

XIV

Muriel Smith la première rompit le silence.

— Bien joué, monsieur Bastien.

Elle avait ouvert son sac et jouait avec son étui à cigarettes. Tout à coup, Achille Bastien s'immobilisa.

La main venait de quitter le sac, et, à dix centimètres de son front, un petit revolver de poche était braqué.

A nouveau le silence régna, mais, cette fois, ce fut Achille Bastien qui le rompit.

— Bien joué aussi, miss Strafford. Mais croyez-vous vraiment à l'utilité de ce petit bijou pour la conversation amicale que nous pouvons avoir ? Sa voix ne s'était pas élevée, et il était aussi calme que s'il eût été assis dans son bureau.

Un moment les deux adversaires se contemplèrent sans bouger, mais ce fut la jeune femme qui céda la première. Haussant les épaules, elle abaissa son arme, et la remettant dans son sac, en tira son étui.

— Une cigarette alors ? remarqua-t-elle.

— Comme il vous plaira.

Achille Bastien prit la cigarette, et, l'ayant allumée au briquet de la jeune fille, tira quelques bouffées.

Muriel Smith, les yeux mi-clos, avait rejeté la tête en arrière et semblait rêver.

Ce fut sans ouvrir les yeux et d'une voix lointaine qu'elle aborda enfin le sujet qui lui tenait à cœur.

— Et comment a fait le grand policier français pour percer à jour le secret de la pauvre petite Australienne éprise de la Déclaration des Droits de l'homme ?

Il négligea l'ironie du ton, mais, se calant dans le coin, répondit du tac au tac.

— Il a été faire un voyage, tout simplement.

— Qui lui a formé la jeunesse ?

— Pas tout à fait. Son opinion tout au plus.

— Qui est ?

— Que Londres est une belle ville, nettement supérieure en charme à Berlin.

Elle s'était redressée à cette mention.

— Ah ! Vous avez été à Londres ?

— J'en suis revenu il y a quatre jours... sachant ce que je voulais savoir.

— C'est-à-dire ?

Il s'était levé, et debout devant Muriel Smith, la regardait en souriant.

— Miss Muriel Smith, déclara-t-il, je veux d'abord que vous sachiez que je n'ai aucune mission officielle et que, si j'ai suivi l'affaire, ç'a été par pur dilettantisme, et aussi parce qu'un mystère m'attire toujours. Or, autour de vous, j'ai senti ce mystère dès les premiers jours.

— Dès la mort d'Abdel-Mesin, sans doute ?

— Non, un peu avant.

Elle le regarda, interloquée.

— Mais vous n'aviez jamais entendu parler de moi !

— C'est exact. Mais je vous avais pressentie. Quelqu'un vous avait dénoncée.

Ses yeux se durcirent et ce fut sèchement qu'elle demanda :

— Qui ça ? Un homme ? Une femme ?

Il sourit.

— Oh ! Ne cherchez pas. Il est mort depuis quelque cinquante ans : Balzac.

Il s'arrêta pour jouir de l'attitude de la jeune fille. Elle le regardait avec ahurissement.

— Et c'est en lisant Balzac que vous avez pensé à moi, Muriel Smith ?

— Oui. Mais pas comme Muriel Smith. Comme Mme Corentin.

— Je ne vous suis plus du tout !

— C'est pourtant bien simple. Balzac, qui a tout prévu dans son œuvre admirable, depuis Rastignac-Stavisky, jusqu'à tous les autres, s'est amusé un jour à créer un personnage à la vie double : homme irréprochable d'un côté et policier retors de l'autre : M. Corentin. Je me suis demandé, moi, ce que pourrait accomplir de nos jours une femme présentant la même dualité, si un Balzac revenait. Vous avez été la réponse.

Il s'inclina en souriant, mais elle demeura encore les sourcils froncés.

— Et c'est l'affaire Abdel-Mesin qui vous a mis sur ma piste ? demanda-t-elle enfin.

— Cela m'a semblé, en quelque sorte, la réalisation de ce que j'avais imaginé : cette femme que nul ne pouvait identifier ; l'adresse remarquable du coup ; cette bande dont on devinait la présence constante, et puis tout ce mystère s'accumulant jour après jour. Je n'ai commis qu'une erreur, et cela grâce à la maîtrise avec laquelle vous aviez conçu votre personnage : sur votre identité. Mais mon intuition n'en était pas moins bonne. Une seule personne était capable de mettre tout cela sur pieds, Mme Corentin.

— Mme Corentin ?

— C'est ainsi que je vous avais baptisée. Et croyez bien que c'est un hommage.

Muriel Smith ne put s'empêcher de rire, un peu nerveusement peut-être. Mais elle revint aussitôt au seul sujet qui l'intéressait.

— Et quand avez-vous soupçonné la vraie Mme Corentin, puisque Mme Corentin il y a.

— Je puis vous avouer que le mérite ne m'en revient pour ainsi dire pas. Sans une dénonciation, vous auriez peut-être triomphé jusqu'au bout.

— Doria ?

— Ne lui en veuillez pas trop. Le Service allemand la traquait. Elle a cru trouver une aide et a parlé. D'ailleurs, elle a expié, puisqu'elle est morte.

Instinctivement, le regard de la jeune fille se posa sur sa main gauche qui était gantée, mais Achille Bastien n'aperçut pas ce coup d'œil. Elle continua :

— Et ce que vous a dit Doria vous a suffisamment éclairé sur Mme Corentin ?

— Éclairé, oui ; suffisamment, non ! Mme Corentin était dévoilée, c'était parfait. Mais il fallait remonter un pas plus haut et savoir comment Mme Corentin était née. C'est pourquoi j'ai été par avion en Angleterre.

— Où tout le monde vous a parlé de Mme Corentin ! et où le premier marchand vous a vendu sa photo !

— Pas tout à fait. Mais où j'ai vu des amis de celle qui est à présent Mme Corentin.

Il appuya sur cette dernière phrase, et un voile de contrariété passa dans les yeux de Muriel Smith.

— Et vous leur avez parlé de moi ?

Lentement il secoua la tête et sentit une main qui serrait la sienne.

— Merci ! dit Muriel Smith.

— Je voulais savoir, continua Achille Bastien, et je me suis d'abord adressé à Scotland Yard. Mais là je me heurtai à une ignorance absolue... et voulue. Personne ne connaissait Muriel Smith. Personne n'en avait entendu parler. Cela me sembla étrange, comme m'avait déjà semblé étrange qu'une jeune fille riche, jolie, ayant tout pour plaire et être heureuse, eût conçu l'idée de son personnage, tout en acceptant de travailler pour le Service secret. C'est alors que j'eus une inspiration. Je me dis que, si une jeune fille avait agi ainsi, c'est qu'il y avait dû y avoir dans sa vie un événement qui l'avait bouleversée de fond en comble, et l'idée me vint de consulter les collections de journaux. Je savais à quel moment Doria était entrée dans votre vie. Cela me donna un point de départ. Et c'est ainsi qu'allant à l'aventure, mais en remontant petit à petit le cours des années, je découvris ce que je cherchais.

» Les photos, malheureusement, n'étaient pas très nettes, et puis vous aviez su changer votre physionomie. Je tentai donc une suprême épreuve. La jeune fille du drame de cinq heures quarante-deux, — puisque c'est ainsi qu'elle fut alors connue, — avait eu deux amis intimes. J'allai les trouver en leur disant que j'avais des documents permettant de réhabiliter leur ancienne amie, et je leur demandai s'ils n'avaient pas par hasard quelques photographies. Ils en avaient, heureusement, vous montrant aux divers âges de la vie, et il me fut aisé de constater la vérité. Vous aviez pu changer votre coiffure, vos manières, mais vos yeux et les traits caractéristiques étaient toujours les mêmes. J'étais fixé. Thaisa Strafford et Muriel Smith ne faisaient qu'une seule et même personne. Je savais qui était Mme Corentin.

Il s'arrêta et regarda la jeune fille. Aucun trait de son visage n'avait bougé, mais elle était encore plus pâle. Il

était évident que ce rappel du passé lui avait été douloureux.

— Et maintenant ? continua-t-elle en voyant que le policier se taisait.

— Maintenant ? répéta-t-il.

Elle eut un geste d'impatience.

— Oui, maintenant, qu'allez-vous faire ?

Il jeta sa cigarette d'un air négligent et se mit à rire.

— Il me semble, miss Smith, vous avoir déjà dit que je n'avais aucun rôle officiel auprès de vous. Sans doute, à la rigueur, pourrait-on vous inquiéter pour le meurtre d'Abdel-Mesin, mais il me semble qu'un bon avocat n'aurait aucun mal à mettre ça sur le compte de Doria ! Non, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, mon rôle a été simple : il y a eu un mystère, celui de Mme Corentin. J'ai tenu à le résoudre. Aujourd'hui, il n'existe plus. Je ne vais pas plus loin. Ah ! Il en irait peut-être autrement si le secret du Syndicat Z intéressait mon pays. Mais que voulez-vous que vienne faire la France dans une question qui se situe en Irak et où seules l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie sont aux prises ?

Muriel Smith avait réprimé un petit mouvement à la mention du Syndicat Z. Elle ne put retenir un sourire ironique qui n'échappa pas au policier.

— Ah ! vous savez aussi qu'il y a une histoire de Syndicat Z !

— Mais oui, miss Smith. Ça, comme bien d'autres choses d'ailleurs.

Elle hésita et son sourire s'accentua.

— Et vous ne cherchez pas à percer tout à fait ce mystère-là ? Il secoua la tête.

— A quoi bon, miss Smith.

— Comment à quoi bon ?

Il siffiota en regardant par la portière la gare de Friedrichstrasse, où, selon ses prévisions, nul schupo ne le

guettait. Puis, se retournant, il planta ses yeux dans ceux de la jeune fille.

— Mais pour une bonne raison, miss Smith. Parce que le Syndicat Z... c'est vous.

Malgré elle, elle eut un mouvement de recul. Mais, brusquement, elle lui tendit la main.

— Bien joué encore, monsieur Bastien. Et depuis quand avez-vous acquis cette certitude ?

— Il y a exactement deux secondes. Quand vous avez reconnu que je ne m'étais pas trompé. Je n'avais qu'un soupçon : vous me l'avez confirmé.

Elle le regarda des pieds à la tête et, après un instant de silence, déclara :

— Savez-vous que vous êtes très fort, monsieur Bastien, et que je regrette presque de ne pas vous avoir supprimé !

Il rit de bon cœur.

— A quoi cela vous aurait-il servi ? Croyez-vous que je revienne sur ce que je vous ai dit ? Je n'ai rien à faire dans vos histoires. Mais je peux vous retourner le compliment : c'est très fort d'avoir su mettre dedans le Service secret anglais... sans parler de celui de l'Allemagne.

— L'Angleterre a tué mon père, je n'ai jamais pu l'oublier. C'est pour ceux qui étaient autour de lui et qui lui sont restés fidèles que j'ai eu l'idée du Syndicat Z. Cela m'a amusée de les prendre à leur propre jeu. Mais, moi-même, je n'ai jamais touché un sou de toutes ces affaires. C'est pour mes amis. Rien que pour eux.

— La dernière négociation a réussi ?

— L'argent a été versé ce matin à mon représentant à Paris. Cette fois, c'est l'Allemagne qui a payé.

— Ça lui arrive rarement ! Cher ?

— 25. 000 livres. Le secret les vaudrait s'il avait vraiment existé et n'était pas sorti de toute pièce de ma cervelle. Mais, dans ce cas, l'Intelligence Service aurait été

aemain en possession de tous les documents. Cela, leur purait permis de neutraliser la menace, tout en me laissant faire coup double, sans trahir personne. Chose qui n'est pas dans mes habitudes.

Elle regarda Achille Bastien bien en face et éclata de rire, amusée malgré elle du bon tour qu'elle avait joué.

Achille Bastien ne put s'empêcher de l'imiter.

— Mais maintenant, à votre tour, questionna-t-il, que comptez-vous faire ?

Cette fois, le masque de Muriel Smith redevint sérieux, et elle soupira.

— Disparaître d'abord, puisque Mme Corentin a été percée à jour, pour reparaître plus tard. Mais qui sait où et comment !

Elle demeura rêveuse et acheva.

— Je ne dois pas oublier que j'ai un serment à tenir et une revanche à prendre.

— Sur la vie ?

— Tout est dans la vie... même les hommes.

Devant l'amertume de ces paroles, Achille Bastien n'insista pas.

— Je suppose, dit-il, que nous nous voyons pour la dernière fois ?

— Je le suppose aussi, car vous vous imaginez difficilement Mme Corentin reprenant sa place dans la bonne petite société parisienne. Non, après-demain, demain peut-être, je serai partie.

Elle s'efforça de plaisanter.

— Mais rassurez-vous, Mme Corentin n'est pas morte. Elle aime trop Paris pour ne pas y revenir. Un jour où vous ne serez pas sur vos gardes par exemple !

— Bien hasardeux. J'ai de la mémoire.

— Ou bien, où vous serez malade ou encore blessé ? Cela arrive.

— Merci du renseignement.

Il secoua la tête en la regardant et, dans un brusque élan, lui prit la main.

— En attendant ce moment, accordez-moi une faveur. J'aimerais me retrouver dans ce petit studio où je vous ai vue une fois. Il me semble que ce serait un joli cadre pour évoquer celle qui aura disparu : Mme Corentin.

Muriel Smith haussa les épaules.

— Si vous voulez. Je vous attendrai à cinq heures. Et puis ce sera fini. Mme Corentin fera le plongeon.

Il ne répondit rien, car, au ton dont la phrase venait d'être dite, il n'avait aucune illusion. Il savait que l'appartement de la rue Saint-Guillaume serait vide quand il irait à l'heure indiquée.

Muriel Smith non plus ne parla pas. Les yeux fixés sur le paysage, elle regardait tomber la nuit. L'on roulait maintenant à travers la campagne, et la clarté des signaux s'inscrivait en traits de feu. Dans quelques heures, ce serait la frontière et plus tard Paris. Et puis, à nouveau, ce serait l'inconnu qui la mettrait Dieu sait où !

Elle pouvait bluffer devant Achille Bastien, elle n'en avait pas moins le cœur lourd. Pour la première fois depuis cinq ans, elle avait perdu la partie. Un homme avait su voir derrière sa façade. Tout était à refaire. Et il y avait l'autre souvenir : Cédric Lacy.

— La cabine d'à côté est libre, dit-elle tout à coup en sortant de sa rêverie. Je l'avais retenue pour le docteur, mais puisque vous avez pris sa place...

Achille Bastien comprit qu'elle voulait rester seule. Il se leva et, s'inclinant, passa dans la cabine où il s'assit et où, à son tour, il se mit à rêver. Dans un fracas de tonnerre le rapide continuait sa course vers la frontière.

*
* *

A onze heures vingt-cinq exactement le Nord-Express entrait en gare du Nord, et la première personne qu'Achille Bastien apercevait était le fidèle Durkheim, à qui il avait télégraphié son retour à la première gare française.

— Ah ! chef, s'exclama le brave garçon et le pressant dans ses bras. Enfin vous ! Vous avez fait du bon travail là-bas ?

— Excellent ! excellent ! bougonna Achille Bastien en se dégageant.

— Quelque arrestation sous roche ? La petite dame en noir ? La bande des bicots ?

— Mieux que ça, Durkheim. J'ai résolu un grand problème. C'est que Balzac est un auteur admirable et qu'il a tout prévu : même le roman policier.

— C'est pour ça que vous avez été à Berlin ? s'effara Durkheim qui n'avait pas un sens très prononcé de l'humour.

— Pour ça et pour d'autres petites affaires ! compléta Achille Bastien. Tiens, voilà quelque chose qui va t'intéresser : ne cherche plus la dame en noir. Elle est morte.

— Assassinée ?

— Mais ne fais donc pas de roman ! Suicidée, tout simplement. Ce qui clôture l'affaire Abdel-Mesin.

— Mais Mme Corentin alors, chef ?

— Ah ! Mme Corentin !

Achille Bastien ne termina pas sa phrase. Là-bas, parmi le flot des voyageurs, une femme s'avançait, qui n'était plus la vieille femme du train, mais une jeune fille aux cheveux auburn et aux traits purs et réguliers.

Il la regarda s'éloigner, séduit malgré lui par cette crânerie, cette audace et aussi tout ce passé si lourd à porter, et ne put s'empêcher de hocher la tête.

— Ah ! Mme Corentin ! répéta-t-il.

La seconde d'après il était redevenu lui-même.

— Mais, espèce d'idiot, lança-t-il en tapant sur l'épaule de Durkheim, est-ce qu'il y a des Mmes Corentin dans la vie ? Tu ne vas pas me dire que tu as pris ma boutade au sérieux !

Et, marchant à grands pas vers la sortie, il se trouva bientôt parmi toute l'agitation de la rue de Dunkerque, où, gonflant ses pectoraux, il s'écria pour donner le change :

— Ah ! Paris ! Paris !

Mais une pensée le hantait qui ne voulait pas le quitter.

Il sentait, quoi qu'il en eût, que tôt ou tard le destin le remettrait face à face avec celle qu'il avait tenue en son pouvoir et qu'il avait laissée partir.

Duel entre cette femme et lui ?

Non ! Duel entre cette femme et sa destinée. Mais il sentait que, lorsque viendrait cette occasion, il ne pourrait, à nouveau, s'empêcher de lui prêter son aide.

Pour une fois, son vieux cœur de policier avait connu une émotion qui n'était pas celle de la chasse ou de la capture longtemps espérée.

Achille Bastien se sentait simplement un homme.

— A quand ? murmura-t-il en fixant la longue ligne des voitures.

Le destin invoqué allait apporter sa réponse plus tôt que l'un ou l'autre l'imaginait.

FIN

746-9-34. — RÉGIE IMPRIMERIE CRÉTÉ. — CORBEIL

LES ÉDITIONS DE FRANCE

"A NE PAS LIRE LA NUIT" (SIX FRANCS)

Dans la collection "**A NE PAS LIRE LA NUIT**" nous publions des romans policiers inédits.

Les œuvres étrangères que nous faisons paraître sont traduites pour la première fois dans notre langue. Nous choisissons, de préférence, des œuvres ayant obtenu un grand succès à l'étranger.

Parus :

HERBERT ADAMS : **Le Mystère de Sloane Square.**
PETER BARON : **Le Poignard de jade.**
PIERRE BOILEAU : **La Pierre qui tremble. — La Promenade de minuit.**
LOIS BULL : **La Sirène de Broadway.**
PIERRE CHAINE et NORÉ BRUNEL : **Le Bal tragique.**
ANDRÉ CHARPENTIER : **Les Nuits de la Forêt bleue.**
G. D. H. et M. COLE : **Le Mystère du Grand Hôtel du Sud.**
PAUL DARCY : **Le Cadavre dans l'allée verte.**
MAURICE DEKOBRA : Adaptation de **La Forêt qui pleure**, roman de Wadsworth Camp. — Adaptation de **M. Lambers sera tué le...**, roman d'Isabelle Ostrander. — Adaptation de **La Nuit du 3 mai**, roman de Richard Marsh. — Adaptation de **Les Doigts du fantôme**, roman de Lyon Mearson.
EDOUARD DELPY : **Le Mystère de Park Lane — Le Crime de Brondesbury.**
ROGER-FRANCIS DIDELOT : **Le Drame de Saint-Léger. — L'Assassin du député. — La Mort écarlate.**
MIGNON G. EBERHARDT : **L'Hôtel de la Mort. — Pendant que le malade dormait...**
MICHEL ÉPUY : **Le Secret de la malle noire**
PIERRE FALLOT : **La Patte d'éléphant.**
J. S. FLETCHER : **Le Silence de l'accusé.**
HAROLD MAC GRATH : **Les Émeraudes volées.**
HEDWIGE : **Le Mystère de la 6226. R. F. 3.**
JEAN DE LA HIRE : **Le Secret des Torelwoch.**
C. H. HOTCHKISS : **Le Mystère de San-Francisco.**
GAVIN HOLT : **Le Banc de Hyde Park.**
J. JEFFERSON FARJEON : **Les Crimes de l'homme sans bras.**
WALTHER KLOEPFFER : **La Fin de Satan.**
HERMAN LANDON : **La Mort en musique.**
ARSÈNE LEFORT : **Le Mystère de Ker-Gor.**
J. J. MARINE : **Trois étages... et un crime.**
MARTIN PORLOCK : **Panique.**
EVADNE PRICE : **Le Phare hanté.**
RENÉ PUJOL : **La Résurrection de M. Corme.**
CHARLES DE RICHTER : **Celle qui devait mourir. — Cinq heures quarante-deux. — La Lumière qui saute. — L'Homme qui était moi. — L'Ombre de l'autre. — Le Signe de la lente Mort. — La Machine à tuer. — L'Empreinte hantée.**
SAX ROHMER : **La Déesse aux yeux verts. — La Malédiction d'Allah.**
EDMOND ROMAZIÈRES : **Il manque une cartouche. — Un crime à Ceylan. — Le Sang des Maruzabal. — Le Testament de Petrus Deyk. — La Vengeance des ombres. — L'Assassinat de Westminster College.**
JEAN-TOUSSAINT SAMAT : **La Mort à la fenêtre. — Le Mort de la Canebière. — Le Mort du Vieux-Chemin.**
JOSEPH-LOUIS SANCIAUME : **Le Mystère des Serpentes. — L'Agence Graphira. — Les Morts des Roches rouges.**
ROGER SCARLETT : **La Griffe du Chat. — L'Ascenseur fatal.**
MANSFIELD SCOTT : **Le Passager fantôme.**
FRED SMITH : **Le Studio de la mort.**
JEAN SORGUES : **La Femme en gris.**
JOHN SPENCER : **Le Sifflement de la mort.**
GEORGE TROMBERT : **La Chance du pendu. — Le Speaker mystérieux. — Un crime au Palais d'Hiver.**
SELDON TRUSS : **Les Démons de la nuit.**
SYDNEY HORLER : **La Menace.**
JOHN W. VANDERCOOK : **Le Duvet sanglant.**
M. V. WOODGATE : **L'Anneau de saphir.**

CORBEIL. — RÉGIE IMP. CRÉTÉ.

LES ÉDITIONS DE FRANCE

"A NE PAS LIRE LA NUIT" (SIX FRANCS)

Dans la collection "A NE PAS LIRE LA NUIT" nous publions des romans policiers inédits.

Les œuvres étrangères que nous faisons paraître sont traduites pour la première fois dans notre langue. Nous choisissons, de préférence, des œuvres ayant obtenu un grand succès à l'étranger.

Parus :

HERBERT ADAMS : Le Mystère de Sloane Square.
PETER BARON : **Le Poignard de jade.**
PIERRE BOILEAU : **La Pierre qui tremble. — La Promenade de minuit.**
LOIS BULL : **La Sirène de Broadway.**
PIERRE CHAINE et NORÉ BRUNEL : **Le Bal tragique.**
ANDRÉ CHARPENTIER : **Les Nuits de la Forêt bleue.**
G. D. H. et M. COLE : **Le Mystère du Grand Hôtel du Sud.**
PAUL DARCY : **Le Cadavre dans l'allée verte.**
MAURICE DEKOBRA : Adaptation de **La Forêt qui pleure**, roman de Wadsworth Camp. — Adaptation de **M. Lambers sera tué le...**, roman d'Isabelle Ostrander. — Adaptation de **La Nuit du 3 mai**, roman de Richard Marsh. — Adaptation de **Les Doigts du fantôme**, roman de Lyon Mearson.
EDOUARD DELPY : **Le Mystère de Park Lane — Le Crime de Brondesbury.**
ROGER-FRANCIS DIDELOT : **Le Drame de Saint-Léger. — L'Assassin du député. — La Mort écarlate.**
MIGNON G. EBERHARDT : **L'Hôtel de la Mort. — Pendant que le malade dormait...**
MICHEL ÉPUY : **Le Secret de la malle noire.**
PIERRE FALLOT : **La Patte d'éléphant.**
J. S. FLETCHER : **Le Silence de l'accusé.**
HAROLD MAC GRATH : **Les Émeraudes volées.**
HEDWIGE : **Le Mystère de la 6226. R. F. 3.**
JEAN DE LA HIRE : **Le Secret de Torelwoch.**
C. H. HOTCHKISS : **Le Mystère de San-Francisco.**
GAVIN HOLT : **Le Banc de Hyde Park.**
J. JEFFERSON FARJEON : **Les Crimes de l'homme sans bras.**
WALTHER KLOEPFFER : **La Fin de Satan.**
HERMAN LANDON : **La Mort en musique.**
ARSÈNE LEFORT : **Le Mystère de Ker-Gor.**
J. J. MARINE : **Trois étages... et un crime.**
MARTIN PORLOCK : **Panique.**
EVADNE PRICE : **Le Phare hanté.**
RENÉ PUJOL : **La Résurrection de M. Corme.**
CHARLES DE RICHTER : **Celle qui devait mourir. — Cinq heures quarante-deux. — La Lumière qui saute. — L'Homme qui était moi. — L'Ombre de l'autre. — Le Signe de la lente Mort. — La Machine à tuer. — L'Empreinte hantée.**
SAX ROHMER : **La Déesse aux yeux verts. — La Malédiction d'Allah.**
EDMOND ROMAZIÈRES : **Il manque une cartouche. — Un crime à Ceylan. — Le Sang des Maruzabal. — Le Testament de Petrus Deyk. — La Vengeance des ombres. — L'Assassinat de Westminster College.**
JEAN-TOUSSAINT SAMAT : **La Mort à la fenêtre. — Le Mort de la Canebière. — Le Mort du Vieux-Chemin.**
JOSEPH-LOUIS SANCIAUME : **Le Mystère des Serpentes. — L'Agence Graphira. — Les Morts des Roches rouges.**
ROGER SCARLETT : **La Griffe du Chat. — L'Ascenseur fatal.**
MANSFIELD SCOTT : **Le Passager fantôme.**
FRED SMITH : **Le Studio de la mort.**
JEAN SORGUES : **La Femme en gris.**
JOHN SPENCER : **Le Sifflement de la mort.**
GEORGE TROMBERT : **La Chance du pendu. — Le Speaker mystérieux. — Un crime au Palais d'Hiver.**
SELDON TRUSS : **Les Démons de la nuit.**
SYDNEY HORLER : **La Menace.**
JOHN W. VANDERCOOK : **Le Duvet sanglant.**
M. V. WOODGATE : **L'Anneau de saphir.**

CORBEIL. — RÉGIE IMP. CRÉTÉ.

CHARLES DE RICHTER

L'Ombre de l'autre

ROMAN POLICIER

PRIX 6 francs

L·E·F

INÉDIT

11 fr.

NOUVEAU PRIX 27-5-1941

A NE PAS LIRE LA NUIT

CHARLES DE RICHTER

L'OMBRE DE L'AUTRE

ROMAN POLICIER

LES EDITIONS DE FRANCE

20 AVENUE RAPP · PARIS